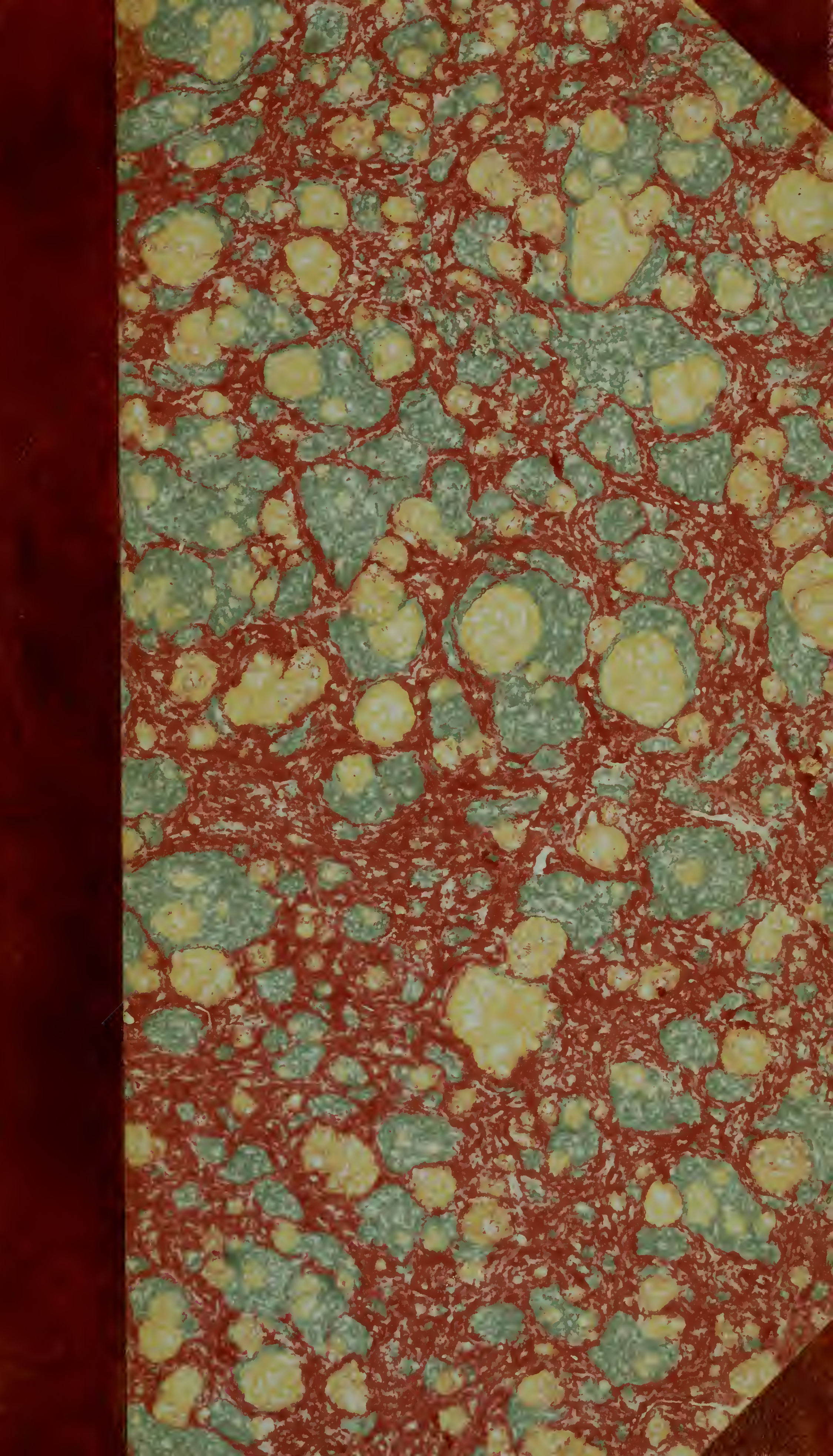
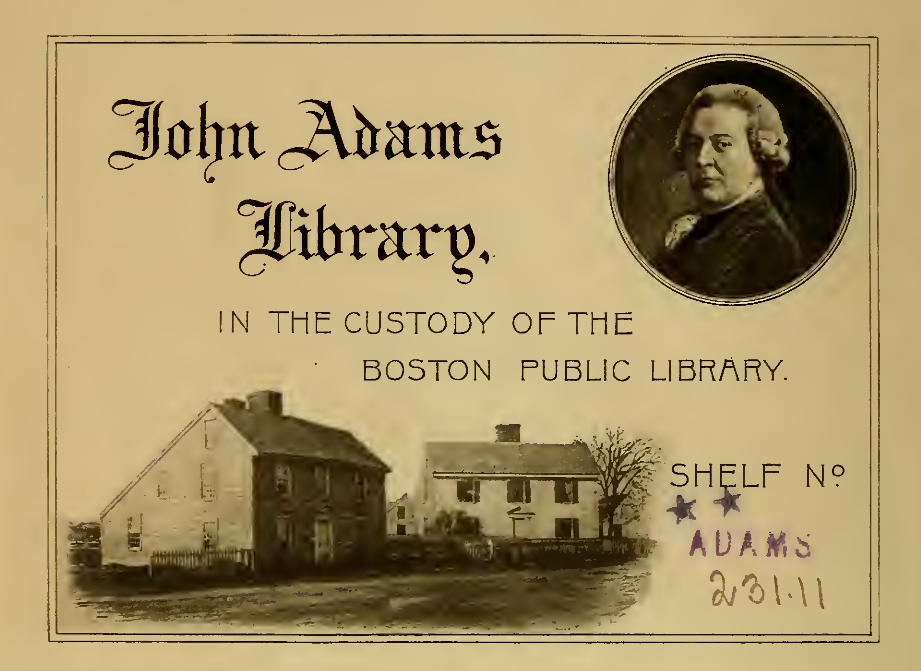




LETTRES CHINOISES,

INDIENNES ET TARTARES.

&c. &c. &c.

LETTRES CHINOISES, INDIENNES ET TARTARES.

A MONSIEUR PAW,

PAR UN BENEDICTIN.

Avec plusieurs autres Pieces intéressantes.



LONDRES.

M. D. CC. L X X V I.

LETTRES *CHINOISES* ET INDIENNES.

PREMIERE LETTRE.

Sur le Poëme de l'Empereur Kien-long.

JE prenais du café chez Mr. *Gervais* dans la ville de Romorantin voiſine de mon Couvent : je trouvai ſur ſon comptoir un paquet de brochures intitulé : *Moukden par Kien-long*. Quoi ! lui dis-je, vous vendez auſſi des livres ? Oui, mon Révérend Pere ; mais je n'ai pu me défaire de celui-ci, on l'a rebuté comme ſi c'était une Comédie nouvelle. Eſt-il poſſible, Mr. Gervais, qu'on ſoit ſi barbare dans une Capitale où il y a un Libraire & trente Cabaretiers ? Savez-vous bien ce que c'eſt que ce Kien-long qu'on néglige tant chez vous ? Apprenez que c'eſt l'Empereur de la Chine & de la Tartarie, le Souverain d'un pays ſix fois plus grand que la France, ſix fois plus peuplé, & ſix fois plus riche. Si ce grand Empereur ſait le peu de cas qu'on fait de ſes vers dans votre ville, (comme il le ſaura ſans doute ; car tout ſe ſait) ne doutez pas que dans

ſa juſte colere il ne nous détache quelque armée de cinq cents mille hommes dans vos fauxbourgs. L'Impératrice de Ruſſie Anne était moins offenſée quand elle envoya contre vous une armée en 1736 : ſon amour-propre n'était point ſi cruellement outragé; on n'avait point négligé ſes vers : vous ſavez ce que c'eſt que *Genus irritabile vatum.*

Hélas! me dit Mr. Gervais, il y a quatre ans que j'avais cette brochure dans ma boutique, ſans me douter qu'elle fût l'ouvrage d'un ſi grand homme. Alors il ouvrit le paquet: il vit qu'en effet c'était un poëme du préſent Empereur de la Chine, traduit par le *Révérend Pere Amiot de la Compagnie de Jéſus*; il ne douta plus de la vengeance; il ſe reſſouvenait combien cette Compagnie de Jéſus avait été réputée dangereuſe, & il la craignait encore, toute morte qu'elle était. Nous lumes enſemble le commencement de ce poëme: Mr. Gervais a du ſens & du goût; & s'il avait été élevé dans une autre ville, je crois qu'il aurait été un excellent homme de lettres. Nous fumes frappés d'un égal étonnement; j'avoue que j'étais charmé de cette morale tendre, de cette vertu bienfaiſante qui reſpire dans tout l'ouvrage de l'Empereur. Comment, diſais-je, un homme chargé du fardeau d'un ſi vaſte Royaume a-t-il pu trouver du temps pour compoſer un tel poëme? Comment a-t-il eu un cœur aſſez bon pour donner de telles leçons à cent cinquante millions d'hommes, & aſſez de juſteſſe d'eſprit pour faire tant de vers, ſans faire danſer les montagnes, ſans faire enfuir la mer, ſans faire fondre le ſoleil & la lune? Mais comment une

nation aussi vive & aussi sensible que la nôtre a-t-elle pu voir ce prodige avec tant d'indifférence? Auguste, il est vrai, aussi grand Seigneur que Kien-long, était homme de lettres aussi; il composa quelques vers; mais c'étaient des épigrammes bien libertines: il ne savait s'il coucherait avec Fulvie femme d'Antoine, ou avec Mannius.

Quid si me Mannius oret
Pædicem, faciam? Non puto, si sapiam.

Voici un Empereur plus puissant qu'Auguste, plus révéré, plus occupé, qui n'écrit que pour l'instruction & pour le bonheur du genre humain. Sa conduite répond à ses vers; il a chassé les Jésuites, & il n'a gardé de cette Compagnie que deux ou trois Mathématiciens: cependant, quelque cher qu'il doive nous être, personne n'a parlé sérieusement de son poëme, personne ne le lit, & c'est en vain que Mr. *de Guignes* s'est donné la peine de le joindre à l'histoire intéressante de Gog & de Magog ou des Huns! Je vois que dans notre petit coin de l'Occident nous n'aimons que l'opéra comique & les brochures.

Mais, répondit Mr. Gervais, si on ne lit pas le beau poëme de Moukden composé par l'Empereur Kien-long, n'est-ce pas qu'il est ennuyeux? Quand un Empereur fait un poëme, il faut qu'il nous amuse; je dirais volontiers aux Monarques qui font des livres: Sire, écrivez comme Jules Cézar, ou comme un autre héros de ce temps-ci, si vous voulez avoir des lecteurs.

Je répondis à Mr. Gervais, que l'Empereur de la Chine ne pouvait avoir le bonheur d'être né Français & d'avoir été batifé à Romorantin ; que la terre, toute petite planete qu'elle eft par rapport à Jupiter & à Saturne, eft pourtant fort grande en comparaifon de la Généralité d'Orléans dans laquelle notre ville eft enclavée : fongez, lui dis-je, que la Tartarie orientale & occidentale font des régions immenfes, dont font fortis les conquérants de prefque tout notre hémifphere. Kien-long le Tartaro-Chinois eft le premier bel-efprit qui ait fait des vers en langue Tartare. Le favant & fage Pere Parenin, qui demeura trente ans à la Chine, nous apprend, qu'avant cet Empereur Kien-long, les Tartares ne pouvaient faire des vers dans leur langue, & que lorfqu'ils voulaient traduire des vers Chinois, ils étaient obligés de les traduire en profe (*), comme nous faifions du temps des Daciers.

Kien-long a tenté cette grande entreprife; il y a réuffi; & cependant il en parle avec autant de modeftie que nos petits poëtes étalent d'orgueil & d'impertinence. *L'aplication & les efforts fuppléeront*, dit-il, *aux talens qui me manquent.* (†) Cette humilité n'eft-elle pas touchante dans un poëte qui peut ordonner qu'on l'admire fous peine de la vie ?

Sa Majefté Impériale s'exprime fur lui-même avec autant de modeftie que fur fes vers ;

(*) *Voyez le Tome IV. de la collection du Pere Duhalde, page* 85, *édition d'Hollande.*

(†) *Poëme de Moukden ou Mougden, page* 11.

& c'eſt ce que je n'ai point encore vu chez nous. Voyez comme au lieu de dire, nous avons fait ces vers de notre certaine ſcience, pleine puiſſance & autorité impériale, il dit, pag. 34 du prologue, ou de la préface de l'Empereur, „ l'Empire ayant été tranſmis à ma „ petite perſonne, je ne dois rien oublier „ pour tâcher de faire revivre la vertu de mes „ ancêtres; mais je crains, avec raiſon, de „ ne pouvoir jamais les égaler. "

Mr. Gervais m'interrompit à ces mots, que je prononçais avec une tendreſſe reſpectueuſe. Il gromelait entre ſes dents. La modeſtie de ce ſage Empereur ne l'empêche pas pourtant d'avouer ingénument, que ſa petite perſonne deſcend en ligne directe d'une Vierge céleſte (*), ſœur cadette de Dieu, laquelle fut groſſe d'enfant pour avoir mangé d'un fruit rouge. Cette généalogie, ajouta Mr. Gervais, peut inſpirer quelque dégoût.

Cela peut révolter, lui répondis-je, mais non pas dégouter; de pareils contes ont toujours réjoui les peuples. La mere de Gengis-Kan était une vierge, qui fut groſſe d'un rayon du ſoleil. Romulus, longtemps auparavant, naquit d'une Religieuſe, ſans qu'un homme s'en mêlât. Que deviendrons-nous, nous autres compilateurs, & où en ſerait notre art diplomatique, ſi nous n'avions pas des traits d'hiſtoire de cette force à débrouiller? Réduiſez l'hiſtoire à la vérité, vous la perdez; c'eſt Alcine, dépouillée de ſes preſtiges, réduite à elle-même. Songez

(*) *Poëme de Moukden, pag.* 13.

d'ailleurs que le poëme de Moukden n'a pas été fait pour nous, mais pour les Chinois.

Eh bien donc, répondit Mr. Gervais, qu'on le lise à la Chine.

LETTRE II.

Réflexions de Don Ruinard sur la Vierge dont l'Empereur Kien-long descend.

JE rendis hier compte de cette conversation au savant Don Ruinard, mon confrere, qui me parla ainsi: „ Vous avez eu tort de nier „ les couches de la Vierge céleste & de son „ fruit rouge; vous pourrez bientôt aller à la „ Chine remplacer les Révérends Peres Jésui- „ tes; vous courrez de grands risques si on „ sait que vous avez douté de la généalogie „ de l'Empereur Kien-long. L'avanture de sa „ grand'mere est d'une vérité incontestable dans „ son pays; elle doit donc être vraie par-tout ail- „ leurs. Car enfin, qui peut être mieux informé „ de l'histoire de cette Dame que son petit-fils? „ L'Empereur ne peut être ni trompé ni trom- „ peur. Son poëme est entierement dépourvu „ d'imagination; il est clair qu'il n'a rien in- „ venté: tout ce qu'il dit sur sa ville de Mouk- „ den est purement véridique; donc ce qu'il „ raconte de sa famille est véridique aussi. J'ai „ avancé dans mes livres des choses non moins „ extraordinaires: l'histoire de mes sept pucel- „ les d'Ancyre, dont la plus jeune avait soixan- „ te & dix ans, condamnées toutes à être vio-

„ lées, approche aſſez de votre pucelle au fruit
„ rouge. (*)

Profonds raiſonnements de Don Ruinard.

„ J'ai rapporté des prodiges encore plus mer-
„ veilleux; mais je les ai démontrés ; car j'ai
„ affirmé les avoir copiés ſur des manuſcrits
„ qui étaient cachés dans plus d'un de nos
„ Couvents au ſeizieme ſiecle : or quelques pa-
„ ges de ces manuſcrits étaient conformes les
„ unes aux autres ; donc rien n'était plus au-
„ thentique; *car cela ne s'était pas fait de con-*
„ *cert.* Il y a eu des gens de col roide que je
„ n'ai pu perſuader : ils ont eu l'aſſurance de
„ dire que ce n'eſt pas aſſez, pour conſtater
„ un fait arrivé il y a vingt ou trente ſiecles,
„ de le trouver écrit ſur un vieux papier du
„ temps de Rabelais dans une ou deux de nos
„ Abbayes. qu'il faut encore que ce fait ne ſoit
„ pas entierement abſurde. Un tel raiſonnement
„ pourrait introduire trop de pyrrhoniſme dans
„ la maniere d'étudier l'hiſtoire de l'abbé Lan-
„ glet. On finirait par douter de la gargouil-
„ le de Rouen, & du Royaume d'Yvetot. Il
„ y a des opinions auxquelles il ne faut jamais
„ toucher ; & pour vous expliquer en deux
„ mots tout le myſtere, il eſt abſolument égal,

(*) *Voyez l'hiſtoire de ſept vieilles pucelles d'Ancyre, du Cabaretier Théodote, du Curé Fronton, & du Cavalier céleſte, dans les actes ſinceres de Don Ruinard, Tom. I. page* 531 *& ſuivantes. Voyez auſſi le Jéſuite Bollandus ; & voyez comme tout eſt de cette force dans ces Auteurs ſinceres.*

„ pour la conduite de la vie, qu'une chofe foit
„ vraie, ou qu'elle paffe pour vraie."

Ce difcours de Don Ruinard me parut profond & d'une grande utilité: cependant je fentais qu'il y a dans le cœur humain un fentiment encore plus profond, qui nous infpire l'averfion d'être trompés. Qu'un voyageur me raconte des chofes merveilleufes & intéreffantes, il me fait grand plaifir pour un moment: vient-on me faire voir que tout ce qu'il m'a dit eft faux, je fuis indigné contre le hableur. Il y a des gens à qui je ne pardonnerai de ma vie de m'avoir trompé dans ma jeuneffe.

Je fais fort bien qu'il eft néceffaire que je fois trompé à tous les moments par tous mes fens: il faut qu'un bâton me paraiffe courbe dans l'eau, quoiqu'il foit très-droit; que le feu me femble chaud, quoiqu'il ne foit ni chaud ni froid; que le foleil, un million de fois plus gros que notre planete, foit à nos yeux large de deux pieds; qu'il femble plus grand à nôtre horizon qu'au zénith, felon les regles données par l'aftronome Hook: la nature nous fait une illufion continuelle; mais c'eft qu'elle nous montre les chofes, non comme elles font, mais comme nous devons les fentir. Si Pâris avait vu la peau d'Hélene telle qu'elle était, il aurait apperçu un réfeau gris-jaune inégal, rude, compofé de mailles fans ordre, dont chacune renfermait un poil femblable à celui d'un lievre; jamais il n'aurait été amoureux d'Hélene. La nature eft un grand opéra, dont les décorations font un effet d'optique. Il n'en eft pas de-même dans le faire & dans le raifonner; nous voulons qu'on ne nous trompe ni dans les mar-

chés qu'on fait avec nous, ni en hiſtoire, ni en philoſophie, ni en chymie, &c.

Quand j'y penſe, je me défie un peu de Don Ruinard mon confrere, tout ſavant Bénédictin qu'il eſt. J'ai même quelque ſcrupule (s'il m'eſt permis de le dire) ſur le pédagogue Chrétien du Révérend Pere d'Outreman Jéſuite, ſur la légende dorée du Révérendiſſime Pere en Dieu Voraginé, & même ſur les épouvantables prodiges de feu Mr. l'abbé Pâris, & ſur les vampires de Dom Calmet. J'ai une violente paſſion de m'inſtruire dans ma jeuneſſe: on dit que cela ſert beaucoup quand on eſt vieux. Si je pouvois voyager, je ferais le tour du monde. Je voudrais m'aller faire Mandarin à la Chine comme les Jéſuites; mais les Bénédictins diſent qu'ils ſont trop bien chez eux pour en ſortir. Ne pouvant donc prendre cet eſſor, je lis tous les voyages qui me tombent ſous la main; & la lecture fait ſur moi cet effet ſi commun, de me jeter dans de continuelles incertitudes.

Je ſais bien que le démon Aſmodée eſt enchaîné dans la haute Egypte; mais je doute que Paul Lucas lui ait parlé, l'ait vu mettre dans un ſac coupé en vingt tronçons, & l'en ait vu ſortir avec une peau ſans coutures. Il a vu auſſi & meſuré la tour de Babel. Pluſieurs curieux en avaient fait autant avant lui, & entr'autres le fameux Juif Benjamin Jonas, natif de Tudele dans la Navarre au douzieme ſiecle. Non-ſeulement Benjamin avait reconnu les premiers étages de cette tour; mais il contempla longtemps la ſtatue de ſel en laquelle Edith femme de Lot fut changée; & il remarqua en naturaliſte attentif, que toutes les fois

que les beſtiaux venaient la lécher, & diminuer par-là l'épaiſſeur de ſa taille, elle reprenait ſur le champ ſa groſſeur ordinaire.

Que dirai-je du Frere mineur Plancarpin & du Frere Prêcheur Aſſelin, envoyés avec d'autres Freres par le Pape Innocent IV. devers les Princes de Gog & de Magog, qui ſont les Kans des Tartares?

Ce qu'on peut le plus obſerver dans le récit que fait le Frere mineur de l'inauguration de ces Princes, c'eſt que les Mirza, appellés par Plancarpin les Barons, font aſſeoir leurs Majeſtés par terre ſur un grand feutre, & leur diſent: *Si tu n'écoutes pas conſeil, ſi tu gouvernes mal, il ne te reſtera pas même ce feutre ſur lequel tu t'asſieds.* (*) C'eſt ainſi, dit-il, que les petits-fils de Gengis furent couronnés. Il y a dans cette cérémonie je ne ſais quoi d'une philoſophie anglaiſe, qui ne déplaît pas. Mais lorſqu'enſuite le Moine Ambaſſadeur nous apprend que les montagnes Caſpiennes, où il ſe trouve de l'aiman, attiraient à elles toutes les fleches de Gog & de Magog; qu'une nuée ſe mettait au devant des troupes & les empêchait d'avancer; qu'une armée d'ennemis marcha pluſieurs milles ſous terre pour attaquer l'Empereur de Gog dans ſon camp; que le Prêtre Jean, Empereur de l'Inde, combattit Gengis-Kan avec des cavaliers de bronze, montés ſur de grands chevaux, & remplis de ſouffre enflammé; qu'un peuple à têtes de chien ſe joignit

(*) *Ambaſſade de Plancarpin, page 16, in 4°. édition de Van der Aa.*

à cette armée de bronze, &c. &c. alors on eſt forcé de convenir que Frere Plancarpin n'était pas philoſophe.

Frere Rubruquis, envoyé chez le grand Kan par St. Louis même, n'était gueres mieux informé. (*) Ce fut le ſort du plus pieux & du plus brave des Rois, d'être trompé & d'être battu.

Il ne faut pas croire non plus que le fameux Marc Paul ait écrit comme Xénophon, comme Polybe ou de Thou. C'eſt beaucoup que dans notre treizieme ſiecle, dans le temps de notre plus craſſe ignorance & de notre plus ridicule barbarie, il ſe ſoit trouvé une famille de Venitiens aſſez hardis pour aller à l'extrêmité de la mer noire, au-delà du pays de Médée & du terme où s'arrêterent les Argonautes: ce voyage ne fut que le prélude de la courſe immenſe de cette famille errante. Marc Paul ſur-tout pénétra plus loin que Zoroaſtre, Pythagore & Apollonius de Thyane; il alla juſqu'au Japon, dont l'exiſtence alors était auſſi ignorée de nous que celle de l'Amérique. Quel divin génie mit dans l'ame de trois Vénitiens cette ardeur d'agrandir pour nous le globe? rien autre choſe que l'envie de gagner de l'argent. Son pere, ſon oncle & lui, étaient de bons marchands comme Tavernier & Chardin. Il ne paraît pas que Marc Paul eût fait fortune: ſon livre n'en fit point, & on ſe moqua de lui. Il eſt diffi-

---

(*) *L'Abbé Prévoſt, dans ſa rédaction des voyages, l'appelle Capucin: les Révérends Peres Capucins ne ſont pourtant établis que de l'année* 1528. *par le Pape Clément VII.*

cile en effet de croire que ſitôt que le grand Kan Coublaï, fils de Gengis-Kan, fut informé de l'arrivée de Meſſer Marco Polo, qui venait vendre de la thériaque à ſa cour, il envoya au-devant de lui une eſcorte de quarante mille hommes, & qu'enſuite il dépêcha ce Venitien comme Ambaſſadeur auprès du Pape, pour ſupplier ſa Sainteté de lui accorder des Miſſionnaires qui viendraient le baptiſer lui & les ſiens, toute la famille de Gengis-Kan ayant une extrême paſſion pour le baptême.

De la Vierge ſœur cadètte de Dieu, grand'-mere de l'Empereur.

Faiſons ici une obſervation qui me paraît très-curieuſe: on trouve dans les notes du poëme de l'Empereur Tartaro-Chinois actuellement régnant (*), que le premier des ancêtres de ce Monarque étant né, comme on a vu, d'une Vierge céleſte, s'alla promener vers le pays de Moukden, ſur un beau lac, dans un bateau qu'il avait conſtruit lui-même: toute une nation était aſſemblée ſur le bord du lac pour choiſir un Roi. Le fils de la Vierge harangua le peuple avec tant d'éloquence, qu'il fut élu unanimement. Qui croirait que Marc Paul rapporte à peu près la même avanture plus de cinq cents ans auparavant? Elle étoit donc dès-lors en vogue; c'était donc un ancien dogme du pays: l'Empereur Kien-long n'a donc fait que ſe conformer depuis à la creance commu-

(*) *Page 221 & ſuivantes.*

ne, comme Jules Céſar faiſait graver l'étoile de Vénus ſur ſes médailles. Céſar ſe plaiſait à deſcendre de la Déeſſe de l'amour : Kien-long veut bien ſe croire iſſu de ſa Vierge céleſte ; & les d'Hoſiers de la Chine n'en diſconviennent pas.

Gonzalez de Mendoza, de l'ordre de St. Auguſtin, l'un des premiers qui nous a donné des nouvelles ſûres de la Chine, nous apprend qu'avant l'avanture de la Vierge céleſte, une Princeſſe nommée Hauzibon (*) devint groſſe d'un éclair ; c'eſt à peu près l'hiſtoire de Semélé, avec qui Jupiter coucha au milieu des éclairs & des tonnerres. Les Grecs ſont de tous les peuples ceux qui ont le plus multiplié ces imaginations orientales. Chaque pays a ſes fables ; on ne ment point quand on les rapporte : la partie la plus philoſophique de l'hiſtoire eſt de faire connaître les ſottiſes des hommes. Il n'en eſt pas ainſi de ces exagérations dont tant de voyageurs ont voulu nous éblouir.

On ſoupçonne Marc Paul d'un peu d'enflure quand il nous dit (†) : *Moi Marc, j'ai été dans la ville de Kinſay ; je l'ai examinée diligemment : elle a cent milles de circuit, & douze mille ponts de pierre, dont les arches ſont ſi hautes que les plus grands vaiſseaux paſſent deſſous ſans baisſer leurs mâts : la ville eſt bâtie comme Veniſe. — On y voit trois mille bains. — C'eſt la Capitale*

(*) *Imprimé à Rome en* 1586, *& dédié à Sixte-Quint.*

(†) *Page* 16 *& ſuivantes, édition de Van der Aa.*

de la Province de Mangi, Province partagée en neuf Royaumes. Kinſay eſt la Métropole de cent quarante villes, & la Province en contient douze cents, &c. &c.

On avoue que depuis la Jéruſalem céleſte, qui avait cinq cents lieues de long & de large, dont les murs étaient de rubis & d'émeraudes, & les maiſons d'or, il ne fut jamais de plus grande & de plus belle ville que Kinſay : c'eſt dommage qu'elle n'exiſte pas plus aujourd'hui que la Jéruſalem.

Cette étonnante Province de Mangi eſt dans nos jours celle de Ichenguiam dont parle l'Empereur dans ſon poëme. Il n'y a plus, dit-on, que onze villes du premier ordre, & ſoixante & dix-ſept du ſecond. Les villages & les ponts ſont encore en grand nombre dans le pays ; mais on y cherche envain l'admirable ville de Kinſay. Marc Paul peut l'avoir flattée, & les guerres l'avoir détruite.

Tous ceux qui nous ont donné des relations de la Chine, conjecturent que de cette ancienne Babylone aux douze mille ponts il en reſte une petite ville nommée Cho-hing-fou, qui n'a qu'un million d'habitants : on nous perſuade qu'elle eſt percée des plus beaux canaux, plantée de promenades délicieuſes, ornée de grands monuments de marbre, couverte de plus de ponts de pierre que Veniſe, Amſterdam, Batavia & Surinam n'en ont de bois : cela doit au moins nous conſoler, & mérite que nous faſſions le voyage.

Le phyſique & le moral de ce pays-là, le vrai & le faux, m'inſpirent tant de curioſité, tant d'intérêt, que je vais écrire ſur le champ à Mr. Paw. J'eſpere qu'il levera tous mes doutes.

LETTRE III.

Adresſée à Mr. Paw, ſur l'Athéiſme de la Chine.

MONSIEUR,

J'Ai lu vos livres. Je ne doute pas que vous n'ayiez été longtemps à la Chine, en Egypte, & au Mexique : de plus vous avez beaucoup d'eſprit ; avec cet avantage on voit & on dit tout ce qu'on veut. Je vous fais le compliment que les lettrés Chinois ſe font les uns aux autres : *Ayez la bonté de me communiquer un peu de votre doctrine.*

Je vous fais d'abord un aveu plus ſincere que les actes de Don Ruinard (*) : c'eſt que le poëme de ſa Majeſté l'Empereur de la Chine & la Théologie de Confucius m'ennuient au fond de l'ame autant qu'ils ennuient Mr. Gervais, & que cependant je les admire. Ma raiſon pour m'être ennuyé avec le plus grand Monarque du monde, & même de ſon vivant, c'eſt qu'un poëme traduit en proſe produit d'ordinaire cet effet, comme Mr. Gervais l'a bien ſenti. Pour Confucius, c'eſt un bon prédicateur ; il eſt ſi verbeux qu'on n'y peut tenir. Ce qui fait que je les admire tous deux, c'eſt que l'un étant Roi ne s'occupe que du bonheur de ſes ſujets, & que l'autre étant

(*) *Les ſavants connaiſſent les actes ſinceres de Don Ruinard, auſſi ſinceres que la Légende dorée & Robert le Diable.*

Théologien n'a dit d'injures à perſonne. Quand je ſonge que tout cela s'eſt fait à ſix mille lieues de ma ville de Romorantin, & à deux mille trois cents ans du temps où je chante vêpres, je ſuis en extaſe.

Les Révérends Peres Dominicains, les Révérends Peres Capucins, & les Révérends Peres Jéſuites, ont eu de violentes diſputes à Rome ſur la théologie de la Chine. Les Capucins & les Dominicains ont démontré, comme on ſait, que la Religion de Confucius, de l'Empereur & de tous les Mandarins, eſt l'athéiſme: les Jéſuites, qui étaient tous mandarins, ou qui aſpiraient à l'être, ont démontré qu'à la Chine tout le monde croit en Dieu, & qu'on n'y eſt pas loin du Royaume des Cieux. Ce procès en cour de Rome a fait preſque autant de bruit que celui de la Cadiere. On y eſt bien embarraſſé.

Vous ſouviendrez-vous, Monſieur, de celui qui écrivait, *les uns croient que le Cardinal Mazarin eſt mort, les autres qu'il eſt vivant; & moi je ne crois ni l'un ni l'autre?* Je pourrais vous dire: je ne crois, ni que les Chinois admettent un Dieu, ni qu'ils ſoient athées; je trouve ſeulement qu'ils ont, comme vous beaucoup d'eſprit, & que leur métaphyſique eſt tout auſſi embrouillée que la nôtre.

Je lis ces mots dans la préface de l'Empereur; car les Chinois font des préfaces comme nous: *J'ai toujours ouï dire, que ſi on conforme ſon cœur aux cœurs de ſes pere & mere, les freres vivront toujours enſemble de bonne intelligence: ſi on conforme ſon cœur aux cœurs de ſes ancêtres, l'union régnera dans toutes les fa-*

mil-

milles : & si on conforme son cœur aux cœurs du ciel & de la terre, l'univers jouira d'une paix profonde.

Ce seul passage me paraît digne de Marc-Aurele sur le trône du monde. Qu'on se conforme aux justes desirs du pere de famille, & la famille est unie ; qu'on suive la loi naturelle, & tous les hommes sont freres : cela est divin ; mais par malheur cela est athée dans nos langues d'Europe : car, parmi nous, que veut dire se conformer au ciel & à la terre ? la terre & le ciel ne sont point Dieu, ils sont ses ouvrages brutes.

L'Empereur poursuit ; il en appelle à Confucius ; voici la décision de Confucius qu'il cite : *Celui qui s'aquitte convenablement des cérémonies ordonnées pour honorer le ciel & la terre à l'équinoxe & au solstice, & qui a l'intelligence de ces rites, peut gouverner un Royaume aussi facilement qu'on regarde dans sa main.*

Savoir si l'Empereur est athée.

On trouvera encore ici que ces lignes de Confucius sentent l'athée de six mille lieues loin. Vous avez lu qu'elles ébranlerent le cerveau chrétien de l'Abbé Boileau frere de Nicolas Boileau le bon poëte. Confucius & l'Empereur Kien-long auraient mal passé leur temps à l'Inquisition de Goa ; mais comme il ne faut jamais condamner légerement son prochain, & encore moins un bon Roi, considérons ce que dit ensuite notre grand Monarque(*) :

(*) *Page* 103 *du poëme de Moukden.*

De tels hommes devaient attirer sur eux des regards favorables du souverain maître qui regne dans le plus haut des cieux.

Certes le Pere Bourdaloue & Massillon n'ont jamais rien dit de plus orthodoxe dans leurs sermons. Le Pere Amiot jure qu'il a traduit ce passage à la lettre. Les ennemis des Jésuites diront que ce serment même de frere Amiot est très-suspect, & qu'on ne s'avisa jamais d'affirmer par serment la fidélité de la traduction d'un endroit si simple. *Nimia præcautio dolus*, trop de précaution est fourberie. Frere Amiot, logé dans le palais & sachant très-bien que Sa Majesté est athée, aura voulu aller au-devant de cette accusation. Si l'Empereur croyait en Dieu, il dirait un mot de l'immortalité de l'ame: il n'en parle pas plus que Confucius; donc l'Empereur n'est qu'un athée vertueux & respectable. Voilà ce que diront les Jansenistes, s'il en reste encore.

Si les Chinois & les Juifs connurent tard l'immortalité de l'ame.

A cela les Jésuites répondront: on peut très-bien croire en Dieu sans être instruit des dogmes de l'immortalité de l'ame, de l'enfer & du paradis. La loi Mosaïque n'annonça point ces grands dogmes; elle les réserva pour des temps plus divins. Les Saducéens, rigides théologiens, n'en ont rien cru. La croyance d'un Dieu fut de tout temps une vérité inspirée par la nature à tous les hommes vivants en société; le reste a été enseigné par la révélation: delà on conclut avec assez de

vraiſemblance, que l'Empereur Kien-long peut manquer de foi, mais qu'il ne manque pas de raiſon.

Pour moi, Monſieur, je ne me ſens ni aſſez hardi, ni aſſez compétent pour juger un auſſi grand Roi : je préſume ſeulement, que le mot Tien ou Changti ne comporte pas préciſement la même idée que le mot *al* donnait en arabe, *Jéhova* en phénicien, *Knef* en égyptien, *Zeus* en grec, *Deus* en latin, *Gott* en ancien allemand. Chaque mot entraîne avec lui différents acceſſoires en chaque langue : peut-être même, ſi tous les docteurs de la même ville voulaient ſe rendre compte des paroles qu'ils prononcent, on ne trouverait pas deux Licentiés qui attachaſſent la même idée à la même expreſſion. Peut-être enfin n'eſt-il pas poſſible qu'il y ait deux hommes ſur la terre qui penſent abſolument de-même.

Vous m'objecterez que, ſi la choſe était ainſi, les hommes ne s'entendraient jamais. Auſſi en vérité ne s'entendent-ils gueres : du moins je n'ai jamais vu de diſpute dans laquelle les argumentants ſuſſent bien poſitivement de quoi il s'agiſſait. Perſonne ne poſa jamais l'état de la queſtion, ſi ce n'eſt cet hibernois qui diſait : *Verum eſt; contra ſic argumentor* : la choſe eſt vraie; voici comme j'argumente contre.

Permetttez-moi, Monſieur, de vous faire d'autres queſtions dans ma premiere lettre. Je ne me ferai pas entendre de vous avec autant de plaiſir que je vous ai entendu quand j'ai lu vos ouvrages.

LETTRE IV.

Sur l'ancien Christianisme qui n'a pas manqué de fleurir à la Chine.

JE vous supplie, Monsieur, de m'éclairer sur une difficulté qui intéresse l'Empire de la la Chine, tous les Etats de la Chrétienté, & même un peu les Juifs nos peres. Vous savez ce que fit à la Chine le Révérend Pere Ricci (*); ce nom est respectable, mais n'est pas heureux : il avait trouvé le moyen de s'introduire à la Chine avec un Jesuite Portugais nommé Sémédo, & notre Révérend père Trigaut, autre nom célebre qu'on a cru significatif. Ces trois Missionnaires faisaient batir en 1625 une maison & une Eglise auprès de la ville de Siganfou. Ils ne manquerent pas de trouver sous terre une tablette de marbre longue de dix palmes, couverte de caracteres Chinois très-fins, & d'autres lettres inconnues, le tout surmonté d'une croix de Malthe toute semblabe à celle que d'autres Missionnaires avaient découverte auparavant dans le tombeau de l'apôtre saint Thomas sur la côte de Malabar. (**) Les

(*) *Quatre Dictionnaires, intitulés Dictionnaires des grands hommes, le font mourir à l'âge de cinquante-huit ans. L'Abbé Prévost, dans sa compilation de voyages, le fait vivre jusqu'à quatre-vingt huit. On ment beaucoup sur les grands hommes.*

(**) *L'apôtre saint Thomas était charpentier : il alla à pied au Malabar portant un soliveau sur l'épaule.*

caracteres inconnus furent reconnus bientôt pour être de l'ancien hébreu ressemblant au Syriaque. Cette tablette disait, que la foi Chrétienne avait été prêchée à Sigan-fou & dans toute la province de Kensi (*) dès l'an de notre salut 636. La date de ce monument n'est que de l'année 782 de notre Ere : de sorte que ceux qui érigerent autrefois ce marbre attendirent cent quarante-six ans que la chose fût bien constatée, pour la certifier à la postérité.

L'authenticité de cette piece était confirmée par plusieurs témoins, qui graverent leurs noms sur la pierre : on sent bien que ces noms ne sont aisés à prononcer ni en italien ni en français. Pour plus grande sûreté, outre les noms gravés des premiers témoins oculaires de l'an de grace 782, on a signé sur une grande feuille de papier soixante & dix autres noms de témoins de bonne volonté, comme Aaron, Pierre, Job, Lucas, Matthieu, Jean, &c. qui tous sont réputés avoir vu tirer le marbre de terre à Sigan-fou en présence du frere Ricci l'an 1625, *& qui ne peuvent avoir été ni trompeurs ni trompés.*

Maintenant il faut voir ce qu'attestent les anciens témoins gravés de notre année 782, & les nouveaux témoins en papier de notre année 1725. Ils déposent *qu'un saint homme, nommé Olopuen, arriva de Judée à la Chine guidé par des nuées bleues, par des vents & par des cartes hydrographiques sous le regne de Taï-cum-ven-hoamti*, qui n'est connu de personne :

(*) *Singan-fou est la Capitale de Kensi.*

c'était, dit le texte Syriaque, dans l'année mille quatre-vingt-douze d'Alexandre *aux deux cornes* (*); c'est l'Ere des Séleucides, & elle revient à la nôtre 636. Les Jésuites, & surtout le pere Kirker, commentateurs de cette piece curieuse, disent que par la Judée il faut entendre la Mésopotamie, & qu'ainsi le Juif Olopuen était un très-bon chrétien qui venait planter la foi dans le royaume de Cathay; ce qui est prouvé par la croix de Malthe. Mais ces commentateurs ne songent pas que les Chrétiens de la Mésopotamie étaient des Nestoriens, qui ne croyaient pas la sainte Vierge mere de Dieu. Par conséquent, en prenant Olopuen pour un Chaldéen dépêché par les nuées bleues pour convertir la Chine, on suppose que Dieu envoya exprès un hérétique pour pervertir ce beau royaume.

Voilà pourtant ce qu'on nous a conté sérieusement; voilà ce qui a si longtemps occupé les savants de Rome & de Paris; voilà ce que le Pere Kirker, l'un de nos plus intrépides antiquaires, nous raconte dans sa *Sina illustrata.* Il n'avait point vu la pierre, mais on lui en avait donné la copie d'une copie. Kirker était à Rome, & n'avait jamais été à la Chine qu'il illustrait; & ce qu'il y a de bon & d'assez curieux à mon gré, c'est que le Pere Sémédo, qui avait vu ce beau monument à Sigan-fou, le rapporte d'une façon, & le Pere Kirker d'une autre.

(*) *Alexandre à deux cornes signifie Alexandre vainqueur de l'Orient & de l'Occident.*

Voici l'inſcription de Sémédo, telle qu'il l'imprima en eſpagnol dans ſon hiſtoire de la Chine, à Madrid chez Jean Sanchès en 1642.

O que l'Eternel eſt vrai & profond, incompréhenſible & ſpirituel! En parlant du temps paſſé, il eſt ſans principe. En parlant du temps à venir, il eſt ſans fin: Il prit le rien, & avec lui il fit tout. Son principe eſt trois en un. Sans vrai principe il arrangea les quatre parties du monde en forme de croix. Il remua le chaos, & les deux principes en furent tirés. L'abyme éprouva le changement; le ciel & la terre parurent.

Après avoir ainſi fait parler l'auteur de l'inſcription chinoiſe dans le ſtyle des perſonnages de Cervantes & de Quévédo, après avoir paſſé du péché d'Adam au déluge, & du déluge au Meſſie, il vient enfin au fait: il déclare que du temps du Roi Taïkumven-hoamti, qui gouvernait avec prudence & ſainteté, il vint de Judée un homme de vertu ſupérieure nommé Olopuen, qui, guidé par les nuées, apporta la véritable doctrine. *Vino deſde un Judeo hombre de ſuperior virtud, de nombre Olopuen, que guiado de las nubes truxo la verdadera dottrina.*

Enſuite cette inſcription, qui n'eſt pas dans le ſtyle lapidaire, nous inſtruit que l'Evangile n'était bien connu que dans le Royaume de Tacin, qui eſt la Judée; que Tacin confine à la mer rouge par le midi, avec la montagne des perles par le nord, &c. que dans ce pays d'Evangile les dignités ne ſe donnent qu'à la vertu; que les maiſons ſont grandes & belles; que le Royaume eſt orné de bonnes mœurs.

Le prince Caocum, fils de l'Empereur Taï-

kum, ordonna bientôt qu'on bâtît des églises dans toute la Chine à la façon de Tacin. Il honora Olopuen, & lui donna le titre d'Evêque de la grande loi: *honrò a Olopuen, dandole titulo de Obispo de la gran ley.*

Ce n'est pas la peine de traduire le reste de de cette sage & éloquente piece. Kirker a voulu en corriger le fond & le style.

Le principe, dit-il, *a toujours été le même, vrai, tranquille, premier des premiers, sans origine, nécessairement le même, intelligent & spirituel, le dernier des derniers, Etre excellentissime. Il établit les poles des cieux, & il opéra excellemment avec le rien..... Enfin une femme vierge engendra le saint dans Tacin en Judée; & la constellation claire annonça la félicité..... Or du temps de Taïcum-ven, très-illustre & très-sage Empereur de la Chine, arriva du Royaume de Tacin en Judée un homme ayant une vertu suprême, nommé Olopuen, conduit par des nuées bleues, apportant les écritures de la vraie doctrine, contemplant la regle des vents pour résister aux dangers auxquels ses travaux l'exposaient. Il arriva à la Cour. L'Empereur commanda à un Colao son sujet, d'aller au-devant du nouveau-venu avec les bâtons rouges (qui sont la marque d'honneur); & quand on eut introduit Olopuen dans le palais par l'Occident, l'Empereur fit apporter les livres de la doctrine de la loi. Il s'informa soigneusement de cette loi profonde dans son cabinet, & de cette droite vérité... il ordonna qu'on la promulguât & qu'on l'étendît par-tout.*

C'était, ajoute Kirker, l'an de Christ 639; en quoi il ne s'accorde pas avec Sémédo. Après quoi il poursuit ainsi dans sa traduction:

l'Empereur ordonna qu'on bâtît une églife à la maniere de Tacin en Judée, & qu'on y établit vingt-un prêtres, &c.

Tout le refte eft dans ce goût. Conciliera qui voudra le Jéfuite portugais Sémédo avec le Jéfuite allemand Kirker.

Les hérétiques difent que le voyage d'Olopuen à la Chine, conduit par les nuées bleues, n'approche pas encore du voyage de Notre Dame de Lorette, qui vint depuis par les airs, dans fa maifon, de Jérufalem en Dalmatie, & de Dalmatie à la marche d'Ancone. Le Jéfuite Bertier a combattu vigoureufement dans le Journal de Trevoux en faveur d'Olopuen & de fon avanture. Il fe trouvera encore quelque Nonotte, (*) qui prouvera la vérité de cette hiftoire, comme il s'en eft trouvé d'autres qui ont démontré la tranflation de la maifon de notre Ste. Vierge.

Je dirais volontiers à ces Meffieurs, qui nous ont démontré tant de chofes, ce que dit à peu-près Théone à Phaëton dans l'opéra du *phœnix de la poëfie chantante*, que j'aime toujours malgré ma robe.

Ah du moins, Bonze que vous êtes,
Puifque vous me voulez tromper,
Trompez-moi mieux que vous ne faites.

(*) *Ce Nonotte, dans un beau livre intitulé* Erreurs, *a démontré l'authenticité de l'apparition du labarum à Conftantin, la douce modération de ce bon prince, celle de Théodofe, la chafteté de tous les rois de France de la premiere race, les facrifices de fang humain offerts par Julien le philofophe, le martyre de la légion Thébaine, &c. C'était un régent de fixieme fort favant, & un Jéfuite très-tolérant, grand Prédicateur, & d'un efprit fin quoique profond.*

Ayez la bonté de me dire, Monſieur, ce que vous aimez le mieux, ou ces belles imaginations, ou les nouveaux ſyſtêmes de phyſique. Les Peres du Concile de Trente, ayant entendu diſcourir Dominico Soto & Achille Gaillard ſur la grace, dirent que cela était admirable, mais qu'ils donnaient la préférence à leurs cuiſiniers. Je crois que Dominico Soto & Achille Gaillard étaient dans la bonne foi, & même que leurs diſputes ne briſerent point les liens de la charité. Je ne dois ni ne puis penſer autrement ; mais quand je viens à conſidérer tous les autres charlanatiſmes de ce monde, depuis les dogmes qui ont régné en Ethiopie jusqu'à l'immortalité du Dalaï-Lama au grand Thibet & à la ſainteté de ſa chaiſe percée, depuis le Xaca du Japon juſqu'aux anciens Druides des Gaules & de l'Angleterre, je ſuis épouvanté. Je conçois bien que tant de joueurs de gobelets ont voulu ſe faire payer en argent & en honneurs. On ne tromperait pas, dit-on, s'il n'y avait rien à gagner ; mais concevez-vous ceux qui paient ? Comment ſe peut-il que parmi tant de millions d'hommes il n'y en eût pas deux qui ſe fuſſent laiſſés tromper ſur la valeur d'un écu, & que tous couruſſent au devant des erreurs les plus groſſieres & les plus affreuſes, dont il leur importait tant d'être déſabuſés ?

Ne voyez-vous pas comme moi avec conſolation, qu'il y a au bout de l'Aſie une ſociété immenſe de lettrés, auxquels on n'a jamais reproché de ſuperſtition ridicule ou ſanguinaire ? & s'il ſe forme jamais ailleurs une compagnie pareille, ne la bénirez-vous pas ?

Je m'apperçois que je ne vous ai pas écrit tout-à-fait en enfant de ſaint Idulphe; vous me le pardonnerez s'il vous plait.

LETTRE V.

Sur les loix & les mœurs de la Chine.

MONSIEUR,

J'Ai peine à me défendre d'un vif enthouſiaſme, quand je contemple cent cinquante millions d'hommes (*) gouvernés par treize mille ſix cents Magiſtrats diviſés en différentes cours toutes ſubordonnées à ſix cours ſupérieures, leſquelles ſont elles-mêmes ſous l'inſpection d'une cour ſuprême. Cela me donne je ne ſais quelle idée des neuf chœurs des anges de St. Thomas d'Aquin.

Ce qui me plait de toutes ces cours chinoiſes, c'eſt qu'aucune ne peut faire exécuter à mort le plus vil citoyen à l'extrémité de l'Empire, ſans que le procès ait été examiné trois fois par le grand Conſeil, auquel préſide l'Em-

(*) *Plus ou moins ; mais par les mémoires envoyés de la Chine au Pere Duhalde, il paraît que ſous l'Empereur Camhi on comptait environ ſoixante millions d'hommes entre l'âge de vingt & cinquante ans capables de porter les armes, ſans parler des femmes & des filles, des jeunes gens, des veillards, des lettrés, des familles nombreuſes qui n'habitent que dans des bateaux : le compte doit aller à plus de deux cents millions, ſur-tout depuis les immenſes conquêtes faites dans la Tartarie occidentale.*

pereur lui-même. Quand je ne connaîtrais de la Chine que cette ſeule loi, je dirais : voilà le peuple le plus juſte & le plus humain de l'univers.

Si je creuſe dans le fondement de leurs loix, tous les voyageurs, tous les miſſionnaires, amis & ennemis, Eſpagnols, Italiens, Portugais, Allemands, Français, ſe réuniſſent pour me dire que ces loix ſont établies ſur le pouvoir paternel, c'eſt-à-dire, ſur la loi la plus ſacrée de la nature.

Ce gouvernement ſubſiſte depuis quatre mille ans, de l'aveu de tous les ſavants ; & nous ſommes d'hier ! je ſuis forcé de croire & d'admirer. Si la Chine a été deux fois ſubjuguée par des Tartares, & ſi les vainqueurs ſe ſont conformés aux loix des vaincus, j'admire encore davantage.

Je laiſſe là cette muraille de cinq cents lieues de long, bâtie deux cents vingt ans avant notre ere ; c'eſt un ouvrage auſſi vain qu'immenſe, & auſſi malheureux qu'il parut d'abord utile, puiſqu'il n'a pu défendre l'Empire. Je ne parle pas du grand canal de ſix cents mille pas géométriques qui joint le fleuve jeaune à tant d'autres rivieres. Notre canal du Languedoc nous en donne quelque faible idée. Je paſſe ſous ſilence des ponts de marbre de cent arches (*) conſtruits ſur des bras

(*) *Je ſuis faché de ne pouvoir ni bien prononcer ni bien écrire Fou-tchou-fou, ville capitale de la grande province de Fokien : c'eſt auprès de Fou-tchou-fou qu'eſt ce beau pont ; & ce qu'il y a de mieux, c'eſt que les environs ſont couverts d'orangers, de citroniers, de cedres & de cannes de ſucre.*

te mer, parce qu'après tout nous avons bâti le pont St. Esprit sur le Rhône dans le temps que nous étions encore à demi barbares, & parce que les Egyptiens éleverent leurs pyramides lorsqu'ils ne savaient pas encore penser.

Je ne ferai nulle mention de la prodigieuse magnificence des cours chinoises; car l'installation de quelques-uns de nos Papes eut aussi quelque splendeur; & la promulgation de la Bulle d'or à Nuremberg ne fut pas sans faste.

J'ai plus de plaisir à lire les maximes de Confucius prédécesseur de St. Martin de plus de mille ans, qu'à contempler l'estampe d'un Mandarin fesant son entrée dans une ville à la tête d'une procession: permettez-moi de rapporter ici quelques-unes de ces sentences.

„ La raison est un miroir qu'on à reçu du
„ ciel; il se ternit; il faut l'essuyer. Il faut
„ commencer par se corriger pour corriger
„ les hommes.

„ Je ne voudrais pas qu'on sût ma pensée;
„ ne la disons donc pas. Je ne voudrais pas
„ qu'on sût ce que je suis tenté de faire; ne
„ le fesons donc pas.

„ Le Sage craint quand le ciel est serein;
„ dans la tempête il marcherait sur les flots
„ & sur les vents.

„ Voulez-vous minuter un grand projet;
„ écrivez-le sur la poussiere, afin qu'au moin-
„ dre scrupule il n'en reste rien.

„ Un riche montrait ses bijoux à un Sage;
„ je vous remercie des bijoux que vous me
„ donnez, dit le Sage. Vraiment je ne vous
„ les donne pas, repartit le riche. Je vous de-
„ mande pardon, repliqua le Sage, vous me

„ les donnez : car vous les voyez, & je les
„ vois ; j'en jouis comme vous, &c. ”

Il y a plus de mille ſentences pareilles de Confucius, de ſes diſciples & de leurs imitateurs. Ces maximes valent bien les ſecs & faſtidieux eſſais de Nicole.

On n'eſt pas ſurpris qu'une nation ſi morale ait été ſubjuguée par des peuples féroces ; mais on s'étonne qu'elle ait été ſouvent bouleverſée comme nous par des guerres inteſtines : c'eſt un beau climat qui a eſſuyé de violents orages.

Ce qui étonne plus, c'eſt qu'ayant ſi longtemps cultivé toutes les ſciences, ils ſoient demeurés au terme où nous étions en Europe au dixieme, onzieme & douzieme ſiecles. Ils ont de la muſique ; & ils ne ſavent pas noter un air, encore moins chanter en parties. Ils ont fait des ouvrages d'une mécanique prodigieuſe ; & ils ignoraient les mathématiques. Ils obſervaient, ils calculaient les éclipſes ; mais les éléments de l'aſtronomie leur étaient inconnus.

Leurs grands progrès anciens, & leur ignorance préſente, ſont un contraſte dont il eſt difficile de rendre raiſon. J'ai toujours penſé que leur reſpect pour leurs ancêtres, qui eſt chez eux une eſpece de religion, était une paralyſie qui les empêchait de marcher dans la carriere des ſciences. Ils regardaient leurs ayeux comme nous avons longtemps regardé Ariſtote : notre ſoumiſſion pour Ariſtote (qui n'était pourtant pas l'un de nos ancêtres) a été ſi ſuperſtitieuſe, que même dans l'avant-dernier ſiecle le Parlement de Paris défendit, ſous

peine de mort, qu'on fût en physique d'un avis différent de ce Grec de Stagire. (*) On ne menaçait pas à la Chine de faire pendre les jeunes lettrés qui inventeraient des nouveautés en mathématiques: mais un candidat n'aurait jamais été Mandarin s'il avait montré trop de génie, comme parmi nous un Bachelier suspect d'héréfie courrait risque de n'être pas Evêque. L'habitude & l'indolence se joignaient ensemble pour maintenir l'ignorance en possession. Aujourd'hui les Chinois commencent à oser faire usage de leur esprit, grace à nos mathématiciens d'Europe.

Peut-être, Monsieur, avez-vous trop méprisé cette antique nation; peut-être l'ai-je trop exaltée: ne pourrions-nous pas nous rapprocher ?

Est virtus medium vitiorum, & utrimque reductum.

LETTRE VI.

Sur les disputes des Révérends Peres Jésuites à la Chine.

MONSIEUR,

LA guerre de Troie, Monsieur, n'est pas plus connue que le succès des révérends peres Jésuites à la Chine, & leurs tribulations. Je

(*) *L'arrêt est de* 1624

vous demande d'abord ſi parmi toutes les nations du monde, excepté la juive, (*) il n'y en a jamais eu une ſeule qui eût pu perſécuter des gens honnêtes, prêchant avec humilité un Dieu & la vertu, ſecourant les pauvres ſans offenſer les riches, béniſſant les peuples & les Rois? Je ſoutiens que chez les anthropophages de tels miſſionnaires ſeraient accueillis le plus gracieuſement du monde.

Si à la modeſtie, au déſintéreſſement, à cette vertu de la charité que Ciceron appelle *Caritas humani generis*, ils joignent une connaiſſance profonde des beaux-arts & des arts utiles, s'ils vous apprennent à peſer l'air, à marquer ſes degrès du froid & de chaud, à meſurer la terre & les cieux; à prédire juſte toutes les éclipſes pour des milliers de ſiecles, enfin à rétablir votre ſanté avec une écorce qu'ils ont apportée du nouveau monde aux extrémités de l'ancien; alors ne ſe jette-t-on pas à genoux devant eux, ne les prend-on pas pour des divinités bienfeſantes?

Si, après s'être montrés quelque temps ſous cette forme heureuſe, ils ſont chaſſés des quatre parties du monde, n'eſt-ce pas une grande probabilité

(*) *Le Deuteronome des Juifs*, Chap. XIII. *dit:* ſi un Prophète vous fait des prédictions, & ſi ces prédictions s'accompliſſent, & s'il vous dit, ſervons le Dieu d'un autre peuple... & ſi votre frere, ou votre fils, ou votre chere femme vous en dit autant, tuez-les auſſitôt. *Leclerc ſoutient que Dieux d'un autre peuple, Dieux étrangers,* Dii alieni, *ne ſignifie que Dieu d'un autre nom; que le Dieu créateur du ciel & de la terre était par-tout le même; & qu'on doit entendre par* Dii alieni; *Dieux ſecondaires, Dieux locaux, demi-Dieux, anges, puiſſances aëriennes; &c.*

babilité que leur orgueil a par-tout révolté l'orgueil des autres, que leur ambition a réveillé l'ambition de leurs riveaux, que leur fanatiſme a enſeigné au fanatiſme à les perdre?

Il eſt évident que ſi les clercs de la brillante égliſe de Nicomédie n'avaient pas pris querelle avec les valets de pied du Céſar Galérius, & ſi un enthouſiaſte inſolent n'avait pas déchiré l'édit de Dioclétien protecteur des Chrétiens, jamais cet Empereur, juſque-là ſi bon, & mari d'une Chrétienne, n'aurait permis la perſécution qui éclata les deux dernieres années de ſon regne; perſécution que nos ridicules copiſtes de légende ont tant exagérée. Soyez tranquille & on vous laiſſera tranquille.

Duhalde rapporte, dans ſa collection des mémoires de la Chine, un billet du bon Empereur Cam-hi aux Jéſuites de Pekin, lequel peut donner beaucoup à penſer; le voici. (*)

Billet ſingulier de l'Empereur Cam-hi aux Jéſuites.

„ L'Empereur eſt ſurpris de vous voir ſi
„ entêtés de vos idées. Pourquoi vous occu-
„ per ſi fort d'un monde où vous n'êtes pas
„ encore? Jouiſſez du temps préſent. Votre
„ Dieu ſe met bien en peine de vos ſoins!
„ n'eſt-il pas aſſez puiſſant pour ſe faire juſti-
„ ce ſans que vous vous en mêliez? "

Il paraît par ce billet que les Jéſuites ſe mêlaient un peu de tout à Pekin comme ailleurs.

(*) *Tome 3 de la collection de Duhalde pag. 129.*

Plusieurs d'entr'eux étaient parvenus à être Mandarins; & les Mandarins chinois étaient jaloux. Les freres Prêcheurs & les freres Mineurs étaient plus jaloux encore. N'était-ce pas une chose plaisante de voir nos moines disputer humblement les premieres dignités de ce vaste Empire? Ne fut-il pas encore plus singulier que le Pape envoyât des Evêques dans ce pays, qu'il partageât déjà la Chine en Dioceses, sans que l'Empereur en sût rien, & qu'il y dépêchât des Légats pour juger qui savait le mieux le Chinois, des Jésuites, ou des Capucins, ou de l'Empereur.

Le comble de l'extravagance était sans doute, (& on l'a déjà dit assez) que les Missionnaires, qui venaient tous enseigner la vérité, fussent tous divisés entr'eux, & s'accusassent réciproquement des plus puants mensonges. Il y avait bien un autre danger: ces Missionnaires avaient été dans le Japon la malheureuse cause d'une guerre civile, dans laquelle on avait égorgé plus de trente mille hommes en l'an de grace 1638. Bientôt les Tribunaux chinois rappellerent cette horrible avanture à l'Empereur Yont-chin fils de Cam-hi, & pere de Kien-long l'auteur du poëme de Moukden. Tous les prédicateurs d'Europe furent chassés avec bonté par le sage Yont-chin en 1724 (*). La

---

(*) *Rien n'est plus connu aujourd'hui que le discours admirable de cet Empereur aux Jésuites en les chassant.* Que diriez-vous si j'envoyais une troupe de Bonzes & de Lamas dans votre pays pour y prêcher leurs dogmes? - - - - Les mauvais dogmes sont ceux qui, sous prétexte d'enseigner la vertu, soufflent la discorde & la révolte. Vous

Cour ne garda que deux ou trois mathématiciens, parce que d'ordinaire ce ne ſont pas ces gens-là qui bouleverſent le monde par des arguments théologiques.

Mais, Monſieur, ſi les Chinois aiment tant les bons Mathématiciens, pourquoi ne le ſont-ils pas devenus eux-mêmes? pourquoi, ayant vu nos éphémérides, ne ſe ſont-ils pas aviſés d'en faire? pourquoi ſont-ils toujours obligés de s'en rapporter à nous? Le gouvernement met toujours ſa gloire à faire recevoir ſes almanacs par ſes voiſins; & il ne ſait pas encore en faire! Ce ridicule honteux n'eſt-il pas l'effet de leur éducation? Les Chinois apprennent longtemps à lire & à écrire, & à répéter des leçons de morale; aucun d'eux n'apprend de bonne heure les mathématiques. On peut parvenir à ſe bien conduire ſoi-même, à bien gouverner les autres, à maintenir une excellente police, à faire fleurir tous les arts, ſans connaître la table des ſinus & les logarithmes. Il n'y a peut-être pas un Secretaire d'Etat en Europe qui ſût prédire une éclipſe. Les lettrés de la Chine n'en ſavent pas plus que nos Miniſtres & que nos Rois.

---

voulez que tous les Chinois ſe faſſent Chrétiens; je le le ſais bien: alors que deviendrons-nous? les ſujets de vos Rois comme l'Ile de Manille. Mon pere a perdu beaucoup de ſa réputation chez les lettrés, en ſe fiant trop à vous. Vous avez trompé mon pere; n'eſpérez pas me tromper de-même. *Après ce diſcours ſévere & paternel, l'Empereur renvoya tous les convertisſeurs, en leur fourniſſant de l'argent, des vivres & des eſcortes, qui les défendirent des fureurs de tout un peuple déchaîné contre eux: il n'y eut point de dragonade.* Voyez *le* 17*e vol. des Lettres curieuſes & édifiantes.*

Vous croyez que ce défaut vient des têtes chinoises encore plus que de leur éducation. Vous semblez penser que ce peuple n'est fait pour réussir que dans les choses faciles; mais qui sait si le temps ne viendra pas où les Chinois auront des Cassini & des Newton? Il ne faut qu'un homme, ou plutôt qu'une femme. Voyez ce qu'ont fait de nos jours Pierre I. & Catherine seconde.

LETTRE VII.

Sur la fantaisie qu'ont eu quelques Savants d'Europe de faire descendre les Chinois des Egyptiens.

JE voudrais, Monsieur, dompter ma curiosité, n'ayant pu la satisfaire. J'ai vu chez mon pere, qui est négotiant, plusieurs marchands, facteurs, patrons de navires, & aumôniers de vaisseaux qui revenaient de la Chine, & qui ne m'en ont pas plus appris que s'ils débarquaient du coche d'Auxerre. Un Commissionnaire qui avait séjourné vingt ans à Canton, m'a seulement confirmé que les marchands y sont très-méprisés, quoique dans la ville la plus commerçante de l'Empire. Il avait été témoin qu'un officier Tartare, très-curieux des nouvelles de l'Europe, n'avait jamais osé donner à dîner dans Canton à un Officier de notre compagnie des Indes, parce qu'il servait des marchands. Le capitaine Tar-

tare avait peur de se compromettre: il ne se familiarisa jusqu'à dîner avec ce Capitaine français qu'à sa maison de campagne. Je soupçonne, par parenthese, que ce mépris pour une profession si utile est la source de la friponnerie dont on accuse les marchands chinois, & principalement les détailleurs; ils se font payer leur humiliation. De plus, ce dédain mandarinal pour le commerce nuit beaucoup au progrès des sciences.

N'ayant rien pu savoir par nos marchands, j'ai été encore moins éclairé par nos Aumôniers, qui ont pu argumenter depuis Goa jusqu'à Borneo. Le capucin Norberg ne m'a appris autre chose dans huit gros volumes, sinon qu'il avait été persécuté dans l'Inde par les Jésuites, poursuivis eux-mêmes par-tout.

Je me suis adressé à des Savants de Paris qui n'étaient jamais sortis de chez eux: ceux-là n'ont fait aucune difficulté de m'expliquer le secret de l'origine des Chinois, des Indiens & de tous les autres peuples. Ils le savaient par les mémoires de Sem, Cam & Japhet. L'Evêque d'Avranche Huet, l'un de nos plus laborieux écrivains, fut le premier qui imagina que les Egyptiens avaient peuplé l'Inde & la Chine: mais comme il avait imaginé aussi que Moïse était Bacchus, Adonis & Priape, son systême ne persuada personne.

Mairan, Secretaire de l'Académie des sciences, crut entrevoir avec les lunettes d'Huet une grande conformité entre les sciences, les usages, les mœurs & même les visages des Egyptiens & des Chinois. Il se figura que Sésostris avait pu fonder des colonies à Pékin & à Delhi.

Le pere Parenin lui écrivit de la Chine une grande lettre aussi ingénieuse que savante, qui dut le désabuser (*).

D'autres Savants ont travaillé ensuite à transplanter l'Egypte à la Chine. Ils ont commencé par établir qu'on pouvait trouver quelque ressemblance entre d'anciens caracteres de la langue phénicienne ou syriaque & ceux de l'ancienne Egypte, en y fesant les changements requis ; il ne leur a pas été difficile de travestir ensuite ces caracteres égyptiens en chinois. Cela fait, ils ont composé des anagrammes avec les noms des premiers Rois de la Chine. Par ces anagrammes ils ont reconnu que le Roi chinois *Yu* est évidemment le Roi d'Egypte *Ménès*, en changeant seulement *Y* en *Mé*, & *u* en *nès :* Ki est devenu Athoès : Kang a été transformé en Diabiès ; & encore Diabiès est-il un mot grec. On sait assez que les Athéniens donnerent des terminaisons grecques aux mots égyptiens. Il n'y a pas eu plus de Diabiès en Egypte que des Memphis & d'Héliopolis ; Memphis s'appellait *Moph*, Héliopolis s'appellait *On*. C'est ainsi que dans la suite des siecles ces Grecs s'aviserent de donner le nom de Crocodilopolis à la ville d'Arsinoë. Tout cela ferait renoncer à la généalogie des noms & des hommes. Enfin il ne paraît pas que les Chinois soient venus d'Egypte plutôt que de Romorantin.

Je ne pense pas pourtant qu'il fût honteux

(*) *Imprimée à la tête du 26e Tome des Lettres curieuses & édifiantes.*

à la Chine d'avoir l'Egypte pour ayeule. La Chine eſt, à la vérité, neuf fois (*) auſſi grande que ſa prétendue grand'mere : & même on peut dire que l'Egypte n'eſt pas d'une race fort ancienne ; car pour qu'elle figurât un peu dans le monde, il fallait des temps infinis ; elle n'aurait jamais eu de bled ſi elle n'avait eu l'adreſſe de creuſer les canaux qui reçurent les eaux du Nil. Elle s'eſt rendue fameuſe par ſes pyramides, quoiqu'elles n'euſſent guere, ſelon Platon dans ſa République (**), plus de dix mille ans d'antiquité. Enfin on ne juge pas toujours des peuples par leur grandeur & leur puiſſance. Athênes a été preſque égale à l'Empire Romain aux yeux des philoſophes. Mais malgré toute la ſplendeur dont l'Egypte a brillé, ſur-tout ſous la plume de l'Evêque Boſſuet, qu'il me ſoit permis de préférer un peuple adorateur pendant quatre mille ans du Dieu du ciel & de la terre, à un peuple qui ſe proſternait devant des bœufs, des chats & des crocodiles, & qui finit par aller dire la bonne avanture à Rome, & par voler des poules au nom d'Iſis.

Vous avez vaillamment combattu ceux qui ont voulu faire paſſer ces Egyptiens pour les peres des Chinois, *laudo vos*. Mais ſi vous regardez encore les Chinois avec mépris, *in hoc non laudo*.

(*) *Je compte l'Egypte trois fois moins étendue que la France, & la France ſix fois moins que la Chine. Ces meſures ne contrediſent point celles de Mr. Danville, qui n'a conſidéré que le terrain cultivable de l'Egypte.* Voyez *ſon Egypte ancienne & moderne.*

(**) *Voyez Platon au Livre II. de ſa République.*

LETTRE VIII.

Sur les dix anciennes Tribus Juives qu'on dit être à la Chine.

JE gourmande toujours inutilement cette curiosité insatiable & inutile. Si on m'apprend quelques vérités sur un coin des quatre parties du monde, je me dis à quoi ces vérités me serviront-elles? si on m'accable de mensonges, comme cela m'arrive tous les jours, je gémis, & je suis près de me mettre en colere.

Bénis soient les Chinois, Monsieur, qui ne s'informent jamais de ce qui se passe hors de chez eux. Mr. Gervais a bien raison de remarquer que l'Empereur n'a point fait son poëme pour nous, mais seulement pour ses chers Tartares & pour ses chers Chinois. Un Littérateur de notre pays a écrit à sa Majesté Chinoise sur le danger qu'elle courait à Paris d'essuyer un requisitoire & un monitoire au sujet de son poëme. L'Empereur ne lui a pas répondu; & il a bien fait.

Que chacun fasse chez lui comme il l'entend. C'est ce qu'apprit à ses dépens mon pere le marchand Jean du Chemin, qui n'était pas riche. Il lui en couta deux mille écus pour avoir été curieux lorsqu'il commerçait à Quanton ou Canton.

Vous avez entendu parler du Révérend pere Gozzani (*), auquel le Révérend pere Joseph

---

(*) *Voyez la lettre du frere Gozzani au 7me. Recueil des Lettres intitulées édifiantes & curieuses.*

Suarez recommanda en 1707 d'aller viſiter leurs freres les Juifs des dix tribus tranſplantées dans le pays de Gog & de Magog par Salmanazar l'an 717 avant notre Ere latine, juſte du temps de Romulus.

Le Révérend pere Gozzani, qui était fort zélé, & qui n'avait pas un écu, alla trouver mon pere Jean du Chemin, qui n'était pas riche. Venez avec moi, lui dit-il, & défrayez-moi pour l'amour de Dieu, dans le voyage que Pere Suarez m'ordonne de la part du Pape de faire à Cai-foum-fou dans la province de Honan, qui n'eſt pas loin d'ici. Vous aurez l'avantage de voir les dix tribus d'Iſraël, chaſſées par Salmanazar, il y a deux mille quatre cents vingt-quatre ans, de l'admirable pays de Judée. Elles regnent dans la province de Honan; elles reviendront à la fin du monde dans la terre promiſe, avec les deux autres tribus Juda & Benjamin, pour combattre l'ante-chriſt & pour juger le genre humain: elles nous recevront à bras ouverts; & vous ferez une fortune immenſe avant que vous ſoyez jugé. Mon pere crut ce Gozzani; il acheta des chevaux, une voiture, des habits magnifiques pour paraître décemment devant les princes des tribus de Gad, Nephtali, Zabulon, Iſſachar, Aſer & autres, qui régnaient dans Caï-foum-fou capitale de Honan; il défraya ſplendidement ſon Jéſuite. Quand ils furent arrivés dans le royaume des dix tribus, ils furent en effet introduits dans la ſynagogue où le ſanhédrin s'aſſemblait: c'était une douzaine de gueux qui vendaient des haillons. Le voyage avait coûté à mon pere deux mille écus de cinq livres qu'on

appelle Taëls à la Chine; & les Gad, Nephtali, Zabulon, Iſſachar & Aſer lui volerent le reſte de ſon argent.

Frere Gozzani, pour le conſoler, lui prouva que les gens des tribus chaſſées depuis deux mille quatre cents vint-quatre ans par Salmanazar de leur royaume d'Iſraël, qui avait bien quinze lieues de long ſur huit de large, furent d'abord enchaînés deux à deux comme des galériens par l'ordre de Salmanazar roi de Chaldée; qu'ils furent conduits à coups de fourche de Samarie à Sichem, de Sichem à Damas, de Damas à Alep, d'Alep à Erzerum; que dans la ſuite des temps cette grande partie du peuple chéri s'avança vers Erivan; que bientôt après elle marcha au ſud de la mer d'Hircanie, vulgairement la mer Caſpienne; qu'elle planta ſes pavillons dans le Guilan, dans le Tabéiſtan; qu'elle vécut longtemps de cailles dans le grand déſert ſalé, ſelon ſon ancienne coutume; & qu'enfin, de déſerts en déſerts & de bénédictions en bénédictions, les dix tribus fonderent le royaume de Caï-foum-fou, dont ils ne reviendront que pour conduire les nations dans la voie droite. (*) Cette doctrine conſola fort mon pere, mais ne le dédommagea pas.

J'avais dans ce temps-là même un couſin germain bachelier de Sorbonne. Il ſe chargea

---

(*) *On peut conſulter ſur une partie de ces belles choſes un Profesſeur émérite du collége Duplesſis à Paris, lequel a fait parler fort ſavamment Mesſieurs les Juifs Jonathan, Mathataï & Winker. On peut voir auſſi la réponſe à ces Mesſieurs, article Juif, tome V. des Queſtions ſur l'Encyclopédie, nouvelle édition.*

de faire le panégyrique des ſix corps des marchands : la ſacrée faculté y trouva des propoſitions mal-ſonantes, hérétiques, ſentant l'héréſie ; ce qui lui fit une affaire très-ſérieuſe.

Ces avantures, & d'autres pareilles, firent connaître à la famille qu'elle ne devait jamais ſe mêler de affaires d'autrui, qu'il fallait renoncer à la proſe ſoutenue comme aux vers alexandrins, & qu'enfin, rien n'était plus dangereux que de vouloir briller dans le monde.

En effet, quand le pere Caſtel fit une brochure pour raſſurer *l'univers*, & une autre brochure pour inſtruire *l'univers*, les honnêtes gens en rirent & l'univers n'en ſut rien. C'eſt bien pis que ſi l'univers avait ri. Tout cela était un avertiſſement de me taire.

Vous pourrez me dire, Monſieur, que l'Empereur Kien-long a pourtant voulu inſtruire une grande partie du globe en vers Tartares, & que tous les lettrés de la Chine ont été à ſes pieds. Vous ajouterez encore qu'il a fait imprimer une chanſon ſur le thé (*), & qu'il n'y a point de Dame depuis Pékin juiſqu'à Canton qui n'ait chanté la chanſon de ſon maître en déjeûnant. Mais s'il eſt permis à un Empereur d'être bon poëte, un particulier riſque trop. Il ne faut point ſe publier. Cachons-nous en vers & en proſe. Il vous appartient, Monſieur, de paraître au grand jour ; mais ne montrez pas mes lettres.

(*) *Cette chanſon à boire eſt traduite par le pere Amiot, & imprimée à la ſuite du poëme de Moukden. C'eſt une chanſon fort différente des nôtres : elle ne reſpire que la ſobriété & la morale. Les chanſonniers du bas étage, les ſeuls qui nous reſtent, n'en ſeraient pas contents.*

LETTRE IX.

Sur un Livre des Bracmanes, le plus ancien qui ſoit au monde.

NE parlons plus, Monſieur, du poëme de l'Empereur de la Chine, quelque beau qu'il puiſſe être. J'ai à vous entretenir d'un ouvrage cent fois plus poëtique, & beaucoup plus ancien, fait autrefois dans l'Inde, & qui ne commence que de nos jours à être connu en Europe: c'eſt le Shaſta-bad, le plus ancien livre de l'Indoſtan & du monde entier, écrit dans la langue ſacrée du Hanſcrit il y a près de cinq mille ans. C'eſt bien autre choſe que les Yking ou les Yquim chinois, qui ne ſont que des lignes droites où perſonne n'a jamais rien compris. Deux gentilshommes Anglais, qui ont tous deux pendant plus de vingt ans étudié la langue ſacrée dans le Bengale, langue connue ſeulement de quelques ſavants Brames, ſe ſont donné la peine de lire & de traduire les morceaux les plus précieux de ce Shaſta-bad. L'un eſt Mr. Holwell, long-temps Vice-Gouverneur du principal établiſſement Anglais ſur le Gange; l'autre Mr. Dow Colonel dans l'armée de la Compagnie. J'avoue, Monſieur, que notre Compagnie Françaiſe ne s'eſt pas donnée de pareils ſoins, & qu'elle n'a été ni ſi ſavante ni ſi heureuſe.

L'antiquité du Shaſta-bad fait voir évidemment, que les Bracmanes précéderent de pluſieurs ſiecles les Chinois, qui précedent le reſte des hommes. Ce qui ſurprend, ce n'eſt pas

que ce livre ſoit ſi ancien, c'eſt qu'il ſoit écrit dans le ſtyle dont Platon écrivait en Grece plus de deux mille ans après l'auteur Indien.

Vous connaiſſez ce Shaſta-bad, ſans doute; mais permettez-moi de vous en repréſenter ici les principaux traits : vous verrez qu'ils n'ont été connus d'aucuns de nos Miſſionnaires. Chacun d'eux nous a conté ce qu'il entendait dire (& encore très-difficilement) dans la province où il ſéjourna peu de temps. Toutes ces provinces ont des idiomes & des cathéchiſmes différents. Suppoſé que des Indiens fuſſent aſſez déſœuvrés, aſſez inquiets, aſſez déterminés pour venir en Europe s'informer de nos dogmes & nous inſtruire des leurs, ils verraient à Pétersbourg l'égliſe grecque qui differe de la romaine; en Suede, en Danemarc, l'égliſe évangelique ou luthérienne, qui ne reſſemble ni à la romaine ni à la grecque; en Pruſſe une autre religion. Il ſerait bien difficile à ces Indiens de ſe faire une idée nette de l'origine du Chriſtianiſme. Mrs. Holwell & Dow ont puiſé à la ſource du Bracmaniſme; & on verra que cette ſource eſt celle des croyances qui ont regné le plus ancienement ſur notre hémiſphere, & même à la Chine, où la métempſycoſe Indienne eſt encore reçue chez le peuple, quoique mépriſée chez les lettrés & dans tous les tribunaux.

Voici le commencement du plus ſingulier de tous les livres (*).

(*) *Nous en avons déjà quelques extraits en Français dans un abrégé de l'Hiſtoire de l'Inde, imprimé avec le procès mémorable du Général Lally.*

Commencement du Shasta-bad.

„ Dieu est un, créateur de tout, sphere uni-
„ verselle, sans commencement, sans fin. Dieu
„ gouverne toute la création par une providen-
„ ce générale, résultante de ses éternels des-
„ seins. ═ Ne recherche point l'essence & la
„ nature de l'Eternel, qui est un; ta recherche
„ serait vaine & coupable. C'est assez que jour
„ par jour, & nuit par nuit, tu adores son pou-
„ voir, sa sagesse & sa bonté dans ses ouvrages ".

J'avais dit tout à l'heure que le Shasta-bad était digne de Platon; je me retracte, Platon n'est pas digne du Shasta-bad. Continuons.

„ L'Eternel voulut, dans la plénitude du
„ temps, communiquer de son essence & de sa
„ splendeur à des êtres capables de la sentir.
„ Ils n'étaient pas encore; (*) l'Eternel vou-
„ lut, & ils furent. Il créa Birma, Vitsnou
„ & Sib. "

On voit ensuite comment Dieu forma d'autres substances nombreuses subordonnées à ces trois premieres participantes de sa propre nature, & dominatrices avec lui. Ces puissances subordonnées, & d'un ordre inférieur, avaient à leur tête un génie céleste que l'on nomme Moisazor. Tous ces noms expriment dans la langue du Hanscrit des perfections différentes : ces perfections diverses & cette subordination produisirent dans les globes, dont Dieu a rempli l'espace, une harmonie & une félicité constante pendant plusieurs siecles.

(*) *N'est-ce pas là le vrai sublime?*

Il eſt clair que ces idées, toutes ſublimes qu'elles peuvent être, ne ſont cependant qu'une image d'un bon gouvernement parmi les hommes : c'eſt le terreſtre épuré & tranſporté au Ciel : c'eſt encore ce que Platon a tant imité.

Diſcorde dans le Ciel.

Enfin l'envie & l'ambition ſe ſaiſiſſent du cœur de Moiſazor & de ſes compagnons : ils joignent les imperfections aux perfections ; ils pervertiſſent l'ouvrage de l'Eternel ; ils ſe révoltent contre les trois êtres ſupérieurs tirés de ſa ſubſtance divine : la diſcorde ſuccede à l'harmonie ; le ciel ſe diviſe ; les génies fideles, qui ont conſervé la perfection, ſe déclarent contre les génies infideles, qui ont choiſi l'imperfection : l'Eternel précipite Moiſazor & les autres ſubſtances imparfaites & révoltées dans le globe des ténebres nommé l'Ondéra.

Voilà probablement l'origine de la guerre des Titans contre les Dieux en Egypte, de la deſtruction de Typhon, de la punition de Typhée & d'Encelade enchaînés par les Grecs en Sicile (*) ſous le mont Etna. Un autre aurait dit, *Voilà infailliblement*, au lieu de *voilà probablement* ; car on ſait que, dès qu'un beau conte eſt inventé par une nation, il eſt vite copié par une autre : l'avanture d'Amphitryon & de Soſie eſt originairement de l'Inde ; on l'a déjà remarqué ailleurs.

Si on oſait, on obſerverait encore que cette

(*) *Voyez l'abrégé de l'hiſtoire de l'Inde, à la ſuite de la cataſtrophe du Général Lally.*

hiſtoire, ou cette théogonie, ou cette allégorie, parvint juſqu'aux Juifs vers les temps d'Archelaüs & d'Agrippa ; car c'eſt alors qu'il parut un livre Juif ſous le nom d'Enoch, dans lequel il était fait mention de la revolte & de la chûte des anges. On nous a conſervé quelqes paſſages de ce livre attribué à Enoch *ſeptieme homme après Adam*. On y trouve que deux cents anges principaux, ayant l'archange Sémexias à leur tête, ſe liguerent enſemble ſur le mont Hermon pour aller voler les hommes, & pour violer des filles. Le Seigneur ordonna à Michaël de lier le Capitaine Sémexias, & à Gabriel de lier Azazel le Lieutenant: ils furent jetés avec leurs ſoldats dans le lieu d'obſcurité, comme y avaient été jetés les génies déſobéiſſants du Schaſta-bad. C'eſt même à cette chûte des anges, rapportée dans le livre d'Enoch, que l'apôtre St Jude fait alluſion quand il dit dans ſon Epître, chapitre premier, qu'Enoch, *ſeptieme homme après Adam, prophétiſa ſur ces étoiles errantes auxquelles une tempête noire eſt réſervée pour l'éternité.* (*) Il dit dans ce chapitre, *que ces anges ſont liés de chaînes à tout jamais ; (*) quoiqne l'archange Michaël n'oſât maudire le diable en lui diſputant le corps de Moiſe.*

C'eſt au Pere Calmet de notre Congrégation d'expliquer ces myſteres ; c'eſt à lui ſeul de montrer comment la chûte des anges n'avait été annoncée chez nous que dans un livre apocryphe: je dois me borner à vous dire que cette

(*) ỳ. 13.
(**) ỳ. 6, 9

cette chûte était articulée depuis des siecles dans le Shasta-bad des anciens Bracmanes.

Vous savez, Monsieur, qu'il y a dans ce temps-ci des doctes qui raisonnent; ce qui n'était pas autrefois si commun : vous savez que parmi nos doctes raisonneurs modernes il s'en trouve quelques-uns d'assez téméraires pour oser croire que le berceau du Christianisme fût dans l'Inde il y a cinq mille ans à peu près; & voici comme ils tâchent d'argumenter. L'origine de tout, disent-ils, selon nous & selon les Indiens, c'est le diable. Car nous disons que le diable s'étant révolté dans le Ciel avant qu'il y eût des hommes sur la terre, & ayant été mis en enfer, il en sortit pour venir tenter nos premiers parents dès qu'il sut qu'ils existaient. Il fut la cause du péché originel; & ce péché originel fut la cause de tout ce qui est arrivé depuis : donc le diable est la cause de tout. Mais puisqu'il n'est question, dans aucun endroit de la Genese, ni du diable, ni de son enfer, ni de son voyage sur la terre; il est évident que tout cette théologie est tirée de la théologie des anciens Bracmanes, qui seuls avaient écrit l'histoire du diable sous le nom de Mosasor. Ce Moisasor avait commencé par être favori de Dieu; puis avait été damné; puis était venu sur la terre.

Nos Commentateurs firent de ce diable chassé du ciel un serpent; ensuite ils en firent Sathan, Belphégor, Belzébuth, &c. Ils ont fini par l'appeller *Lucifer*, d'un mot latin qui veut dire l'étoile de Venus.

Et pourquoi ont-ils appellé le diable étoile de Venus? c'est que dans un ancien écrit Juif

(Esaïe) on a déterré un paſſage traduit en latin. Ce paſſage regarde la mort d'un Roi de Babylone, de qui les Juifs avaient été eſclaves. Les Juifs ſe réjouiſſaient d'avoir perdu ce monarque, comme fait le peuple preſque par-tout à la mort de ſon maître. L'auteur exhorte le peuple à ſe moquer de ce Roi Babylonien qu'on vient d'enterrer.

„ Allons, dit-il, chantez une parabole con-
„ tre le Roi de Babylone. Dites : que ſont de-
„ venus ſes employés des gabelles ? que ſont de-
„ venus les bureaux de ces gabelles? Le Sei-
„ gneur a briſé le ſceptre des impies & les ver-
„ ges des dominateurs : la terre eſt maintenant
„ tranquille & en ſilence ; elle eſt dans la joie.
„ Les cedres & les ſapins, ô Roi ! ſe réjouiſſent
„ de ta mort. Ils ont dit : depuis que tu es en-
„ terré perſonne n'eſt plus venu nous couper
„ & nous abattre. Tout le ſouterrain s'eſt ému
„ à ton arrivée ; les géants, les princes, ſe ſont
„ levés de leur trône ; ils diſent : te voilà donc
„ percé comme nous ; te voilà ſemblable à nous ;
„ ton orgueil eſt tombé dans les ſouterrains avec
„ ton cadavre. Comment es-tu tombée du ciel,
„ étoile du matin, étoile de Venus, Lucifer,
„ (en ſyriaque Hellel) ? comment es-tu tombée
„ en terre, toi qui frappais les nations ? &c.

Cette parabole eſt fort longue. Il a plu aux commentateurs d'entendre littéralement cette allégorie, comme il leur a plu d'expliquer allégoriquement le ſens littéral de cent autres paſſages. C'eſt ainſi que, notre ſaint François de Paule ayant fondé les Minimes, on prêcha en Italie que ſon Ordre était prédit dans la Geneſe, *frater minimus cum patre noſtro.* C'eſt ainſi

que toute l'hiſtoire de St. François d'Aſſiſe ſe trouve mot-à- mot dans la Bible. De tout cela, Monſieur, nos commentateurs concluent que le ſerpent qui trompa notre Eve était le diable; & les Indiens concluent que le diable était leur Moiſaſor, qui fut ci-devant le premier des anges. Si on en croyait les anciens Perſes, leur Sathan ſerait d'une plus vieille date que notre ſerpent, & approcherait preſque de l'antiquité de Moiſaſor. Chaque nation veut avoir ſon diable, comme chaque paroiſſe a ſon ſaint.

Je n'entre point dans ces profondeurs, je remarquerai ſeulement que le Gouverneur Holwell, après nous avoir donné une idée de ce livre ſi antique, & en avoir admiré le ſtyle, le compare au Paradis perdu de Milton, *à cela près* dit-il, *que Milton a été entraîné par ſon génie inventif & ingouvernable à ſemer dans ſon poëme des ſcenes trop grosſieres, trop bouffonnes, trop oppoſées aux ſentimens qu'on doit avoir de l'Etre ſuprême.* (*)

Pourſuivons l'hiſtoire de l'ancienne loi Indienne. Dieu pardonne après pluſieurs milliers de ſiecles aux génies délinquents; il crée la terre comme un ſéjour d'épreuve, pour leur donner lieu d'expier leurs crimes; il les fait paſſer par pluſieurs métamorphoſes.

Origine du reſpect pour les vaches.

D'abord ils ſont vaches, afin que lorſqu'ils ſeront hommes ils aprennent à ne point tuer

(*) *Page* 64, 2e *édition.*

leurs nourrices, & à ne pas manger leurs peres nourriciers : c'eſt ce qui établit cette doctrine de la métempſycoſe, & cette abſtinence rigoureuſe de tout être à qui Dieu a donné la vie ; doctrine que Pythagore embraſſa dans l'Inde, & qu'il ne put faire recevoir à Crotone.

Origine du fanatiſme qui engage les Veuves à ſe brûler depuis environ cinq mille ans.

Quand ces génies céleſtes & punis ont ſubi pluſieurs métamorphoſes ſans commettre des crimes, ils retournent enfin avec leurs femmes dans le Ciel leur premiere patrie; & c'eſt pour accompagner leurs époux dans le Ciel que tant de femmes ſe brûlerent & ſe brûlent encore ſur le corps de leurs maris : piété ancienne autant qu'affreuſe, qui nous montre à quel excès de faibleſſe la ſuperſtition peut réduire l'eſprit humain, & à quelle grandeur elle peut élever le courage. Ciceron dit dans ſes Tuſculanes, que cette coutume ſubſiſtait de ſon temps dans toute ſa force. Il s'en effraie, & il l'admire.

Monſieur Holwell a vu dans ſon gouvernement, en 1743, la plus belle femme de l'Inde, âgée de dix-huit ans, réſiſter aux prieres & aux larmes de Myladi Ruſſell femme de l'Amiral Anglais, qui la conjurait d'avoir pitié d'elle-même & de deux enfants charmants qu'elle allait laiſſer orphelins. Elle répondit à Madame Ruſſell : Dieu les a fait naître, Dieu en prendra ſoin. Elle s'étendit ſur le bûcher, & y mit le feu elle-même avec autant de ſérénité que des dévotes prennent le voile parmi nous.

Il ajoute qu'un Anglais nommé Charnoc,

étant témoin du même épouvantable ſacrifice d'une jeune Indienne très-belle, deſcendit malgré les prêtres dans la foſſe du bûcher, arracha du milieu des flammes cette victime, qui criait au raviſſeur & à l'impie; qu'il eut une peine extrême à l'appaiſer; qu'enfin il l'épouſa; mais qu'il fut regardé par tout le peuple comme un monſtre.

Les quatre âges.

Les Bracmanes eurent un autre dogme, qui a fait plus de fortune dans tout notre Occident; c'eſt celui de nos quatre âges du monde ſi bien chantés par Ovide, & qui figurent toujours dans nos opéra & dans nos tableaux. Le premier âge de la création de la terre, pour ſauver les ames de l'enfer, fut de trois millions deux cents mille de nos années, ci . . . 3200000

Le ſecond fut de	1600000
Le troiſieme de . . .	800000
Le quatrieme, où nous ſommes, eſt de . . .	400000

Ainſi tout va toujours en diminuant & en empirant dans ce monde; mais nous ſommes plus diſcrets que les Bracmanes: nos âges ne ſont pas ſi longs. Les Indiens appellent ces âges *Iogues*; c'eſt dans le préſent Iogue qu'un Roi des bords du Gange nommé Brama écrivit dans la langue ſacrée le ſacré Shaſta-bad, il n'y a gueres que cinq mille années: mais il ne s'écoula pas quinze ſiecles qu'un autre Bracmane, qui pourtant n'était pas Roi, donna une loi nouvelle du Veïdam. Je lui en demande bien pardon; ce Veïdam eſt le plus ennuyeux fatras que j'aie jamais lu. Figurez-vous la légende dorée, les

conformités de ſaint François, les exercices ſpirituels de ſaint Ignace, & les ſermons de Menot joints enſemble; vous n'aurez encore qu'une idée très-imparfaite des impertinences du Veïdam.

L'Ezourveïdam eſt tout autre choſe. C'eſt l'ouvrage d'un vrai Sage, qui s'éleve avec force contre toutes les ſottiſes des Bracmanes de ſon temps. Cet Ezourveïdam fut écrit quelque temps avant l'invaſion d'Alexandre: c'eſt une diſpute de la philoſophie contre la théologie Indienne; mais je parie que l'Ezourveïdam (*) n'a aucun crédit dans ſon pays, & que le Veïdam y paſſe pour un livre céleſte.

LETTRE X.

Sur le Paradis terreſtre de l'Inde.

CE n'eſt pas aſſez, Monſieur, que deux Anglais dans les tréſors qu'ils ont rapporté de l'Inde, aient compté principalement cet ancien livre de la religion des Bracmanes; ils ont encore découvert le paradis terreſtre. Vous ſavez

(*) *L'Ezourveïdam eſt en effet un livre qui combat toutes les ſuperſtitions, & qui détruit les fables dont on déshonore la divinité: c'eſt probablement le livre que le pere Pons, Miſſionnaire ſur la côte de Malabar en* 1740, *appelle l'Ajour-veïdam: il avait un peu appris la langue des Brâmes modernes, mais non pas l'ancien Hanſcrit, qui eſt pour eux ce qu'eſt l'Iliade d'Homere pour les Grecs d'aujourd'hui. Voyez ſa lettre au pere Duhalde, dans le vingt-cinquieme Tome des Lettres curieuſes & édifiantes.*

que de grands Théologiens l'avaient placé les uns dans la Taprobane, les autres en Suede, quelques-uns même dans la Lune; mais il eſt réellement ſur un des bras du Gange. Mr. Holwell & quelques-uns de ſes amis y ont voyagé d'un bout à l'autre. (*) Ce pays peut prendre ſon nom de ſa Capitale Bishnapor, ou Vitsnapor, où l'on adore Vitſnou fils de Dieu de temps immémorial. Il eſt à quelques journées de Calcuta, chef lieu de la domination Anglaiſe; & on le trouve marqué ſur toutes les bonnes cartes des poſſeſſions de la Compagnie des Indes. Il n'eſt gueres qu'à neuf ou dix journées des frontieres du petit royaume de Patna. La contrée, vers la ville Anglaiſe de Calcuta & vers celles de Vishnapor, eſt arroſée des canaux du Gange qui fertiliſent la terre. Tous les fruits, tous les arbres, toutes les fleurs, y ſont entretenus par une fraîcheur éternelle, qui tempere les chaleurs du Tropique dont ce climat n'eſt pas éloigné. Le peuple y eſt encore plus favoriſé de la nature.

Ce peuple fortuné, dit la relation, *a conſervé la beauté du corps ſi vantée dans les anciens Bracmanes, & toute la beauté de l'ame, pureté, piété, équité, régularité, amour de tous les dévoirs. C'eſt-là que la liberté & la propriété ſont inviolables. Là on n'entend jamais parler de vol, ſoit privé, ſoit public: dès qu'un voyageur, quel qu'il ſoit, a touché les limites du pays, il eſt ſous la garde immédiate du gouvernement. On*

(*) *Voyez* interesting events relative to Bengale, *pag.* 197 & *ſuivantes.*

lui envoie des guides qui répondent de ſon bagage & de ſa perſonne, ſans aucun ſalaire. Ces guides le conduiſent à la premiere ſtation. Le premier officier du lieu le loge & le défraie, puis le remet à d'autres guides qui en prennent le même ſoin. Il n'a d'autre peine que de délivrer de ville en ville à ſes conducteurs un certificat qu'ils ont rempli leur charge. Il eſt entretenu de tout dans chaque gîte pendant trois jours aux dépens de l'Etat; & s'il tombe malade on le garde, & on lui adminiſtre tous les ſecours juſqu'à ce qu'il ſoit guéri, ſans qu'on reçoive de lui la moindre récompenſe.

Si ce n'eſt pas là le paradis terreſtre, je ne ſais où il peut être.

Un philoſophe ſera moins ſurpris qu'un autre homme, quand il ſaura que les habitants de Vishnapor deſcendent des anciens Bracmanes. C'eſt probablement ainſi que Pythagore fut reçu chez eux. Ils ont conſervé depuis des ſiecles innombrables la ſimplicité & la généroſité de leurs mœurs. Ajoutez à cela que cette province, preſque auſſi grande que la France ou l'Allemagne, a été toujours préſervée du fléau de la guerre, tandis que ce fléau dévorait tout depuis Delhi & depuis les rives du Gange juſqu'aux ſables de Pondichéri.

On demandera comment des peuples ſi doux & ſi vertueux n'ont pas été conquis par quelqu'un de ces voleurs de grand chemin, ſoit Marattes, ſoit Européans, ſoit Thamas-Kouli-Kan, ſoit Abdalla? C'eſt qu'on ne peut pas entrer chez eux auſſi facilement que le diable entra, ſelon Milton, dans le paradis terreſtre, en ſautant les murs.

Le prince, descendant des premiers Rois Bracmanes, qui regne dans le Vishnapor, peut en moins d'un jour inonder tout le pays: une armée serait noyée en arrivant. Vishnapor est aussi bien défendu qu'Amsterdam & Venise: ces peuples, qui n'ont jamais attaqué personne, résisteraient à l'univers entier.

Probablement quelques Français soit à Romorantin, soit à Paris, prendront ce récit pour des contes d'Hérodote, ou pour d'autres contes. Tout est cependant de la plus exacte vérité. Les témoins oculaires sont à Londres.

Pourquoi n'en sait-on rien chez nous? Pourquoi, de soixante journaux qui paraissent tous les mois, aucun n'a-t-il discuté des merveilles si étranges? On dit que le livre de Mr. Holwell a été traduit; mais ces faits, jetés en passant dans des mémoires sur les intérêts de sa Compagnie des Indes, n'ont été remarqués en France par personne. Un seul homme en a parlé, & on n'y a pas pris garde. On n'était occupé chez nous que de l'histoire parisienne du jour. Si on a jeté les yeux un moment sur l'Inde, ce n'a été que pour accuser de nos désastres ceux qui avaient prodigué leur sang pour les finir. Aucun même des négociants, des commis, des employés de notre malheureuse compagnie, n'a jamais entendu parler de Vishnapor ou Bishnapore. Ils ont été chassés d'un climat que pendant cinquante ans ils n'avoient pu connaître. Le Jésuite Lavaur, qui revint de Pondichéri avec onze cents mille francs dans sa cassette, ne savait pas si Mr. Holwell & Mr. Dow étaient au monde.

J'avoue que si la route de Vishnapor était

auſſi fréquentée que celle d'Orléans & de Lyon, l'hoſpitalité y ſerait moins en honneur; c'eſt une vertu qui coûte peu de choſe à ces peuples; mais on m'avouera qu'ils exercent cette vertu quand l'occaſion s'en préſente: une bonne action aiſée à faire eſt toujours une bonne action. Ce ſerait le bonheur du genre humain que la vertu fût par-tout d'une pratique facile. La *dévotion aiſée* du Pere le Moine n'était point un ſi ridicule titre de livre: faudrait-il donc que la ſaine morale fût rebutante?

Si les Bracmanes furent les premiers Théologiens de ce monde, ils furent auſſi les premiers aſtronomes. Les nuits de leur pays, qui ſont plus belles que nos beaux jours, dûrent néceſſairement les engager à obſerver les aſtres. Il n'eſt pas à croire que cette ſcience ait été cultivée d'abord par des bergers, comme on le dit. Nous ne voyons pas que nos pâtres s'occupent beaucoup des planettes & des étoiles fixes. Probablement ceux qui gardaient les moutons en Tartarie, aux Indes, en Chaldée, n'étaient pas plus curieux que les payſans de nos contrées; & je ne vois pas qu'il y ait jamais eu de Newton & de Halley parmi nos bergers d'Allemagne, de France, & d'Eſpagne. Il faut ſavoir un peu de géométrie pour être même un aſtronome ignorant. Les Bracmanes étaient géometres; il eſt donc de la plus grande vraiſemblance que la ſcience du ciel eut ſon origine chez eux.

Il paraît qu'ils furent les premiers qui connurent l'obliquité de l'écliptique. Leur premiere époque aſtronomique commençait à une conjonction de toutes les planetes; & cttte con-

jonction était arrivée vingt-trois mille cinq cents & un ans avant notre Ere. Je n'examine pas s'ils se sont trompés sur cette époque; mais je dis qu'il faut une prodigieuse science, & bien des siecles, pour être en état de se tromper dans un tel calcul.

LETTRE XI.

Sur le grand Lama, & la métempsycose.

APrès avoir voyagé sous vos ordres, Monsieur, en Egypte, à la Chine & aux Indes, je veux faire un petit tour dans un coin de la Tartarie pour vous parler du grand Lama. Je veux bien croire qu'il y a des Tartares assez bons pour pendre à leur cou quelques reliques de son derriere, en forme de grains de chapelet: en vérité il y a dans les environs de Romorantin & dans d'autres villes des gens du peuple qui se parent de reliques aussi singulieres: je ne vois pas que ce qui sort du derriere d'un homme qu'on respecte & qu'on aime, quand il est bien sec, bien musqué, bien préparé, bien enchassé dans de l'or ou de l'yvoire, soit plus dégoûtant que tel vieux haillon qui n'a jamais appartenu à un homme de mérite, ou tel vieux os pourri, ou tel nombril, ou tel prépuce, qu'on expose encore dans plus d'un de nos villages à l'adoration des bonnes femmes.

Mais que dans tout le Thibet on pense qu'il existe un homme immortel, cela peut faire quelque peine à un philosophe. Peut-être ce

dogme eſt-il la ſuite de cette recherche ſérieuſe que des Rois de la Chine firent autrefois du breuvage de l'immortalité. Vous remarquez très-bien dans votre livre, que plus d'un Roi mourut ſubitement de ce breuvage qui feſait vivre éternellement.

Il y a ce me ſemble dans Oléarius un très-bon conte ſur Alexandre, qui chercha le breuvage d'immortalité en paſſant par le Thibet lorſqu'il allait conquérir l'Inde. C'eſt dommage que ce conte n'ait pas eu place dans les mille & une nuits. Mais il était trop philoſophique pour ma ſœur Shéhérazade. Voici donc ce qu'Oléarius lut en Perſe dans une hiſtoire d'Alexandre qui n'eſt pas écrite par Quinte-Curce. (*)

Alexandre, après la mort de Darah ou Darius, ayant vaincu les Tartares Usbecs, & ſe trouvant de loiſir, voulut boire de l'eau d'immortalité. Il fut conduit par deux freres qui en avaient bu largement, & qui vivent encore comme Hénoc & Elie. Cette fontaine eſt dans une montagne du Caucaſe, au fond d'une grotte ténébreuſe. Les deux freres firent monter Alexandre ſur une jument, dont ils attacherent le poulain à l'entrée de la caverne, afin que la mere, qui portait le Roi au milieu de ces profondes ténebres, pût revenir d'elle-même à ſon petit après qu'on aurait bu.

Quand on fut arrivé à tâtons au milieu de la grotte, on vit tout d'un coup une grande clarté; une porte d'acier brillant s'ouvre; un

(*) *Voyages d'Oléarius en Moſcovie & en Perſe, page* 169 & 170.

ange en ſort en ſonnant de la trompette. Qui es-tu ? lui dit le héros. Je ſuis Raphaël. — & toi ? — moi, je ſuis Alexandre. — Que cherches-tu ? — l'immortalité. — Tiens, lui dit l'ange, prends ce caillou, & quand tu en auras trouvé un autre préciſément du même poids, reviens à moi, & je te ferai boire. Alors l'ange diſparut, & les ténebres furent plus épaiſſes qu'auparavant.

Alexandre ſortit de la grotte à l'aide de ſa jument, qui courut après ſon poulain. Tous les officiers, tous les valets d'Alexandre ſe mirent à chercher des cailloux. On n'en trouva point qui fût exactement d'une peſanteur égale à celui de Raphaël; & cela ſervit à prouver cette ancienne vérité ſur laquelle Leibnitz a tant inſiſté depuis, qu'il eſt impoſſible que la nature produiſe deux êtres abſolument ſemblables.

Enfin Alexandre prit le parti de faire ajouter une pincée de terre à ſon caillou pour égaler les poids, & revint tout joyeux à ſa grotte ſur ſa jument. La porte d'acier s'ouvre; l'ange reparaît; Alexandre lui montre les deux cailloux. L'ange les ayant conſidérés lui dit: mon ami, tu y as ajouté de la terre; tu m'as prouvé que tu en es formé, & que tu retourneras à ton origine.

Il faut que depuis on ait cru dans le Thibet qu'enfin le grand Lama avait trouvé les deux cailloux, & la véritable recette. C'eſt ainſi que nos ancêtres crurent qu'Ogier le Danois avait bu de la fontaine de Jouvence. C'eſt ainſi qu'en Grece on avait imaginé que l'aurore avait fait préſent à Titon d'une éternelle vieilleſſe.

Doctrine de la Métempsycose nullement ridicule.

Mais ce qui me paraît plus vraisemblable, c'est que la croyance de la métempsycose, qui passa depuis si longtemps de l'Inde en Tartarie, est l'origine de cette opinion populaire que la personne du grand Lama est immortelle.

Je vous prie de vouloir bien d'abord observer, qu'il n'est point du tout absurde de croire à la métempsycose. C'est un dogme très-faux, je l'avoue; il n'est point approuvé parmi nous; il peut être un jour déclaré hérétique; mais il n'a été jamais expressément condamné: on pouvait, ce me semble, supposer en sûreté de conscience, que Dieu le créateur de toutes les ames les fesait successivement passer dans des corps différents. Car que faire des ames tant de fœtus qui meurent en naissant, ou qui ne parviennent pas à maturité? Voilà des ames toutes neuves, qui n'ont point servi: ne seront-elles plus bonnes à rien? ne paraît-il pas très-raisonnable de leur donner d'autres corps à gouverner? ou, si vous l'aimez mieux, de les faire gouverner par d'autres corps?

Pour les ames qui ont habité des corps disgraciés, & qui ont souffert avec eux dans leur demeure, n'est-il pas encore très-raisonnable qu'après être délogés de leurs vilains étuis elles aillent en habiter de mieux faits?

Je dirais plus, il n'y a personne qui, si on lui proposait de renaître après sa mort, n'acceptât ce marché de tout son cœur: *quam vellent æthere in alto!* Il paraît donc assez évident que ce système ne répugne ni au cœur humain, ni à la raison humaine.

Il eſt encore évident que cette doctrine ne choque point les bonnes mœurs; car une ame qui ſe trouvera logée dans le corps d'un homme pour ſoixante ou quatre-vingts ans tout au plus, devra prendre le parti d'être une ame honnête, de peur d'aller habiter après ſon décès le corps de quelque animal immonde & dégoûtant.

Pourquoi ce ſyſtême ne fut-il reçu ni chez les Grecs, ni chez les Romains, ni même en Egypte, ni en Chaldée? eſt-ce parce qu'il n'était pas prouvé? non; car tous ces peuples étaient infatués de dogmes bien plus improbables. Il eſt à croire plutôt que la doctrine de la tranſmigration des ames fut rejetée parce qu'elle ne fut annoncée que par des philoſophes. Dans tout pays on diſputa toujours contre le philoſophe, & on recourut au ſorcier. Pythagore eut beau dire en Italie

O genus attonitum gelidæ formidine mortis.
Quid ſtyga, quid tenebras, quid numina vana timetis,
Materiam vatum, falſique piacula mundi?
Morte carent animæ, ſemperque priore relicta
Sede, novis domibus vivunt, habitantque recepta.
Ipſe ego (nam memini) Trojani tempore belli
Panthoïdes Euphorbus eram.

Ce que du Bartas a traduit ainſi dans ſon ſtile naïf.

Pauvres humains, effrayés du trépas,
Ne craignez point le ſtyx & l'autre monde;
Tous vains propos dont notre fable abonde.
Le corps périt, l'ame ne s'éteint pas,
Elle ne fait que changer de demeure,
Anime un corps, puis un autre ſans fin.

Gardons-nous bien de penſer qu'elle meure;
Elle voyage, & tel fut mon deſtin,
J'étois Euphorbe à la guerre de Troie.

On laiſſa dire Pythagore; on ſe moqua d'Euphorbe, on ſe jeta à corps perdu à la tête de Cerbere, dans le Styx & dans l'Acheron; & l'on paya cherement des prêtres de Diane & d'Apollon, qui vous en retiraient pour de l'argent comptant.

Les Bracmanes & les Lamas du Thibet furent preſque les ſeuls qui s'en tinrent à la métempſycoſe. Il arriva qu'après la mort d'un grand Lama, celui qui briguait la ſucceſſion prétendit que l'ame du défunt était paſſée dans ſon corps. Il fut élu, & il introduiſit la coutume de léguer ſon ame à ſon ſucceſſeur. Ainſi tout grand-Lama éleve auprès de lui un jeune homme, ſoit ſon fils, ſoit ſon parent, ſoit un étranger adopté, qui prend la place du grand-Prêtre dès que le ſiege eſt vacant. C'eſt ainſi que nous diſons en France que le Roi ne meurt point. C'eſt-là, ſi je ne me trompe, tout le myſtere. Le mort ſaiſit le vif; & le bon peuple, qui ne voit ni les derniers moments du défunt, ni l'inſtallation du ſucceſſeur, croit toujours que ſon grand-Lama eſt immortel, infaillible & impeccable.

Le pere Gerberon, qui accompagna ſi ſouvent l'Empereur Cam-hi dans ſes parties de chaſſe en Tartarie, nous a pleinement inſtruits des précautions que ces Pontifes prenaient pour ne point mourir. Voici ce qu'il raconte dans une de ſes lettres écrite en 1697 (*).

Le

(*) *Voyez le Tome IV de la Collection de Duhalde, pag. 466, édition d'Hollande.*

Etrange précaution d'un grand-Lama immortel.

Le Dalaï-Lama, attaqué d'une maladie mortelle dans ſon palais de roſeaux & de joncs au Thibet, ne pouvait laiſſer ſon ſceptre & ſa mître à un petit bâtard d'un an, le ſeul enfant qui lui reſtait: cette place demandait un enfant de ſeize ans, c'était l'âge de la majorité. Il recommanda ſous peine de damnation à ſes prêtres de cacher ſon décès pendant quinze années, & il écrivit une lettre à l'Empereur Cam-hi par laquelle *il le mettait dans la confidence, & le ſuppliait de protéger ſon fils.* Son clergé devait rendre la lettre au bout de ce temps par une ambaſſade ſolemnelle; & cependant il était tenu de dire à tous ceux qui viendraient demander audience à ſa Sainteté, qu'elle ne voyait perſonne & qu'elle était en retraite. On ne parlait en Tartarie & à la Chine que de cette longue retraite du Dalaï-Lama; l'Empereur y fut trompé lui-même.

Enfin ce Monarque s'étant avancé juſqu'à la ville de Nianga auprès de la grande muraille lorſque les quinze ans étaient écoulés, l'ambaſſade ſacerdotale parut, & la lettre fut rendue; mais les valets des ambaſſadeurs avaient divulgué le myſtere, & cent mille ſoldats qui ſuivaient l'Empereur dans ſes chaſſes raillaient déjà de l'immortalité d'un homme enterré depuis quinze ans. Cam-hi dit à l'ambaſſade: mandez à votre maître que je lui ferai réponſe dès que je ſerai mort. Cependant, il eût la bonté de protéger le nouvel immortel, qui avait ſes ſeize ans accomplis; & la canaille du

Thibet crut plus que jamais à l'éternité de ſon Pontife (*).

Toute cette affaire, qui ſe paſſait moitié dans ce monde-ci moitié dans l'autre, n'était donc au fond qu'une intrigue de cour. Cam-hi feſait reconnaître un immortel, & s'en moquait: le défunt Lama avait joué la Comédie, même en mourant, & avait fait la fortune de ſon bâtard. Il ne faut pas croire que des hommes d'Etat ſoient des imbécilles parce qu'ils ſont nés en Tartarie; mais le peuple pourrait bien l'être.

Je ſuis perſuadé que ſi nous avions vécu du temps des adorateurs d'Iſis, d'Apis & d'Anubis, nous aurions trouvé dans la Cour de Memphis autant de bon ſens & de ſagacité que dans les nôtres, malgré la foule des docteurs du pays payés pour pervertir ce bon ſens.

Il eſt contradictoire, dira-t-on, que les premiers d'une nation ſoient ſages, habiles, polis, lorſque toute la jeuneſſe eſt élevée dans la démence & dans la barbarie. Oui, cela ſemble incompatible; mais on a déjà remarqué que le monde ne ſubſiſte que de contradictions.

Comment les dogmes les plus abſurdes peuvent ſubſiſter chez les peuples les plus inſtruits.

Informez un Chinois homme d'eſprit, ou un

(*) *Les Miniſtres Claude & Jurieu ont oſé comparer notre St. Pere le Pape au grand-Lama: ils ont dit qu'il n'eſt pas moins ridicule d'être infaillible que d'être immortel. Je penſe que la comparaiſon n'eſt pas juſte: car il peut être arrivé qu'un Pape à la tête d'un Concile ait décidé que les cinq propoſitions ſont dans Janſénius, & ne ſe ſoit pas trompé; mais il ne peut être arrivé que le même Pape ne ſoit pas mort, lui & tout ſon Concile.*

Tartare de Moukden, ou un Tartare du Thibet, de certaines opinions qui ont cours dans une grande partie de l'Europe; ils nous prendront tous pour ces boſſus qui n'ont qu'un œil & qu'une jambe, pour des ſinges manqués, tels qu'ils figuraient autrefois aux quatre coins des Cartes géographiques Chinoiſes, tous les peuples qui n'avaient pas l'honneur d'être de leur pays. Qu'ils viennent à Londres, à Rome ou à Paris, ils nous reſpecteront, ils nous étudieront, ils verront que dans toutes les ſociétés d'hommes il vient un temps où l'eſprit, les arts & les mœurs, ſe perfectionnent. La raiſon arrive tard, elle trouve la place priſe par la ſottiſe; elle ne chaſſe pas l'ancienne maîtreſſe de la maiſon, mais elle vit avec elle en la ſupportant, & peu à peu s'attire toute la conſidération & tout le crédit. C'eſt ainſi qu'on en uſe à Rome même: les hommes d'Etat ſavent s'y plier à tout, & laiſſent la canaille ergotante dans touts ſes droits.

Voyez ces Tartares Mantcheoux qui conquirent la Chine le ſiecle paſſé. Don Jean de Palafox Evêque & Viceroi du Mexique, ce violent ennemi des Jéſuites, qui pourtant n'a pas encore été canoniſé, fut un des premiers qui écrivit une relation de cette conquête. Il regarde les Tartares Mantcheoux comme des loups qui ont ravagé une partie des bergeries de ce monde. On ne voit d'abord chez eux qu'ignorance de tout bien, jointe à la rage de faire tout le mal poſſible, inſolence, perfidie, cruauté, débauche portée à l'excès. Qu'eſt-il arrivé? trois Empereurs & le temps ont ſuffi pour les rendre dignes de commenter le poëme

de Moukden, & de l'imprimer en trente-deux nouveaux caracteres différents.

L'Empereur Cam-hi, grand-pere de l'Empereur poëte, avait déjà civilisé ses Tartares, non pas jusqu'à être éditeurs de poëmes, mais jusqu'à égaler les Chinois en science, en politesse, en douceur de mœurs. On ne distingue presque plus aujourd'hui les deux nations.

Permettez-moi encore de vous dire que le pere de l'Empereur Cam-hi, tout jeune qu'il était, montrait une grande prudence en fesant couper les cheveux aux Chinois, afin que les vaincus ressemblassent plus aux vainqueurs. Palafox, il est vrai, nous dit, que plusieurs Chinois aimerent mieux perdre leur tête que leur chevelure, ainsi que plusieurs Russes sous Pierre le grand aimerent mieux perdre leur argent que leur barbe; mais enfin, tout ce qui tend à l'uniformité est toujours très-utile. Les derniers Empereurs Tartares n'ont fait qu'un seul peuple de deux grands peuples; & ils se sont soumis, les armes à la main, aux anciennes loix Chinoises. Une telle politique, soutenue depuis cent ans par un gouvernement équitable, vaut peut-être bien le travail assidu de calculer des Ephémérides. Les Brames d'aujourd'hui les calculent encore avec une facilité & une vîtesse surprenante: mais ils vivent sous le plus funeste des gouvernements, ou plutôt des anarchies; & les Tartaro-Chinois jouissent de toute la portion de bonheur qu'on peut goûter sur la terre.

Je conclus que politique & morale valent encore mieux que mathématique, &c. &c.

LETTRE XII.

Sur le Dante, & sur un pauvre homme nommé Martinelli.

J'Entretenais mon ami Gervais de toutes ces choses curieuses, & je lui fesais lire les lettres que j'avais écrites à Mr. Paw, à condition que Mr. Paw me donnerait ensuite la permission de les montrer à Mr. Gervais; lorsqu'il arriva deux savants d'Italie à pied, qui venaient par la route de Nevers.

L'un était Mr. Vincenzio Martinelli, maître de langue, qui avait dédié une édition du Dante à Mylord Orfort. L'autre était un bon violon. *Per tutti i santi*, dit le signor Martinelli, on est bien barbare dans la ville de Nevers par où j'ai passé: on n'y fait que des colifichets de verre, & personne n'a voulu imprimer mon Dante & mes préfaces qui sont autant de diamants.

Vous voilà bien à plaindre? lui dit Mr. Gervais: il y a quatre ans que je n'ai pu débiter dans Romorantin un exemplaire des vers d'un Empereur Chinois; & vous, qui n'êtes qu'un pauvre Italien, vous osez trouver mauvais qu'on n'imprime pas votre Dante & vos préfaces à Nevers! Qu'est-ce donc que ce Dante? C'est, dit Martinelli, le divin Dante, qui manquait de chausses au treizieme siecle, comme moi au dix-huitieme. J'ai prouvé que Bayle, qui était un ignorant sans esprit, n'avait dit que des sottises sur le Dante dans les dernieres éditions

de ſon grand Dictionnaire *notizie ſpuri e diformi.* J'ai relancé vigoureuſement un autre *cioſo* (*) homme de lettres, qui s'eſt aviſé de donner à ſes compatriotes Français une idée des poëtes Italiens & Anglais, en traduiſant quelques morceaux librement & ſottement en vers d'un ſtyle de *Polichinelle*, (**) comme je le dis expreſſément. En un mot, je viens apprendre aux Français à vivre, à lire, & à écrire.

Le ſtupide orgueil d'un mercenaire, qui ſe croyait un homme conſidérable pour avoir imprimé le Dante, me cauſa d'abord une vive indignation. Mais j'eus bientôt quelque pitié du ſignor Martinelli; je me mêlai de la converſation & je lui dis.

Monſieur le maître de langues, vous ne me paraiſſez maître de goût ni de politeſſe. J'ai lu autrefois votre divin Dante; c'eſt un poëme très-curieux en Italie pour ſon antiquité. Il eſt le premier qui ait eu des beautés & du ſuccès dans une langue moderne. Il y a même dans cet énorme ouvrage une trentaine de vers qui ne dépareraient pas l'Arioſte: mais Monſieur Gervais ſera fort étonné quand il ſaura que ce poëme eſt un voyage en enfer, en purgatoire & en paradis. Monſieur Gervais recula deux pas, & trouva le chemin un peu long.

Sachez, dis-je à mon ami Gervais, que le Dante, ayant perdu par la mort ſa maîtreſſe Béatrice Portinari, rencontre un jour à la por-

---

(*) *Quelques gens de lettres Italiens, qui ne ſavent pas vivre, appellent un Français un* Cioſo.

(**) *Préface du Dante par le ſignor Martinelli.*

te de l'enfer Virgile & cette Béatrice auprès d'une lionne & d'une louve. Il demande à Virgile qui il eſt; Virgile lui répond que ſon pere & ſa mere ſont de Lombardie, & qu'il le menera dans l'enfer, dans le purgatoire & au paradis, ſi le Dante veut le ſuivre. Je te ſuivrai, lui dit le Dante; mene-moi où tu dis, & que je voie la porte de St. Pierre.

Che tu mi meni la dove or diceſti,
Si che vegga la porta di ſan Pietro.

Béatrice eſt du voyage. Le Dante; qui avait été chaſſé de Florence par ſes ennemis, ne manque pas de les voir en enfer, & de ſe moquer de leur damnation. C'eſt ce qui a rendu ſon ouvrage intéreſſant pour la Toſcane. L'éloignement du temps a nui à la clarté; & on eſt même obligé d'expliquer aujourd'hui ſon enfer comme un livre claſſique. Les perſonnages ne ſont pas ſi attachants pour le reſte de l'Europe. Je ne ſais comment il eſt arrivé qu'Agamemnon fils d'Atrée, Achille aux pieds légers, le pieux Hector, le beau Pâris, ont toujours plus de réputation que le Comte de Montéfeltro, Guido da Polenta, & Paolo Lancilotto.

Pour embellir ſon enfer, l'auteur joint les anciens payens aux chrétiens de ſon temps. Cet aſſemblage & cette comparaiſon de nos damnés avec ceux de l'antiquité pourrait avoir quelque choſe de piquant, ſi cette bigarrure était amenée avec art, s'il était poſſible de mettre de la vraiſemblance dans ce mêlange bizarre de chriſtianiſme & de paganiſme, & ſur-tout ſi l'auteur avait ſu ourdir la trame

d'une fable, & y introduire des héros intéressants, comme ont fait depuis l'Arioste & le Tasse. Mais Virgile doit être si étonné de se trouver entre Cerbere & Belzébuth, & de voir passer en revue une foule de gens inconnus, qu'il peut en être fatigué, & le lecteur encore davantage.

Monsieur Gervais sentit la vérité de ce que je lui disais, & renvoya Mr. Martinelli avec ses commentaires. Nous nous avouames l'un à l'autre, que ce qui peut convenir à une nation est souvent fort insipide pour le reste des hommes. Il faut même être très-réservé à reproduire les anciens ouvrages de son pays. On croit rendre service aux lettres en commentant Coquillart & le roman de la Roze. C'est un travail aussi ingrat que bizarre de rechercher curieusement des cailloux dans de vieilles ruines, quand on a des palais modernes.

Je me suis avisé d'être Libraire, me disait Mr. Gervais; je quitterai bientôt le mêtier; il y a trop de livres & trop peu de lecteurs. Je m'en tiendrai à tenir café. Tous ceux qui viennent en prendre chez moi disent continuellement: j'ai bien à faire du roman de Mademoiselle Lucie, des mémoires de Mr. le Marquis de trois étoiles, de la nouvelle histoire de César & d'Auguste dans laquelle il n'y a rien de nouveau, & d'un Dictonnaire des grands hommes dans lequel ils sont tous si petits, & de tant de pieces de théatre qu'on ne voit jamais au théatre, & de cette foule de vers où l'on fait tant d'efforts pour être naturel, & où l'on est de si mauvaise compagnie en cherchant le ton de la bonne compagnie: tout cela rebu-

te les honnêtes gens; ils aiment mieux lire la gazette.

Ils ont raiſon, lui dis-je; il y a longtemps qu'on ſe plaint de la multitude des livres. Voyez l'Eccléſiaſte; il vous dit tout net qu'on ne ceſſe d'écrire: *ſcribendi nullus eſt finis.* Tant de méditation n'eſt qu'une affliction de la chair: *frequens meditatio afflictio eſt carnis.* Ce n'eſt pas que je croie que du temps du Roi Salomoh ou Soleïman il y eût autant de livres qu'il y en eût dans Alexandrie, dont la bibliotheque royale poſſédait ſept cents mille volumes, & dont Céſar brûla la moitié.

Beaucoup de Savants ont prétendu, & peut-être avec témérité, que cet Eccléſiaſte ne pouvait être du troiſieme Roi de la Judée, & qu'il fut compoſé ſous les Ptolémées par un Juif d'Alexandrie, homme d'eſprit & philoſophe. Mais le fait eſt que la multitude de livres illiſibles dégoûte. Il n'y a plus moyen de rien apprendre, parce qu'il y a trop de choſes à apprendre. Je ſuis occupé d'un problême de géométrie; vient un roman de Clarice en ſix volumes, que des Anglomanes me vantent comme le ſeul roman digne d'être lu d'un homme ſage: je ſuis aſſez fou pour le lire; je perds mon temps & le fil de mes études. Puis lors qu'il m'a fallu lire dix gros volumes du préſident De Thou, & dix autres de Daniel, & quinze de Rapin Thoyras, & autant de Mariana, arrive encore un Martinelli qui veut que je le ſuive en enfer, en purgatoire & en paradis, & qui me dit des injures parce que je ne veux pas y aller! cela déſeſpere. La vue d'une bibliotheque me fait tomber en ſyncope.

Mais, me dit Mr. Gervais, penſez-vous qu'on ſe mette plus en peine dans ce pays-ci de vos Chinois & de vos Indiens, que vous ne vous ſouciez des préfaces du ſignor Martinelli? Eh bien, Mr. Gervais n'imprimez pas mes Chinois & mes Indiens.

Monſieur Gervais les imprima.

DIALOGUE
DE
MAXIME
DE MADAURE.

NOTICE.

Sur MAXIME *de Madaure.*

IL y a eu plufieurs hommes célebres du nom de Maximus, que nous abrégeons toujours par celui de Maxime. Je ne parle pas des Empereurs & des Confuls Romains, ni même des Evêques de ce nom ; je parle de quelques philofophes, qui font encore eftimés pour avoir laiffé quelques penfées par écrit.

Il y en a un qui dans nos Dictionnaires eft toujours appellé Maxime le magicien, ainfi qu'on nomme encore le curé Gaufredi *Gaufredi le forcier ;* comme s'il y avait en effet des forciers & des magiciens : car les noms donnés à la chofe fubfiftent toujours, quand la chofe même eft reconnue fauffe.

Ce philofophe était le favori de l'Empereur Julien ; & c'eft ce qui lui fit une fi méchante réputation parmi nous.

Maxime de Tyr, dont l'Empereur Marc-Aurele fut le difciple, obtint de nous un peu

plus de grace. Il n'eſt point qualifié de ſorcier; & il a eu Heinſius pour Commentateur.

Le troiſieme Maxime, dont il s'agit ici, était un Africain né à Madaure dans le pays qui eſt aujourd'hui celui d'Alger. Il vivait dans le commencement de la deſtruction de l'Empire Romain. Madaure, ville conſidérable par ſon commerce, l'était encore plus par les lettres: elle avait vu naître Apulée & Maxime. St. Auguſtin, contemporain de Maxime, né dans la petite ville de Tagaſte, fut élevé dans Madaure; & Maxime & lui furent toujours amis, malgré la différence de leurs opinions: car Maxime reſta toujours attaché à l'antique religion de Numa; & Auguſtin quitta le manichéiſme pour notre ſainte religion, dont il fût, comme on le ſait, une des plus grandes lumieres.

C'eſt une remarque bien triſte, & qu'on a faite ſouvent ſans doute, que cette partie de l'Afrique qui produiſit autrefois tant de grands hommes, & qui fut probablement, depuis Atlas, la premiere école de philoſophie, ne ſoit aujourd'hui connue que par ſes corſaires. Mais ces révolutions ne ſont que trop communes; témoin la Thrace, qui produiſit autrefois Orphée & Ariſtote; témoin la Grece entiere; témoin Rome elle-même.

Nous avons encore des monuments de la correſpondance qui ſubſiſta toujours entre le diſert Auguſtin de Tagaſte, & le Platonicien Maxime de Madaure. On nous a conſervé les lettres de l'un & de l'autre. Voici la fameuſe lettre de Maxime ſur l'exiſtence de Dieu, avec la réponſe de St. Auguſtin, toutes deux tra-

duites par Dubois de Port-Royal, précepteur du dernier Duc de Guise.

LETTRE de Maxime de Madaure à Augustin.

„ Or qu'il y ait un Dieu souverain qui soit
„ sans commencement, & qui, sans avoir rien
„ engendré de semblable à lui, soit néanmoins
„ le pere & le formateur de toutes choses, quel
„ homme est assez grossier, assez stupide pour
„ en douter? C'est celui dont nous adorons
„ sous des noms divers l'éternelle puissance,
„ répandue dans toutes les parties du monde.
„ Ainsi honorant séparément, par diverses sor-
„ tes de cultes, ce qui est comme ses divers
„ membres, nous l'adorons tout entier......
„ Qu'ils vous conservent, ces dieux subalter-
„ nes, sous les noms desquels & par lesquels
„ tout autant de mortels que nous sommes sur
„ la terre nous adorons le *pere commun des*
„ *dieux & des hommes*, par différentes sortes de
„ cultes, à la vérité, mais qui s'accordent tous
„ dans leur variété même, & ne tendent qu'à
„ la même fin.

RÉPONSE d'Augustin.

„ Il y a dans votre place publique deux sta-
„ tues de Mars, nud dans l'une, & armé dans
„ l'autre; & tout auprès la figure d'un hom-
„ me qui, avec trois doigts qu'il avance vers
„ Mars, tient en bride cette divinité dange-
„ reuse à toute la ville. Sur ce que vous me
„ dites, que de pareils dieux sont des mem-

„ bres du ſeul véritable Dieu, je vous aver-
„ tis avec toute la liberté que vous me don-
„ nez, de ne pas tomber dans de pareils
„ ſacrileges; car ce ſeul Dieu dont vous
„ parlez, eſt ſans doute celui qui eſt re-
„ connu de tout le monde, & ſur lequel les
„ ignorants conviennent avec les ſavants, com-
„ me quelques anciens ont dit. Or, direz-
„ vous que celui dont la force, pour ne pas
„ dire la cruauté, eſt réprimée par un hom-
„ me mort, ſoit un membre de celui-là? Il
„ me ſerait aiſé de vous pouſſer ſur ce ſujet;
„ car vous voyez bien ce qu'on pourait dire
„ ſur cela: mais je me retiens, de peur que
„ vous ne diſiez que ce ſont les armes de la
„ rhétorique que j'emploie contre vous, plu-
„ tôt que celles de la vérité."

Venons maintenant au fameux ouvrage de ce Maxime.

TRADUCTION

DU DIALOGUE

DE

MAXIME DE MADAURE,

ENTRE

SOPHRONIME ET ADÉLOS.

ADÉLOS.

VOs ſages conſeils, Sophronime, ne m'ont pas raſſuré encore. Parvenu à l'âge de quatre-vingt-ſix années, vous croyez être plus près du terme que moi qui en ai ſoixante & quinze. Vous avez raſſemblé toutes vos forces pour combattre l'ennemi qui s'avance. Mais je vous avoue que je n'ai pu me forcer à regarder la mort avec ces yeux indifférents dont on dit que tant de Sages la contemplent.

SOPHRONIME.

Il y a peut-être dans l'étalage de cette indifférence un faſte de vertu qui ne convient pas au Sage. Je ne veux point qu'on affecte de mépriſer la mort; je veux qu'on s'y réſi-

gne. Nous le devons, puiſque tout corps organiſé, animaux penſants, animaux ſentants, végétaux, métaux même, tout eſt formé pour la deſtruction. La grande loi eſt de ſavoir ſouffrir ce qui eſt inévitable.

ADÉLOS.

C'eſt préciſément ce qui fait ma douleur. Je ſais trop qu'il faut périr. J'ai la faibleſſe de me croire heureux en conſidérant ma fortune, ma ſanté, mes richeſſes, mes dignités, mes amis, ma femme, mes enfants. Je ne puis ſonger ſans affliction, qu'il me faut bientôt quitter tout cela pour jamais. J'ai cherché des éclairciſſements & des conſolations dans tous les livres, je n'y ai trouvé que de vaines paroles.

J'ai pouſſé la curioſité juſqu'à lire un certain livre qu'on dit chaldéen, & qui s'appelle le Cohéleth. Chap. 2.

L'auteur me dit: ℣. 15. que m'importe d'avoir appris quelque choſe, ſi je meurs tout ainſi que l'inſenſé & l'ignorant! —— ℣. 16. La mémoire du Sage & celle du fou périſſent également. ℣. 19. Le trépas des hommes eſt le même que celui des bêtes; leur condition eſt la même: l'un expire comme l'autre, après avoir reſpiré de même. —— L'homme n'a rien de plus que la bête. —— Tout eſt vanité. —— Tous ſe précipitent dans le même abyme. —— Tous ſont produits de terre; tous retournent à la terre —— ℣. 21. & qui me dira ſi le ſoufle de l'homme s'exhale dans l'air, & ſi celui de la bête deſcend plus bas?

Le

Le même inſtructeur, après m'avoir accablé de ces images déſeſpérantes, m'invite à me réjouir, ℣. 22. à boire, à goûter les voluptés de l'amour, à me complaire dans mes œuvres. Mais lui-même, en me conſolant, eſt auſſi affligé que moi. Il regarde la mort comme un anéantiſſement affreux. Ch. 9. ℣. 5. Il déclare qu'un chien vivant vaut mieux qu'un lion mort. Les vivants, dit-il, ont le malheur de ſavoir qu'ils mourront; & les morts ne ſavent rien, ne ſentent rien, ne connaiſſent rien, n'ont rien à prétendre. ℣. 7. Leur mémoire eſt dans un éternel oubli.

Que conclut-il ſur le champ de ces idées funebres? Allez donc, dit-il, mangez votre pain avec allégreſſe, buvez votre vin avec joie.

Pour moi, je vous avoue qu'après de tels diſcours je ſuis prêt à tremper mon pain dans mes larmes, & que mon vin m'eſt d'une inſupportable amertume.

SOPHRONIME.

Quoi! parce que dans un livre oriental il ſe trouve quelques paſſages où l'on vous dit que les morts n'ont point de ſentiment, vous vous livrez à préſent à des ſentiments douloureux! vous ſouffrez actuellement de ce qu'un jour vous ne ſouffrirez plus du tout?

ADÉLOS.

Vous m'allez dire qu'il y a là de la contradiction; je le ſens bien. Mais je n'en ſuis pas moins affligé. Si on me dit qu'on va briſer

une ſtatue faite avec le plus grand art, qu'on va réduire en cendre un palais magnifique, vous me permettez d'être ſenſible à cette deſtruction; & vous ne voulez pas que je plaigne la deſtruction de l'homme, le chef-d'œuvre de la nature!

SOPHRONIME.

Je veux, mon cher ami, que vous vous ſouveniez avec moi des Tuſculanes de Cicéron, dans leſquelles ce grand homme vous prouve avec tant d'éloquence que la mort n'eſt point un mal.

ADÉLOS.

Il me le dit, mais peut-être avec plus d'éloquence que de preuves. Il s'eſt moqué des fables de l'Achéron & du Cerbere; mais il y a peut-être ſubſtitué d'autres fables. Il uſait de la liberté de ſa ſecte académique, qui permet de ſoutenir le pour & le contre. Tantôt c'eſt Platon qui croit l'immortalité de l'ame; tantôt c'eſt Dicéarque qui la ſuppoſe mortelle. S'il me conſole un peu par l'harmonie de ſes paroles, ſes raiſonnements me laiſſent dans une triſte incertitude. Il dit, comme tous les phyſiciens qui me ſemblent ſi mal inſtruits, que l'air & le feu montent en droite ligne à la région céleſte: & delà, dit-il, il eſt clair que les ames, au ſortir des corps, montent au ciel, ſoit qu'elles ſoient des animaux reſpirants l'air, ſoit qu'elles ſoient compoſées de feu. (*)

(*) *Perſpicuum debet eſſe animos, cum e corpore exceſſerint, ſive illi ſint animales ſpirabiles ſive ignei, ſublime ferri.*

Cela ne me paraît pas ſi clair. D'ailleurs Cicéron aurait-il voulu que l'ame de Catilina & celle des trois abominables Triumvirs euſſent monté au ciel en droite ligne!

J'avoue à Ciceron que ce qui n'eſt point, n'eſt pas malheureux; que le néant ne peut ni ſe réjouir, ni ſe plaindre: je n'avais pas beſoin d'une Tuſculane pour apprendre des choſes ſi triviales & ſi inutiles. On ſait bien ſans lui que les enfers inventés ſoit par Orphée, ſoit par Hermès, ſoit par d'autres, ſont des chimeres abſurdes. J'aurais deſiré que le plus grand orateur, le premier philoſophe de Rome, m'eût appris bien nettement s'il y a des ames, ce qu'elles ſont, pourquoi elles ſont faites, ce qu'elles deviennent. Hélas! ſur ces grands & éternels objets de la curioſité humaine, Cicéron n'en ſait pas plus que le dernier ſacriſtain d'Iſis, ou de la déeſſe de Syrie.

Cher Sophronime, je me rejette entre vos bras; ayez pitié de ma faibleſſe. Faites-moi un petit réſumé de ce que vous me diſiez ces jours paſſés ſur tous ces objets de doute.

SOPHRONIME.

Mon ami, j'ai toujours ſuivi la méthode de l'eclecticiſme; j'ai pris dans toutes les ſectes ce qui m'a paru le plus vraiſemblable. Je me ſuis interrogé moi-même de bonne foi; je vais encore vous parler de-même, tandis qu'il me reſte aſſez de force pour raſſembler mes idées, qui vont bientôt s'évanouir.

1°. J'ai toujours, avec Platon & Cicéron, reconnu dans la nature un pouvoir ſuprême,

auſſi intelligent que puiſſant, qui a diſpoſé l'univers tel que nous le voyons. Je n'ai jamais pu penſer avec Epicure que le hazard, qui n'eſt rien, ait pu tout faire. Comme j'ai vu toute la nature ſoumiſe à des loix conſtantes, j'ai reconnu un Légiſlateur ; & comme tous les aſtres ſe meuvent ſelon des regles d'une mathématique éternelle, j'ai reconnu avec Platon l'éternel géometre.

2°. Delà deſcendant à ſes ouvrages, & rentrant dans moi-même, j'ai dit : il eſt impoſſible que dans aucun des mondes infinis qui rempliſſent l'univers, il y ait un ſeul être qui ſe dérobe aux loix éternelles ; car celui qui a tout formé doit être maître de tout. Les aſtres obéiſſent ; le minéral, le végétal, l'animal, l'homme, obéiſſent donc de-même.

3°. Je ne connois le ſecret ni de la formation, ni de la végétation, ni de l'inſtinct animal, ni de l'inſtinct & de la penſée de l'homme. Tous ces reſſorts ſont ſi déliés qu'ils échapent à ma vue faible & groſſiere. Je dois donc penſer qu'ils ſont dirigés par les loix du fabricateur éternel.

4°. Il a donné aux hommes organiſation, ſentiment & intelligence. Aux animaux organiſation, ſentiment & ce que nous appellons inſtinct. Aux végétaux organiſation ſeule. Sa puiſſance agit donc continuellement ſur ces trois regnes.

5°. Toutes les ſubſtances de ces trois regnes périſſent les unes après les autres. Il en eſt qui durent des ſiecles, d'autres qui vivent un jour ; & nous ne ſavons pas ſi les ſoleils qu'il a formés ne ſeront pas à la fin détruits comme nous.

6°. Ici vous me demanderez ſi je penſe que nos ames périront auſſi comme tout ce qui végete, ou ſi elles paſſeront dans d'autres corps, ou ſi elles revêtiront un jour le même, ou ſi elles s'envoleront dans d'autres mondes?

A cela je vous répondrai qu'il ne m'eſt pas donné de ſavoir l'avenir; qu'il ne m'eſt pas même donné de ſavoir ce que c'eſt qu'une ame. Je ſais certainement que le pouvoir ſuprême qui régit la nature a donné à mon individu la faculté de ſentir, de penſer, & d'expliquer mes penſées. Et quand on me demande ſi après ma mort ces facultés ſubſiſteront, je ſuis preſque tenté d'abord de demander à mon tour ſi le chant du roſſignol ſubſiſte quand l'oiſeau a été dévoré par un aigle?

Convenons d'abord, avec tous les bons philoſophes, que nous n'avons rien par nous-mêmes. Si nous regardons un objet, ſi nous entendons un corps ſonore, il n'y a rien dans ces corps ni dans nous qui puiſſe produire immédiatement ces ſenſations. Par conſéquent il n'eſt rien, ni dans nous ni autour de nous, qui puiſſe produire immédiatement nos penſées. Car point de penſées dans l'homme avant la ſenſation. *Nihil eſt in intellectu quod non prius fuerit in ſenſu.* Donc c'eſt Dieu qui nous fait toujours ſentir & penſer; donc c'eſt Dieu qui agit ſans ceſſe ſur nous, de quelque maniere incompréhenſible qu'il agiſſe. Nous ſommes dans ſes mains comme tout le reſte de la nature. Un aſtre ne peut pas dire je tourne par ma propre force. Un homme ne doit pas dire, je ſens & je penſe par mon propre pouvoir.

Etant donc les inſtruments périſſables d'une puiſſance éternelle, jugez vous-même ſi l'inſtrument peut jouer encore quand il n'exiſte plus, & ſi ce ne ſerait pas une contradiction évidente. Jugez ſur-tout ſi, en admettant un formateur ſouverain, on peut admettre des êtres qui lui réſiſtent.

ADÉLOS.

J'ai toujours été frappé de cette grande idée. Je ne connois point de ſyſtême plus reſpectueux envers Dieu. Mais il me ſemble que ſi c'eſt révérer en Dieu ſa toute-puiſſance, c'eſt lui ôter ſa juſtice, & c'eſt ravir à l'homme ſa liberté. Car ſi Dieu fait tout, s'il eſt tout, il ne peut ni récompenſer ni punir les ſimples inſtruments de ſes décrets abſolus. Et ſi l'homme n'eſt que ce ſimple inſtrument, il n'eſt pas libre.

Je pourrais me dire que dans votre ſyſtême, qui fait Dieu ſi grand & l'homme ſi petit, l'être éternel ſera regardé, par quelques eſprits, comme un fabricateur qui a fait néceſſairement des ouvrages néceſſairement ſujets à la deſtruction ; il ne ſera plus aux yeux de bien des philoſophes qu'une force ſecrete répandue dans la nature. Nous retomberons peut-être dans le matérialiſme de Straton, en voulant l'éviter.

SOPHRONIME.

J'ai craint longtemps comme vous ces conſéquences dangereuſes; & c'eſt ce qui m'a empêché d'enſeigner mes principes ouvertement dans mes écoles. Mais je crois qu'on peut ai-

ſément ſe tirer de ce labyrinthe. Je ne dis pas cela pour le vain plaiſir de diſputer, & pour n'être pas vaincu en paroles. Je ne ſuis pas comme ce rhéteur d'une ſecte nouvelle, qui avoue dans un de ſes écrits que s'il répond à une difficulté métaphyſique inſoluble, *ce n'eſt pas qu'il ait rien de ſolide à dire, mais c'eſt qu'il faut bien dire quelque choſe.*

J'oſe donc dire d'abord, qu'il ne faut pas accuſer Dieu d'injuſtice parce que les enfers des Egyptiens, d'Orphée & d'Homere, n'exiſtent pas, & que les trois gueules de Cerbère, les trois furies, les trois parques, les mauvais Daimons, la roue d'Ixion, le vautour de Prométhée, ſont des chimeres abſurdes. Les charlatans ſacrés d'Egypte, qui inventerent ces horribles fadaiſes pour ſe faire craindre, & qui ne ſoutinrent leur religion que par des bourreaux, ſont aujourd'hui regardés par les ſages comme la lie du genre humain ; ils ſont auſſi mépriſés que leurs fables.

Il y a certes une punition plus vraie, plus inévitable dans ce monde pour les ſcélérats. Et quelle eſt-elle ? c'eſt le remords qui ne manque jamais, & la vengeance humaine laquelle manque rarement. J'ai connu des hommes bien méchants, bien atroces ; je n'en ai jamais vu un ſeul heureux.

Je ne ferai pas ici la longue énumération de leurs peines, de leurs horribles reſſouvenirs, de leurs terreurs continuelles, de la défiance où ils étaient de leurs domeſtiques, de leurs amis, de leurs femmes, de leurs enfants. Cicéron avait bien raiſon de dire : ce ſont là les vrais cerberes, les vraies furies, leurs fouets & leurs flambeaux.

Si le crime eſt ainſi puni, la vertu eſt récompenſée, non par des champs Eliſées où le corps ſe promene inſipidement quand il n'eſt plus, mais, pendant ſa vie, par le ſentiment intérieur d'avoir fait ſon devoir, par la paix du cœur, par l'applaudiſſement des peuples, par l'amitié des gens de bien. C'eſt l'opinion de Cicéron, c'eſt celle de Caton, de Marc-Aurele, d'Epictete, c'eſt la mienne. Ce n'eſt pas que ces grands hommes prétendent que la vertu rende parfaitement heureux. Cicéron avoue qu'un tel bonheur ne ſaurait être toujours pur, parce que rien ne peut l'être ſur la terre. Mais remercions le maître de la nature humaine, d'avoir mis à côté de la vertu la meſure de félicite dont cette nature eſt ſuſceptible.

Quant à la liberté de l'homme, que la toute-puiſſante & toute-agiſſante nature de l'être univerſel ſemblerait détruire, je m'en tiens à une ſeule aſſertion. La liberté n'eſt autre choſe que le pouvoir de faire ce qu'on veut. Or ce pouvoir ne peut jamais être celui de contredire les loix éternelles établies par le grand Etre. Il ne peut être que celui de les exercer, de les accomplir. Celui qui tend un arc, qui tire à lui la corde, & qui pouſſe la fleche, ne fait qu'exécuter les loix immuables du mouvement. Dieu ſoutient & dirige également la main de Céſar qui tue ſes compatriotes à Pharſale, & la main de Céſar qui ſigne le pardon des vaincus. Celui qui ſe jette au fond d'une riviere pour ſauver un homme noyé & pour le rendre à la vie, obéit aux décrets & aux regles irréſiſtibles. Celui qui égorge & qui dépouille un voyageur, leur obéit malheureuſement de-même. Dieu

n'arrête pas le mouvement du monde entier pour prévenir la mort d'un homme sujet à la mort. Dieu même, Dieu ne peut être libre d'une autre façon; sa liberté ne peut être que le pouvoir d'exécuter éternellement son éternelle volonté. Sa volonté ne peut avoir à choisir avec indifférence entre le bien & le mal, puisqu'il n'y a point de bien ni de mal pour lui. S'il ne fesait pas le bien nécessairement, par une volonté nécessairement déterminée à ce bien, il le ferait sans raison, sans cause; ce qui serait absurde.

J'ai l'audace de croire qu'il en est ainsi des vérités éternelles de mathématique par rapport à l'homme. Nous ne pouvons les nier dès que nous les appercevons dans toute leur clarté; & c'est en cela que Dieu nous fit à son image: ce n'est pas en nous pêtrissant de fange délayée, comme on dit que fit Prométhée.

Mixtam fluvialibus undis
Finxit in effigiem moderantum cuncta deorum.

Certes ce n'est pas par le visage que nous ressemblons à Dieu, représenté si ridiculement par la fabuleuse antiquité avec tous nos membres & toutes nos passions. C'est par l'amour & la connoissance de la vérité que nous avons quelque faible participation de son être, comme une étincelle a quelque chose de semblable au soleil, & une goutte d'eau tient quelque chose du vaste océan.

J'aime donc la vérité quand Dieu me la fait connaître; je l'aime lui qui en est la source, je m'anéantis devant lui qui m'a fait si voisin

du néant. Résignons-nous ensemble, mon cher ami, à ses loix universelles & irrévocables, & disons en mourant comme Epictete.

„ O Dieu ! je n'ai jamais accusé votre pro-
„ vidence. J'ai été malade, parce que vous
„ l'avez voulu ; & je l'ai voulu de-même. J'ai
„ été pauvre, parce que vous l'avez voulu ;
„ & j'ai été content de ma pauvreté. J'ai été
„ dans la bassesse, parce que vous l'avez vou-
„ lu ; & je n'ai jamais desiré de m'élever.

„ Vous voulez que je sorte de ce spectacle
„ magnifique ; j'en sors : & je vous rends mil-
„ le très-humbles graces de ce que vous avez
„ daigné m'y admettre pour me faire voir tous
„ vos ouvrages, & pour étaler à mes yeux
„ l'ordre avec lequel vous gouvernez cet uni-
„ vers.

LETTRES
DE
MONSIEUR LE CHEVALIER
DE BOUFLERS (a)
pendant son voyage en Suisse
A MADAME SA MERE
en 1764.

Avec des Notes.

PREMIERE LETTRE.

Du 4e. Octobre.

Le mauvais temps & les bonnes façons nous ont retenus deux jours à Bruyeres. Nous voici à Colmar, d'où nous partons, faute d'y trouver Madame du Comte qui fait actuellement ses vendanges. Nous avons voulu nous donner pour peintres, mais mon habit bleu a donné des soupçons à beaucoup d'officiers du régiment de Penthievre, avec qui j'ai soupé à table d'hôte; au reste, je m'y suis fort amusé. J'y ai trouvé un autre Sarobert (b), qui

---

(a) Depuis Marquis de Boufflers & chef de sa maison après la mort de son frere. Il était alors attaché au Roi Stanislas, duc de Lorraine, ainsi que la Marquise sa mere.

(b) Sarobert était le Capitaine des chasses de Chantilly, espece

m'a fait des récits de guerre auſſi ornés que ceux de Donnereau ; par exemple : „J'ai vu, mordieu, la cavalerie du Roi qui battait les ennemis du Roi, par-tout où ils ſe montraient mordieu ; à Guaſtalla leur front nous dépaſſait, & par un à droite & un à gauche nous les avons enveloppés ſans tant de manœuvres, mordieu, & nous ſommes entrés dedans comme dans du beurre. Ils avaient ce jour-là du canon, mordieu, & ils nous en fouettaient tout au travers du nez ; c'étaient des boulets comme à l'ordinaire, qui étaient ſuivis de quatre petites balles, groſſes comme des œufs, mordieu, & qui feſaient un r r r ra ravage épouvantable, ſacredieu."

Mesdames de Cambiſe & de Cuſſé (c), qui ont une jolie voix, pourront mettre ces paroles ſur l'air ; mais le viſage de l'auteur manquera toujours. Je ſerai demain matin à Basle, d'où je vous écrirai. Adreſſez-moi vos lettres, ſi vous m'écrivez, à Geneve chez Monſieur de VOLTAIRE, ſous le nom de Charles, en le feſant prier de me les garder jusqu'à mon paſſage.

J'ai pris le parti de réformer mon cocher & mon poſtillon, & deux chevaux, dont l'un, nommé vulgairement la Griſe, ſera vendu à quelque prix que ce ſoit, & l'autre, appellé par mes gens l'Evêque de Toul, ſera donné pour quinze Louis. Je vous prierai de vouloir

---

de ſauvage qui jurait toujours Dieu en buvant, & même en ne buvant pas.

(c) *Dames qui étaient à Luneville. Madame de Cuſſé, Sœur de Monſieur de Bouffers.*

bien charger l'abbé Porquet de cette exécution-là ; & que le fufdit abbé Porquet foit toujours bien perfuadé, qu'il n'a jamais eu d'éleve auffi foumis que moi. Adieu, ma très- belle maman, je me réjouis de parler de vous à Mr. DE VOLTAIRE, & de lui dire tout ce que j'en penfe ; car je parie, qu'il n'avait pas affez d'efprit pour fentir tout votre mérite quand il était à Luneville.

LETTRE II.

Du 9e. Octobre.

ME voici chez le chevalier de Beauteville, qui m'a reçu comme un Suiffe qui defcendrait du ciel à cheval fur un rayon (*a*). Il eft en vérité charmant. Je fuis arrivé au moment de fon entrée & des députations des treize Cantons, qui viennent le reconnaître. Il va y avoir une diete pour différentes affaires, dont le fuccès eft très-incertain. Les dénouements prévus ôtent de l'intérêt. La ville de Soleure devient le rendez-vous de toute la Suiffe. Les femmes y font aimables ; je ferais même tenté de les croire coquettes, fi les femmes pouvaient l'être.

Ce peuple-ci me repréfente les anciens Gau-

(*a*) *Ceci eft une allufion à St. Denis, qui voyage toujours fur un rayon du foleil dans le poëme de la Pucelle, quand il n'eft pas fur fon âne.*

lois; il en a la ſtature, la force, le courage, la fierté, la douceur & la liberté. Il n'y a pas plus d'hommes à proportion qu'en Lorraine. Le pays en lui-même eſt moins bon, mais la terre y eſt cultivée par des mains libres. Les hommes ſement pour eux, & ne recueillent pas pour d'autres; les chevaux ne voient pas les quatre cinquiemes de leur avoine mangés par les rois. Les Rois n'en ſont pas plus gras, & les chevaux ici le ſont bien davantage. Les payſans ſont grands & forts, les payſannes ſont fortes & belles. Je remarque, que partout où il y a de grands hommes il y a de belles femmes, ſoit que les climats les produiſent, ſoit qu'elles viennent les chercher; ce qui ne ſerait pas décent. Cette nation-ci ne s'amuſe guerre, mais elle jouit beaucoup. On y eſt fort laborieux, parce que le travail eſt un plaiſir pour qui eſt ſûr d'en retirer le fruit. Il y a autant de plaiſir à labourer qu'à moiſſonner. Les loix des Suiſſes ſont auſteres, mais ils ont le plaſir de les faire eux-mêmes; & celui qu'on pend pour y avoir manqué, a le plaiſir de ſe voir obéir par le bourreau.

Adieu, Madame, je me porte bien, je ſuis enchanté de Mr Belpré (*b*). L'ambaſſadeur le traite à merveille. Faites ſouvenir le Roi, que dans le pays le plus libre il a à cette heure le plus fidele de ſes ſujets, & chantez-lui de ma part: *Aimez-moi comme je vous aime.*

(*b*) *C'étoit un garde du Roi Stanislas, qui ſe mêle de peinture, & qui remporta* 50 *Louis d'or de Geneve.*

LETTRE III.

Du 26 Octobre.

ME voici dans le charmant pays de Vaud; je ſuis au bord du lac de Geneve, bordé d'un côté par les montagnes du Valais & de la Savoie & de l'autre par de ſuperbes vignobles, dont on fait à cette heure la vendange. Les raiſins ſont énormes & excellents; ils croiſſent depuis le bord du lac juſqu'au ſommet du mont Jura, enſorte que d'un même coup-d'œil je vois les vendangeurs les pieds dans l'eau, & d'autres juchés ſur des rochers à perte de vue. C'eſt une belle choſe que le lac de Geneve. Il ſemble que l'Océan ait voulu donner à la Suiſſe ſon portrait en mignature. Imaginez une jatte de ſoixante lieues de tour, remplie de l'eau la plus claire que vous ayez jamais bue, qui baigne d'un côté les chataigners de la Savoie, & de l'autre les raiſins du pays de Vaud. Du côté de la Savoie la nature étale toutes ſes horreurs, & de l'autre toutes ſes beautés. Le mont Jura eſt couvert de Villes & de Villages, dont la vigne couvre les toits, & dont le lac mouille les murs. Enfin, tout ce que je vois me cauſe une ſurpriſe qui dure encore pour les gens du pays. Mais ce qu'il y a de plus intéreſſant, c'eſt la ſimplicité des mœurs de la ville de Vevay. On ne m'y connaît que comme pein-

tre, (c) & j'y ſuis traité par-tout comme à Nancy. Je vais dans toutes les ſociétés; je ſuis écouté & admiré beaucoup de gens qui ont plus de ſens que moi, & j'y reçois des politeſſes que j'aurois tout au plus à attendre de la Lorraine. L'âge d'or dure encore pour ces gens-là. Ce n'eſt pas la peine d'être grand Seigneur pour ſe préſenter chez eux, il ſuffit d'être homme ; l'humanité eſt pour ce bon peuple-ci, tout ce que la parenté ſerait pour un autre.

Il vient de m'arriver une avanture, qui tiendrait ſa place dans le meilleur roman. J'ai été chez une femme qu'on m'avait indiquée, pour lui demander de vouloir bien me procurer de l'ouvrage. Son mari l'a engagée, quoique vieille, à ſe faire peindre. J'ai parfaitement réuſſi. Pendant le temps du portrait j'ai toujours mangé chez elle ; & elle m'a fort bien traité. Ce matin, quand j'ai donné les derniers coups à l'ouvrage, le mari m'a dit : Monſieur, voilà un portrait parfait ; il ne me reſte plus qu'à vous ſatisfaire, & à vous demander vôtre prix. Je lui ai dit : Monſieur, on ne ſe juge jamais bien ſoi-même ; le grand mérite ſe voit en petit, & le petit ſe voit en grand ; perſonne ne s'apprécie, & il eſt plus raiſonnable de ſe laiſſer juger par les autres ; nos yeux ne nous ſont pas donnés pour nous regarder.

Mon-

(c) *Le Chevalier de Bouffers ayant le talent de peindre, avait imaginé de voyager en Suisſe en qualité de peintre ; il menait avec lui ce garde du Roi Staniſlas, qui, comme on l'a déjà dit, fit à Geneve pluſieurs portraits.*

Monſieur, m'a-t-il dit, votre façon de parler m'embarraſſe autant que la bonté de votre portrait ; je trouve que, quelque choſe que vous me demandiez, vous ne ſauriez me demander trop.

Et moi, Monſieur, quelque peu que vous me donniez, je ne trouverai point que ce ſoit trop peu ; je vous prie de n'avoir de ce côté-là aucune honte, & de compter pour beaucoup les bons traitemens que j'ai reçu de vous, dont je ſuis plus content que je ne le ſerai de quelque argent que je reçoive.

Monſieur, je vous devais au-delà des politeſſes que je vous ai faites, mais je vous dois encore infiniment pour le plaiſir que vous m'avez fait.

Monſieur, ſi j'avais l'honneur d'être plus connu de vous, je hazarderais de vous en faire préſent, & ce n'eſt que pour vous obéir que je recevrai le prix que vous voudrez bien y mettre; mais conformez-vous, s'il vous plait aux circonſtances du pays qui n'eſt pas riche, & du peintre, qui eſt plus reconnaiſſant qu'intéreſſé.

Monſieur, puiſque vous ne voulez rien dire, je vais hazarder d'acquitter en partie ce que je vous dois.

A l'inſtant, le pauvre homme va à ſon bureau & revient, la main pleine d'argent, me diſant : Monſieur, c'eſt en tâtonnant que je cherche à ſatisfaire ma dette, & en même temps il me remit trente-ſix Livres.

Monſieur, lui dis-je, ſouffrez que je vous repréſente que c'eſt trop pour un ouvrage de cinq heures au plus, fait en auſſi bonne com-

pagnie que la vôtre; permettez que je vous en remette les deux tiers, & qu'en échange je donne à Madame votre portrait en pur don.

Le pauvre homme & la pauvre femme tomberent des nues; j'ai ajouté beaucoup de choſes honnêtes, & je m'en ſuis allé emportant leurs bénédictions, & leurs 12 Livres que je leur rendrai à mon départ.

Il y a pourtant ici quelqu'un qui me connaît, c'eſt Monſieur de Courvoiſier Colonel-commandant du régiment d'Anhalt, qui était à Metz ſous les ordres de mon frere, & qui m'y a vu. Quand j'ai ſu qu'il était ici, j'ai été le chercher; il m'a donné ſa parole d'honneur du ſecret, & il le garde même dans ſa famille. Il a un vieux pere & une vieille mere de cette ancienne pâte dont on a perdu la compoſition. Il a deux ſœurs, dont l'une a 40 ans, & l'autre 20. La cadette eſt belle comme un ange. Je la peins à cette heure, & elle n'eſt occupée qu'à chercher des pratiques pour me faire gagner de l'argent.

Nous allons, Monſieur Belpré & moi, dans toutes les aſſemblées ſous le même nom, & nous voyons plus d'honnêtes gens dans une ville de trois mille habitans, qu'on n'en trouverait dans toutes les villes des provinces de la France. Sur trente ou quarante jeunes filles ou femmes, il ne s'en trouve pas quatre de laides, & pas une de catin. Oh le bon & le mauvais pays!

Adieu, Madame, voilà une aſſez longue lettre. Si j'y ajoutais ce que j'ai toujours à vous dire de mon adoration pour vous, vous mourriez d'ennui. Mettez-moi aux pieds du Roi,

contez-lui mes folies, & annoncez-lui une de mes lettres, où je voudrais bien lui manquer de respect afin de ne le pas ennuyer. Les Princes ont plus besoin d'être divertis qu'adorés. Il n'y a que Dieu, qui ait un assez grand fond de gaieté, pour ne pas s'ennuyer de tous les hommages qu'on lui rend.

LETTRE IV.

OH, pour le coup me voilà dans les Alpes jusqu'au cou. Il y a des endroits ici, où un enrhumé peut cracher à son choix dans l'océan ou dans la méditerranée. Où est Pampan? (*a*) C'est ici, qu'il ferait beau le voir grossir les deux mers de sa pituite, au lieu d'en inonder votre chambre. Où est l'abbé Porquet? (*b*) Que je le place, lui & sa perruque, sur le sommet chauve des Alpes, & que sa calotte devienne pour la premiere fois le point le plus élevé de la terre.

Pardonnez-moi mon transport, Madame; les grandes choses amenent les grandes idées, & les grandes idées les grands mots. J'ai resté longtemps à Vevay. C'est une ville charmante, où il y a une compagnie très-agréable. Malgré tout ce que j'avais entendu dire de la sagesse & même de l'austérité des mœurs de ce

---

(*a*) *C'est Monsieur Devaux, Officier dans la maison du Roi Stanislas.*

(*b*) *Précepteur du Chevalier.*

pays-là, j'ai vu que *La Fontaine* avait raiſon de dire, que la femme eſt toujours femme. Non ſeulement la femme y eſt femme, mais elle y eſt belle.

Je ſuis à cette heure dans le Valais, frontiere de l'Italie. C'eſt le pays le plus indépendant de toute la Suiſſe. C'eſt le ſeul où toutes les femmes aient conſtamment conſervé leur ancien habillement. Ce ſont de petits corſets aſſez bien faits, des mouchoirs croiſés aſſez ſingulierement, de petits beguins de dentelle, & de petits chapeaux par-deſſus avec des nœuds de ruban. Je ſuis occupé d'avoir des vulnéraires de ce pays-ci pour le Roi; ils ſont infiniment ſupérieurs à ceux du reſte de la Suiſſe. J'ai dîné & ſoupé avec le célebre HALLER. Nous avons eu pendant & après le repas une converſation de cinq heures de ſuite en préſence de dix à douze perſonnes du pays, qui étaient très-étonnées d'entendre raiſonner un Français; mais, malgré l'attention & l'applaudiſſement de tout le monde, j'ai vu que pour parvenir à une certaine ſupériorité les livres valent mieux que les chevaux.

Dans peu de jours je verrai VOLTAIRE, dont HALLER n'eſt point aſſez jaloux; & par échelons, après avoir été d'HALLER à VOLTAIRE, j'irai de VOLTAIRE à vous. Mettez-moi toujours aux pieds du Roi, & dites-lui, que la vue des peuples libres ne me portera jamais à la révolte.

Adieu, Maman, je vous aime par-tout où je ſuis, & par-tout où vous êtes.

LETTRE V.

Du 10 Décembre.

IL faut ou que vous n'ayiez pas reçu mes lettres, par la négligence de mon palefrenier qui a oublié de les affranchir, ou que vous vous fouciez bien peu du fang de votre fang, de la chair de votre chair, des os de vos os.

Je fuis ici dans l'ifle de Circé, fans être ni auffi fin, ni auffi brave, ni auffi fage, ni auffi cochon qu'Ulyffe & fes compagnons. Laufanne eft connue dans toute l'Europe par fes bons paftels & la bonne compagnie. Je vis dans une fociété que VOLTAIRE a pris plaifir de former, & je caufe un moment avec les écoliers avant d'aller écouter le maître. Il n'y a pas de jour où je ne reçoive des vers, & où je n'en rende; pas un où je ne faffe un portrait & une connaiffance; pas un où je ne prenne une taffe de chocolat le matin, fuivie de trois gros repas: enfin, je m'amufe au point de vous fouhaiter à ma place.

Voici quelques-uns de mes impromptus.

Une fois j'envoyai à une Dame *Gentil* (a) un portrait du Diable avec des cornes & une queue; elle demanda à quel propos?

(a) *Cette Dame, fille du Général Conftant au fervice de Hollande, était femme du Marquis de Langalerie Gentil, fils de celui qui avait quitté la France pour fervir l'Empereur. Le pere, le fils & la bru, font morts malheureufement.*

Ce n'eſt pas ſans raiſon, Marquiſe trop aimable,
Que j envoyai chez vous le Diable & ſon portrait;
Je ne ſais s'il vous tenterait,
Mais vous, vous tenteriez le Diable.

Une autrefois deux autres femmes revenaient du prêche, & me demandaient ce que j'avais fait pendant ce temps-là.

Ce matin, comme de vrais anges,
Vous étiez toutes au ſaint lieu:
Et moi, je chantais vos louanges,
Quand vous chantiez celles de Dieu.

Je vais après-demain à Ferney, où VOLTAIRE m'attend. Il m'a écrit une lettre charmante. Je me réjouis de vous parler de lui. Vous avez mieux pris votre temps que moi pour le voir; mais on boit le vin de Tockai juſqu'à la lie. Sur-tout aſſurez bien le Roi, que je reviendrai *vrai philoſophe chrétien* (*b*).

Adieu, Maman, je vous aime comme on admire le Roi dans ma romance pour la fête.

J'oublie de vous dire quatre bouts rimés que j'ai remplis dans l'ordre ſuivant.

Quand je n'aurais ni bras ni jambe,
J affronterais pour vous la balle ou le boulet:
Ranimé par vos yeux je me croirais ingambe,
Et je pourais encor mériter un ſoufflet.

(*b*) *Le Roi Stanislas, qui a beaucoup écrit, qui même avait traduit l'ancien Teſtament en vers polonais, fit un petit livre intitulé le philoſophe chrétien, pour prouver que les plaiſirs innocents ne ſont point du tout contraires au ſyſtême chrétien, ou plutôt au ſyſtême Janſéniſte. Un nommé Solignac ſon copiſte, ci-devant Jéſuite, travailla à ce livre & le mit en lumiere.*

Adieu, encore une fois; je vous écrirai de Ferney des chofes plus intéreffantes.

LETTRE VI.

ENfin me voici chez le Roi de Garbe; car jufqu'à préfent, j'ai voyagé comme fa fiancée. Ce n'eft qu'en le voyant que je me fuis reproché le temps que j'ai paffé fans le voir. Il m'a reçu comme votre fils, & il m'a fait une partie des amitiés qu'il voudrait vous faire. Il fe fouvient de vous comme s'il venait de vous voir, & il vous aime comme s'il vous voyait. Vous ne pouvez point vous faire d'idée de la dépenfe & du bien qu'il fait. Il eft le Roi & le pere du pays qu'il habite; il fait le bonheur de ce qui l'entoure, & il eft auffi bon pere de famille que bon poëte. Si on le partageait en deux, & que je viffe d'un côté l'homme que j'ai lu, & de l'autre celui que j'entends, je ne fais auquel je courrais. Ses imprimeurs auront beau faire, il fera toujours la meilleure édition de fes livres.

Il y a ici Madame *Denis*, & Madame *Dupuis* née *Corneille*. Toutes deux me paraiffaient aimer leur oncle. La premiere eft bonne de la bonté qu'on aime; la feconde eft remarquable par fes grands yeux noirs.

Au refte la maifon eft charmante, la fituation fuperbe, la chere délicate, mon appartement délicieux; il ne lui manque que d'être à côté du vôtre; car, j'ai beau vous fuir, je

vous aime; & j'aurai beau revenir à vous, je vous aimerai encore.

Voltaire m'a beaucoup parlé de Pampan, & comme j'aime qu'on en parle; il a beaucoup recherché dans ſa mémoire l'abbé Porquet, qu'il a connu autrefois; mais il n'a jamais pu le retrouver. Les petits bijoux ſont ſujets à ſe perdre.

Adieu, ma belle, ma bonne, ma chere mere; aimez-moi toujours beaucoup plus que je ne mérite, ce ſera encore beaucoup moins que je ne vous aime.

Voici un impromptu que j'ai fait dernierement. J'arrivais chez une belle Dame croté & mouillé; elle me propoſa de me faire donner des ſouliers de ſon mari.

De votre mari, belle Iris,
Je n'accepte point la chauſſure;
Si je lui donne une coëffure,
Je veux la lui donner gratis.

LETTRE VII.

Du 24 Décembre.

J'Ai été hier pour la premiere fois à Geneve. C'eſt une grande & triſte ville habitée par des gens qui ne manquent pas d'eſprit, & encore moins d'argent, & qui ne ſe ſervent ni de l'un ni de l'autre. Ce qu'il y a de très-joli à Geneve, ce ſont les femmes: elles s'ennuient comme des mortes, mais elles mériteraient bien de s'amuſer.

Le peuple Suiſſe & le peuple Français reſſemblent à deux jardiniers, dont l'un cultive des choux & l'autre des fleurs. Remarquez encore avec moi, que moins on eſt libre, & mieux on aime les femmes. Les Suiſſes s'en ſervent moins que les Français, & les Turcs davantage.

Vous, dont l'empire eſt la beauté,
Sexe charmant, je plains le Suisſe qui vous brave.
De quoi peut lui ſervir ſa triſte liberté,
Si le ciel vous deſtine à conſoler l'eſclave?

En voilà aſſez ſur les femmes en général; il eſt temps de revenir à ma mere qui eſt femme auſſi, mais d'un ordre ſupérieur. Elle eſt aux femmes, ce que les ſéraphins ſont aux anges, & les planetes aux capucins. (*)

Nous nous ſommes amuſés hier, une Dame *Cramer*, qui a beaucoup d'eſprit, & moi, à faire des couplets. En voici un qu'elle avait commencé ſur le Pere Adam Jéſuite, mais aumonier de Mr. de VOLTAIRE, & que j'ai fini.

Il faudrait que Pere Adam
Voulût être mon amant.
Oui, que la peſte me creve;
S'il me veut, je ſuis ſon Eve,
Et je ſerai dès demain
La mere du genre humain.

En voici un que je fis à la Dame, en même temps que je travaillais à arranger le ſien.

Pendant que la chanſon s'acheve,
Payez-moi le prix qui m'eſt dû;

(*) *Le mot de planete eſt ſans doute une faute d'impreſſion. Nous n'avons pu la corriger.*

Et si jamais vous êtes Eve,
Que je sois le fruit défendu.

Ecoutez-en un charmant que VOLTAIRE a fait pour moi à propos de Madame *Cramer.*

Mars l'enleve au Séminaire;
Tendre Vénus, il te sert:
Il écrit avec VOLTAIRE;
Il fait peindre avec Hubert;
Il fait tout ce qu'il veut faire;
Tous les arts sont sous sa loi:
De grace, dis moi, ma chere,
Ce qu'il sait faire avec toi.

Adieu, Madame, je vous aime comme il faut vous aimer quand on est votre fils, & même quand on ne l'est pas.

LETTRE VIII.

JE vous envoye pour vos étrennes un petit dessein d'un VOLTAIRE, pendant qu'il perd ou gagne une partie aux échecs. Cela n'a ni forme ni correction, parce que je l'ai fait à la hâte, à la lumiere, & au travers des grimaces qu'il fait quand on veut le peindre; mais le caractere de la figure est saisi, & c'est l'essentiel. Il vaut mieux qu'un dessein soit bien commencé que bien fini, parce qu'on commence par l'ensemble, & qu'on finit par les détails.

Je continue à m'amuser beaucoup ici; je suis toujours fort aimé, quoique j'y sois toujours. Vous ne sauriez vous figurer combien l'inté-

rieur de cet homme-ci eſt aimable. Il ſerait le meilleur vieillard du monde, s'il n'était point le premier des hommes; il n'a que le défaut d'être fort renfermé, & ſans cela il ne ſerait point auſſi répandu. Il eſt venu chez lui un Anglais, qui ne peut pas ſe laſſer de l'entendre parler anglais, & réciter tous les poëmes de *Driden* comme Pampan réçite la *Jeanne*. Cet homme-là eſt trop grand pour être contenu dans les limites de ſon pays. C'eſt un préſent que la nature a fait à toute la terre. Il a le don des langues & des in-folio; car on ne ſait pas comment il a eu le temps d'apprendre les unes, & de lire les autres.

J'ai peint ici une jolie petite femme de Geneve, minaudiere avec un grand ſuccès; & comme on la croyait fort difficile, tout le monde eſt à mes genoux pour des portraits. Mais je ſuis trop las de ne pas vous voir au milieu des différents plaiſirs que j'ai ici, pour céder aux inſtances qu'on me fait. J'ai beau m'amuſer, vous me manquez par-tout; il me ſemble preſque que tous mes plaiſirs ont beſoin de vous.

Adieu Madame la Marquiſe: il eſt deux heures, je meurs de ſommeil, & je crois même que je vous endors par ma lettre.

LETTRE IX.

VOus jouez un peu le perſonnage muet dans notre correſpondance; je dirais à quelque autre qu'elle n'en eſt pas moins aimable; mais

vous ne gagnez rien à vous faire prier. Vous avez une avarice d'esprit qui n'est point pardonnable avec vos richesses. Je vois qu'il faudra bientôt que je retourne à Luneville pour vous aider à m'écrire. Enfin j'ai rompu le vœu que j'avais fait, de ne point faire de vers chez VOLTAIRE; il m'en a fait de si jolis, que cela est devenu pour moi une affaire de reconnaissance. Les Dieux ont récompensé la pureté de mes intentions; & pour la premiere fois de ma vie j'ai fait quelques vers de suite, sans être mécontent de moi. Les voici.

Je fus dans mon printemps guidé par la folie,
Dupe de mes desirs, & bourreau de mes sens;
Mais s'il en était encor temps,
Je voudrais bien changer de vie.
Soyez mon directeur, donnez-moi vos avis,
Convertissez-moi, je vous prie,
Vous en avez tant pervertis.
Sur mes fautes je suis sincere,
Et j'aime presqu'autant les dire que les faire:
Je demande grace aux amours.
Vingt beautés à la fois trahies,
Et toutes assez bien servies,
En beaux momens, hélas, ont changé mes beaux jours.
J'aimais alors toutes les femmes;
Toujours brûlé de feux nouveaux
Je prétendais d'Hercule égaler les travaux,
Et sans cesse auprès de ces Dames
Etre l'heureux rival de cent heureux rivaux.
Je regrette aujourd'hui mes petits madrigaux;
Je regrette les airs que j'ai faits pour mes belles,
Je regrette vingt bons chevaux,
Qu'en courant par monts & par vaux,
J'ai, comme moi, crevé pour elles;
Et je regrette encore plus
Les utiles moments qu'en courant j'ai perdus.
Les neuf muses ne suivent guere

Ceux qui ſuivent l'amour dans le métier galant.
Le corps eſtlongtemps vieux, l'eſprit longtemps enfant.
Mon eſprit & mon corps, chacun pour ſon affaire,
Viennent chez vous ſans compliment,
L'eſprit pour ſe former, le corps pour ſe refaire.
Je viens dans ce château voir mon oncle & mon pere.
Jadis les chevaliers errants
Sur terre après avoir longtemps cherché fortune,
Allaient reprendre dans la Lune
Un petit flacon de bon ſens;
Mais je vous en demande une bouteille entiere:
Car Dieu mit en dépôt chez vous
L'eſprit dont il priva tous les ſots de la terre,
Et toute la raiſon qui manque à tous les fous.

Souvenez-vous de moi, Madame, auprès de vous & auprès du Roi; dites-lui de ma part ſur la nouvelle année:

De tout temps unanimement
Sire, on vous la ſouhaite bonne,
Et pour répondre au compliment,
Votre majeſté nous la donne.

Et vous, ma chere Maman, comme vous valez mieux que tout ce qui m'amuſe ici, pour briſer tous mes liens, mandez-moi que vous êtes malade, & que vous avez beſoin de moi; ce ſera une raiſon pour tout bruſquer & pour revoler à vous. Mais n'allez point vous y prendre groſſierement, parce que ſerai obligé de montrer votre lettre. Je vous envoie la réponſe de Mr. de VOLTAIRE à mes vers.

Croyez qu'un vieillard cacochime,
Chargé de ſoixante & dix ans,
Doit mettre, s'il a quelque ſens,
Son corps & ſon ame au régime.

Dieu fit la douce illusion
Pour les heureux fous du bel âge,
Pour les vieux fous l'ambition,
Et la retraite pour le sage.
Vous me direz qu'Anacréon,
Que Chaulieu même & Saint Aulaire
Tiraient encor quelque chanson
De leur cervelle octogénaire!
Mais ces exemples sont trompeurs;
Et quand les derniers jours d'automne
Laissent éclore quelques fleurs,
On ne leur voit point les couleurs
Et l'éclat que le printemps donne;
Les bergeres & les pasteurs
N'en forment point une couronne.
La parque de ses vilains doigts
Marquait d'un sept suivi d'un trois
La tête froide & peu pensante
Du Fleuri qui donna des loix
A notre France languissante.
Il porta le sceptre des Rois,
Et le garda jusqu'à nonante.
Régner est un amusement
Pour un vieillard triste & pesant
De toute autre chose incapable;
Mais, vieux poëte, vieil amant,
Vieux chanteur est insupportable.
C'est à vous, o jeune Boufflers,
A vous, dont notre Suisse admire
Les crayons, la prose & les vers,
Et les petits contes pour rire,
C'est à vous de chanter Thémire
Et de briller dans un festin,
Animé du triple délire,
Des vers, de l'amour & du vin.

Voici ceux qu'il a envoyés à Madame de *Chauvelin* ſur les ſept péchés mortels de Mr. de *Chauvelin* (*a*).

Les ſept péchés que mortels on appelle
Furent chantés par votre époux;
Pour l'un des ſept nous partageons ſon zele;
Il n'en eſt point qu'on ne commît pour vous.
C'eſt grand' pitié que vos vertus défendent
Le plus chéri, le plus charmant de tous,
Lorſque vos yeux malgré vous le commandent.

LETTRE DE Mr. DE VOLTAIRE, A Mr. L'ABBÉ D'OLIVET,

Sur la Langue Françaiſe

à Ferney, 5 Janvier 1767.

CHer Doyen de l'Académie,
Vous vites de plus heureux temps:

(*a*) *Je ne ſuis pas ſûr que ces vers ſoient de Mr. de Voltaire. On en a tant imprimés ſous ſon nom dans les almanacs de toute eſpece & dans d'autres recueils, qu'il faut ſe défier de tout ce qu'on lui attribue. J'ai une édition ſous le nom de Lauſanne, dans laquelle le vingt-troiſieme Volume eſt rempli de pieces que je ſais certainement n'être pas de lui, & j'ai droit d'affirmer que depuis longtemps il n'a donné aucun de ſes ouvrages. Ce qui lui échappe n'eſt point connu.*

Des neuf ſœurs la troupe endormie
Laiſſe repoſer les talens:
Notre gloire eſt un peu flétrie.
Ramenez-nous ſur vos vieux ans,
Et le bon goût & le bon ſens,
Qu'eut jadis ma chere patrie.

Dites-moi ſi jamais vous vites dans aucun bon auteur de ce grand ſiecle de Louis XIV. le mot de *vis-à-vis* employé une ſeule fois pour ſignifier *envers*, *avec*, *à l'égard*? Y en a-t-il un ſeul qui ait dit *ingrat vis-à-vis de moi*, au lieu d'ingrat envers moi. *Il ſe ménageait vis-à-vis de ſes rivaux*, au lieu de dire avec ſes rivaux. *Il était fier vis-à-vis de ſes ſupérieurs*, pour fier avec ſes ſupérieurs, &c. enfin ce mot de *vis-à-vis*, qui eſt très rarement juſte & jamais noble, inonde aujourd'hui nos livres, & la cour, & le barreau, & la ſociété; car dès qu'une expreſſion vicieuſe s'introduit, la foule s'en empare.

Dites-moi ſi Racine a *perſiflé* Boileau? ſi Boſſuet a *perſiflé* Paſcal; & ſi l'un & l'autre ont *myſtifié* La Fontaine en abuſant quelquefois de ſa ſimplicité? Avez-vous jamais dit que Cicéron écrivait *au parfait*; que *la coupe* des tragédies de Racine était heureuſe? On va juſqu'à imprimer que les Princes ſont quelquefois mal *éduqués*. Il paraît que ceux qui parlent ainſi ont reçu eux-mêmes une fort mauvaiſe éducation. Quand Boſſuet, Fénelon, Péliſſon, voulaient exprimer qu'on ſuivait ſes anciennes idées, ſes projets, ſes engagements, qu'on travaillait ſur un plan propoſé, qu'on rempliſſait ſes promeſſes, qu'on reprenait une affaire, &c. ils ne diſaient point: j'ai ſuivi

mes *erremens*, j'ai travaillé ſur mes *erremens*.

Errement a été ſubſtitué par les Procureurs au mot *erres*, que le peuple emploie au lieu d'*arrhes: arrhes* ſignifie *gage*. Vous trouvez ce mot dans la tragi-comédie de Pierre Corneille, intitulée *Don Sanche d'Arragon*.

Ce préſent donc renferme un tiſſu de cheveux.
Que reçut Don Fernand pour arrhes de mes vœux.

Le peuple de Paris a changé *arrhes* en *erres*; des *erres* au coche: donnez-moi des *erres*. Delà *erremens*; & aujourd'hui je vois que, dans les diſcours les plus graves, le Roi a ſuivi ſes derniers *erremens vis-à-vis* des rentiers.

Le ſtyle barbare des anciennes formules commence à ſe gliſſer dans les papiers publics. On imprime que Sa Majeſté *aurait* reconnu qu'une telle province *aurait* été endommagée par des inondations.

Il eſt ridicule que des commis, qui dans leurs bureaux rédigent les ordres de nos Rois, faſſent parler Louis XV. comme parlait Louis Hutain.

Voyez avec quelle élégance, toujours accompagnée de préciſion, l'énorme compilation des loix de l'Empereur Juſtinien eſt écrite. Il n'y avait pas un Sénateur Romain qui ne ſe fit un devoir de parler purement ſa langue; mais chez notre nation long-temps barbare, qui occupe un petit coin de l'Empire Romain, il ſe trouve encore des hommes principaux qui écrivent comme les filles qui vivent avec eux.

En un mot, Monſieur, la langue paraît s'altérer tous les jours; mais le ſtyle ſe corrompt

bien davantage : on prodigue les images & les tours de la poëſie en phyſique ; on parle d'anatomie en ſtyle empoulé ; on ſe pique d'employer des expreſſions qui étonnent parce qu'elles ne conviennent point aux penſées.

C'eſt un grand malheur, il faut l'avouer, que, dans un livre rempli d'idées profondes, ingénieuſes & neuves, on ait traité du fondement des loix en épigrammes. La gravité d'une étude ſi importante devait avertir l'auteur de reſpecter davantage ſon ſujet ; & combien a-t-il fait de mauvais imitateurs, qui n'ayant pas ſon génie n'ont pu copier que ſes défauts ?

Boileau, il eſt vrai, a dit après Horace,

Heureux qui, dans ſes vers, ſait, d'une voix légere,
Paſſer du grave au doux, du plaiſant au ſévere.

Mais il n'a pas prétendu qu'on mélangeât tous les ſtyles. Il ne voulait pas qu'on mît le maſque de Thalie ſur le viſage de Melpomene, ni qu'on prodiguât les grands mots dans les affaires les plus minces. Il faut toujours conformer ſon ſtyle à ſon ſujet.

Il m'eſt tombé entre les mains l'annonce imprimée d'un marchand, de ce qu'on peut envoyer de Paris en Province pour ſervir ſur table. Il commence par un éloge magnifique de l'agriculture & du commerce ; il peſe dans ſes balances d'épicier le mérite du Duc de Sully & du grand Miniſtre Colbert ; & ne penſez pas qu'il s'abaiſſe à citer le nom du Duc de Sully : il l'appelle l'*ami d'Henri IV*, & il s'agit de vendre des ſauciſſons & des harangs frais ! Cela prouve au moins que le goût des belles-lettres

a pénétré dans tous les états; il ne s'agit plus que d'en faire un uſage raiſonnable : mais on veut toujours mieux dire qu'on ne doit dire; & tout ſort de ſa ſphere.

Je liſais il n'y a pas long-temps dans une gazette de province, que *la valeur des Janiſſaires s'était révéillée, & que quatre cents de ces guerriers invincibles avaient fait mordre la pouſſiere à plus de cinquante Ruſſes.*

Des hommes, même de beaucoup d'eſprit, ont fait des livres ridicules pour vouloir avoir trop d'eſprit. Le Jéſuite Caſtel, par exemple, dans ſa mathématique univerſelle, veut prouver que, ſi le globe de Saturne était emporté par une comete dans un autre ſyſtême ſolaire, ce ſerait le dernier de ſes ſatellites que la loi de la gravitation mettrait à la place de Saturne. Il ajoute à cette bizarre idée, que la raiſon pour laquelle le ſatellite le plus éloigné prendrait cette place, c'eſt que les Souverains éloignent d'eux, autant qu'ils le peuvent, leurs héritiers préſomptifs.

Cette idée ſerait plaiſante & convenable dans la bouche d'une femme, qui, pour faire taire des philoſophes, imaginerait une raiſon comique d'une choſe dont ils chercheraient la cauſe en vain. Mais que le mathématicien faſſe ainſi le plaiſant quand il doit inſtruire, cela n'eſt pas tolérable.

Le déplacé, le faux, le giganteſque, ſemblent vouloir dominer aujourd'hui; c'eſt à qui renchérira ſur le ſiecle paſſé. On appelle de tous côtés les paſſants pour leur faire admirer des tours de force qu'on ſubſtitue à la démarche ſimple, noble, aiſée, décente des Pélis-

fons, des Fénelons, des Boffuets, des Maffillons. Un charlatan eft parvenu jufqu'à dire dans je ne fais quelles lettres, en parlant de l'angoiffe & de la pasfion de JESUS-CHRIST, que fi Socrate mourut en fage, JESUS-CHRIST *mourut en Dieu :* comme s'il y avait des Dieux accoutumés à la mort; comme fi on favait comment ils meurent; comme fi une fueur de fang était le caractere de la mort de DIEU; enfin, comme fi c'était DIEU qui fût mort.

On defcend d'un ftyle violent & effréné au familier le plus bas & le plus dégoûtant; on dit de la mufique du célebre Rameau, l'honneur de notre fiecle, qu'elle *reffemble à la courfe d'une oie graffe, & au galop d'une vache.* On s'exprime enfin auffi ridiculement que l'on penfe, *rem verba fequuntur ;* &, à la honte de l'efprit humain, ces impertinences ont eu des partifans.

Je vous citerais cent exemples de ces extravagants abus, fi je n'aimais pas mieux me livrer au plaifir de vous remercier des fervices continuels que vous rendez à notre langue, tandis qu'on cherche à la déshonorer. Tous ceux qui parlent en public doivent étudier votre traité de la profodie. C'eft un livre clasfique, qui durera autant que la langue Françaife.

Avant d'entrer avec vous dans des détails fur votre nouvelle édition, je dois vous dire que j'ai été frappé de la circonfpection avec laquelle vous parlez du célebre, j'ofe prefque dire de l'inimitable Quinaut, le plus concis peut-être de nos poëtes dans les belles fcenes de fes opéra, & l'un de ceux qui s'exprimerent avec

le plus de pureté, comme avec le plus de grace. Vous n'affurez point, comme tant d'autres, que Quinaut ne favait que fa langue. Nous avons fouvent entendu dire, Madame Denis & moi, à Mr. de Baufrant fon neveu, que Quinaut favait affez de Latin pour ne lire jamais Ovide que dans l'original, & qu'il poffédait encore mieux l'Italien. Ce fut un Ovide à la main qu'il compofa ces vers harmonieux & fublimes de la premiere fcene de Proferpine.

Les fuperbes géants, armés contre les Dieux,
Ne nous caufent plus d'épouvante;
Ils font enfevelis fous la maffe pefante
Des monts qu'ils entaffaient pour attaquer les cieux.
Nous avons vu tomber leur chef audacieux
Sous une montagne brûlante.
Jupiter l'a contraint de vomir à nos yeux
Les reftes enflammés de fa rage mourante.
Jupiter eft victorieux,
Et tout cede à l'effort de fa main foudroyante.

S'il n'avait pas été rempli de la lecture du Taffe, il n'aurait pas fait fon admirable opéra d'Armide. Une mauvaife traduction ne l'aurait pas infpiré.

Tout ce qui n'eft pas dans cette piece air détaché compofé fur les canevas du muficien, doit être regardé comme une tragédie excellente. Ce ne font pas là

De tous ces lieux communs de morale lubrique,
Que Lulli réchauffa des fons de fa mufique.

On commence à favoir que Quinaut valait mieux que Lulli. Un jeune homme d'un rare

mérite, déjà célebre par les prix qu'il a remportés à notre Académie, & par une tragédie qui a mérité ſon grand ſuccès, a oſé s'exprimer ainſi en parlant de Quinaut & Lulli : (*)

Aux dépends du poëte on n'entend plus vanter
De ces airs languiſſants la triſte pſalmodie
Que réchauffa Quinaut du feu de ſon génie.

Je ne ſuis pas entierement de ſon avis. Le récitatif de Lulli me paraît très-bon, mais les ſcenes de Quinaut encore meilleures.

Dans quel poëte trouvera-t-on une plus belle ode ſur la mort, que ce couplet d'Alceſte, qui commence ainſi ?

Tout mortel doit ici paraître
On ne peut naître
Que pour mourir :
De cent maux le trépas délivre,
Qui cherche à vivre
Cherche à ſouffrir, &c.

Je viens à une autre diſpute. Vous dites *que les étrangers ont peine à diſtinguer quand la conſonne finale a beſoin ou non d'être accompagnée d'un* e *muet*, & vous citez les vers du philoſophe de Sans-ſouci.

La nuit compagne du repos,
De ſon crêp couvrant la lumiere,
Avait jetté ſur ma paupiere
Les plus létargiques pavots.

Il eſt vrai que dans les commencemens nos

(*) *Mr. de la Harpe.*

e muets embarraſſent quelque-fois les étrangers. Le philoſophe de Sans-ſouci était très-jeune quand il fit cette épître : elle a été imprimée à ſon inſu par ceux qui recherchent toutes les pieces manuſcrites, & qui, dans leur empreſſement de les imprimer, les donnent ſouvent au public toutes défigurées.

Je peux vous aſſurer que le philoſophe de Sans-ſouci ſait parfaitement notre langue. Un de nos plus illuſtres confreres & moi, nous avons l'honneur de recevoir quelquefois de ſes lettres, écrites avec autant de pureté que de génie & de force, *eodem animo ſcribit quo pugnat ;* & je vous dirai en paſſant, que l'honneur d'être encore dans ſes bonnes graces, & le plaiſir de lire les penſées les plus profondes exprimées d'un ſtyle énergique, font une des conſolations de ma vieilleſſe. Je ſuis étonné qu'un Souverain, chargé de tout le détail d'un grand Royaume, écrive couramment & ſans effort ce qui coûterait à un autre beaucoup de temps & de ratures.

Mr. l'Abbé de Dangeau, en qualité de puriſte, en ſavait ſans doute plus que lui ſur la grammaire Françaiſe. Je ne puis toutefois convenir avec ce reſpectable académicien, qu'un muſicien, en chantant *la nuit eſt loin encore*, prononce, pour avoir plus de graces, la nuit eſt *loing* encore. Le philoſophe de Sans-ſouci, qui eſt auſſi grand muſicien qu'écrivain ſupérieur, ſera, je crois, de mon opinion.

Je ſuis fort aiſe qu'autrefois St. Gelais ait juſtifié le *crêp* par ſon *Bucephal.* Puiſqu'un aumônier de François I. retranche un *e* à *Bucephale*, pourquoi un Prince Royal de Pruſſe

n'aurait-il pas retranché un *e* à *crêpe?* Mais je ſuis un peu fâché que Melin de St. Gelais, en parlant au cheval de François I, lui ait dit,

Sans que tu ſois un Bucephal,
Tu portes plus grand qu'Alexandre.

L'hyperbole eſt trop forte, & j'y aurais voulu plus de fineſſe.

Vous me critiquez, mon cher Doyen, avec autant de politeſſe que vous rendez de juſtice au ſingulier génie du philoſophe de Sans-ſouci. J'ai dit, il eſt vrai, dans le *Siecle de Louis XIV.* à l'article des muſiciens, que nos rimes féminines terminées toutes par un *e* muet font un effet déſagréable dans la muſique lorſqu'elles finiſſent un couplet. Le chanteur eſt abſolument obligé de prononcer

Si vous aviez la rigueur
De m'ôter votre cœur,
Vous m'ôteriez la *vi-eu*.

Arcabone eſt forcée de dire:

Tout me parle de ce que j'*aim-eu*.

Médor eſt obligé de s'écrier:

Ah quel tourment d'aimer ſans *eſpérance-eu*.

La gloire & la victoire, à la fin d'une tirade, ont preſque toujours la *gloir-eu*, la *victoir-eu.* Notre modulation exige trop ſouvent ces triſtes déſinances. Voilà pourquoi Quinaut a grand ſoin de finir, autant qu'il le peut, ſes couplets par des rimes maſculines: & c'eſt ce

que recommandait le grand muſicien Rameau à tous les poëtes qui compoſaient pour lui.

Qu'il me ſoit donc permis, mon cher maître, de vous repréſenter que je ne puis être d'accord avec vous quand vous dites qu'*il eſt inutile, & peut-être ridicule, de chercher l'origine de cette* prononciation *gloir-eu, victoir-eu, ailleurs que dans la bouche de nos villageois.* Je n'ai jamais entendu de payſan prononcer ainſi en parlant; mais ils y ſont forcés lorſqu'ils chantent. Ce n'eſt pas non plus une prononciation vicieuſe des acteurs & des actrices de l'opéra. Au contraire ils font ce qu'ils peuvent pour ſauver la longue tenue de cette finale déſagréable, & ne peuvent ſouvent en venir à bout. C'eſt un petit défaut attaché à notre langue, défaut bien compenſé par le bel effet que font nos *e* muets dans la déclamation ordinaire.

Je perſiſte encore à vous dire, qu'il n'y a aucune nation en Europe qui faſſe ſentir les *e* muets excepté la nôtre. Les Italiens & les Eſpagnols n'en ont pas. Les Allemands & les Anglais en ont quelques-uns; mais ils ne ſont jamais ſenſibles ni dans la déclamation, ni dans le chant.

Venons maintenant à l'uſage de la rime, dont les Italiens & les Anglais ſe ſont défaits dans la tragédie, & dont nous ne devons jamais ſecouer le joug. Je ne ſais ſi c'eſt moi que vous accuſez d'avoir dit que la rime eſt une invention des ſiecles barbares. Mais ſi je ne l'ai pas dit, permettez-moi d'avoir la hardieſſe de vous le dire.

Je tiens en fait de langue tous les peuples pour barbares en comparaiſon des Grecs & de

leurs disciples les Romains, qui seuls ont connu la vraie prosodie. Il faut sur-tout que la nature eût donné aux premiers Grecs des organes plus heureusement disposés que ceux des autres nations, pour former en peu de temps un langage tout composé de breves & de longues, & qui par un mêlange harmonieux de consonnes & de voyelles était une espece de musique vocale. Vous ne me condamnerez pas sans doute, quand je vous répéterai que le Grec & le Latin sont à toutes les autres langues du monde ce que le jeu d'échecs est au jeu de dames, & ce qu'une belle danse est à une démarche ordinaire.

Malgré cet aveu je suis bien loin de vouloir proscrire la rime comme feu Mr. de la Mothe; il faut tâcher de se bien servir du peu qu'on a, quand on ne peut atteindre à la richesse des autres. Taillons habilement la pierre, si le porphyre & le granite nous manquent. Conservons la rime; mais permettez-moi toujours de croire que la rime est faite pour les oreilles, & non pas pour les yeux.

J'ai encore une autre représentation à vous faire. Ne serais-je point un de ces téméraires que vous accusez de vouloir changer l'orthographe? J'avoue qu'étant très-dévot à *St. François*, j'ai voulu le distinguer des *Français*. J'avoue que j'écris *Danois* & *Anglais*: il m'a toujours semblé qu'on doit écrire comme on parle, pourvu qu'on ne choque pas trop l'usage, pourvû que l'on conserve les lettres qui font sentir l'étymologie & la vraie signification du mot.

Comme je suis très-tolérant, j'espere que

vous me tolererez. Vous pardonnerez ſur-tout ce ſtyle négligé à un Français ou à un François, qui avait, ou qui avoit été élevé à Paris dans le centre du bon goût, mais qui s'eſt un peu engourdi depuis treize ans au milieu des montagnes de glace dont il eſt environné. Je ne ſuis pas de ces phoſphores qui ſe conſervent dans l'eau. Il me faudrait la lumiere de l'Académie pour m'éclairer & m'échauffer; mais je n'ai beſoin de perſonne pour ranimer dans mon cœur les ſentimens d'attachement & de reſpect que j'ai pour vous, ne vous en déplaiſe, depuis plus de ſoixante années.

PS. J'oubliais de vous parler de ce fameux Sonnet attribué à Desbarreaux. Vous ſavez qu'il n'eſt pas de lui, & qu'il eſt de cet Abbé de Lavau auteur d'une épitaphe odieuſe de Lulli. Il s'adreſſe dans cette épitaphe au mauzolée érigé à Lulli dans l'Egliſe de St. Euſtache; des anges y ſoulevent un rideau qui laiſſe voir la figure du mort; l'Abbé de Lavau dit à ces anges:

Laiſſez tomber, ſans plus attendre,
Sur ce buſte honteux votre fatal rideau;
Et ne montrez que le flambeau
Qui devrait avoir mis l'original en cendre.

C'eſt avec la même frénéſie qu'il fait parler Desbarreaux dans ſon ſonnet, en lui imputant un repentir d'un crime qu'il n'avait point commis. Desbarreaux était un Conſeiller du Parlement, homme d'une probité reconnue, plus livré il eſt vrai, à ſon plaiſir qu'à ſon métier,

mais très-éloigné de l'athéisme dont Boileau l'a indignement accusé parce que ce magistrat n'aimait pas ses satyres. Lavau fut encore plus injuste & plus mordant que Boileau, sous prétexte de dévotion. Son sonnet, dont Desbarreaux fut indigné, m'a toujours paru fort mauvais : voilà tout ce que je peux vous en dire.

FRAGMENT

D'UNE AUTRE LETTRE

DE

Mr. DE VOLTAIRE,

A Mr. D'OLIVET,

. . . .

. . . .

LEs raisonneurs sans génie, & qui dissertent aujourd'hui sur le siecle du génie, répetent souvent cette antithese de la Bruyere, que Racine a peint les hommes tels qu'ils sont, & Corneille tels qu'ils devraient être. Ils répetent une insigne fausseté. Car jamais ni Bajazet, ni Xipharès, ni Britannicus, ni Hippolyte, ne firent l'amour comme ils le font galamment dans les tragédies de Racine. Et jamais César n'a dû dire, dans le Pompée de Corneille, à Cléopatre, qu'il n'avait combattu à Pharsale que pour mériter son amour avant

de l'avoir vue. Il n'a jamais dû lui dire, que ſon *glorieux titre de premier du monde, à préſent effectif, eſt annobli par celui de captif* de la petite Cléopatre agée de quinze ans, qu'on lui amena dans un paquet de linge longtemps après Pharſale.

Ni Cinna, ni Maxime, n'ont dû être tels que Corneille les a peints. Le devoir de Cinna ne pouvait être d'aſſaſſiner Auguſte pour plaire à une fille qui n'exiſtait point. Le devoir de Maxime n'était pas d'être ſottement amoureux de cette même fille, & de trahir à la fois Auguſte, Cinna & ſa maîtreſſe. Ce n'était pas là ce Maxime à qui Ovide écrivait qu'il était digne de ſon nom. *Maxime qui tanti menſuram nominis imples.*

Le devoir de Felix dans Polyeucte n'était pas d'être un lâche barbare, qui feſait couper le cou à ſon gendre, *pour acquérir par-là de plus puiſſants appuis, qui me mettraient plus haut cent fois que je ne ſuis.*

On a beaucoup & trop écrit depuis Ariſtote ſur la tragédie. Les deux grandes regles ſont que les perſonnages intéreſſent, & que les vers ſoient bons; j'entends d'une bonté propre au ſujet. Ecrire en vers pour les faire mauvais, eſt la plus haute de toutes les ſottiſes.

On m'a vingt fois rebattu les oreilles de ce prétendu diſcours de Pierre Corneille, *ma piece eſt finie, je n'ai plus que les vers à faire.* Ce propos fut tenu par *Ménandre*, plus de deux mille ans avant Corneille, ſi nous en croyons Plutarque dans ſa queſtion, *ſi les Athéniens ont plus excellé dans les armes que dans les lettres.* Ménandre pouvait à toute force s'exprimer

ainſi, parce que des vers de comédie ne ſont pas les plus difficiles; mais dans l'art tragique la difficulté eſt preſque inſurmontable, du moins chez nous.

Dans le ſiecle paſſé il n'y eut que le ſeul Racine qui écrivît des tragédies avec une pureté & une élégance preſque continue; le charme de cette élégance a été ſi puiſſant, que les gens de Lettres & de goût lui ont pardonné la monotonie de ſes déclarations d'amour, & la faibleſſe de quelques caracteres, en faveur de ſa diction enchantereſſe.

Je vois, dans l'homme illuſtre qui le précéda, des ſcenes ſublimes dont ni Lopès de Vega, ni Calderon, ni Shakespear n'avaient pas même pu concevoir la moindre idée, & qui ſont très-ſupérieures à ce qu'on admira dans Sophocle & dans Euripide. Mais auſſi j'y vois des tas de barbariſmes & de ſoleciſmes qui révoltent, & de froids raiſonnements alambiqués qui glacent. J'y vois enfin vingt pieces entieres, dans leſquelles à peine y a-t-il un morceau qui demande grace pour le reſte.

La preuve inconteſtable de cette vérité eſt, par exemple, dans les deux Bérénices de Racine & de Corneille. Le plan de ces deux pieces eſt également mauvais, également indigne du théatre tragique. Ce défaut même va juſqu'au ridicule. Mais par quelle raiſon eſt-il impoſſible de lire la Bérénice de Corneille? par quelle raiſon eſt-elle au-deſſous des pieces de Pradon, de Riouperous, de Danchet, de Péchantré, de Pélegrin? & d'où vient que la Bérénice de Racine ſe fait lire avec tant de plaiſir, à quelques fadeurs près? d'où vient

qu'elle arrache des larmes? c'eſt que les vers ſont bons. Ce mot comprend tout, ſentiment, vérité, décence, naturel, pureté de diction, nobleſſe, force, harmonie, élégance, idées profondes, idées fines, ſur-tout idées claires, images touchantes, images terribles. Otez ce mérite à la divine tragédie d'Athalie, il ne lui reſtera rien. Otez ce mérite au quatrieme livre de l'Eneïde, & au diſcours de Priam à Achille dans Homere, ils ſeront inſipides. L'abbé Dubos a très-grande raiſon: la poëſie ne charme que par les beaux détails.

Si tant d'amateurs ſavent par cœur des morceaux admirables des Horaces, de Cinna, de Pompée, de Polyeucte, de Rodogune, c'eſt que ces vers ſont très-bien faits. Et ſi on ne peut lire ni Théodore, ni Pertharite, ni Don Sanche d'Arragon, ni Attila, ni Agéſilas, ni Pulchérie, ni la Toiſon d'or, ni Suréna, &c, &c, &c, c'eſt que preſque tous les vers en ſont déteſtables. Il faut être de bien mauvaiſe foi pour s'efforcer de les excuſer contre ſa conſcience.

Quelquefois même de miſérables écrivains ont oſé donner des éloges à cette foule de pieces auſſi plattes que barbares, parce qu'ils ſentaient bien que les leurs étaient écrites dans ce goût; ils demandaient grace pour eux-mêmes.

Ce qui m'a le plus révolté dans Corneille, c'eſt cette profuſion de maximes atroces, qui a fait dire à des ſots que Corneille devait être du Conſeil d'Etat. On me dit qu'il a pris ces ſentences dans Lucain; & moi je dis que ces ſentences ſont encore plus condamnables dans

Lucain que dans lui. L'auteur de la Pharsale tombe d'abord dans une contradiction que l'auteur de la tragédie de Pompée ne s'est point permise : c'est de dire que Ptolémée est un enfant plein d'innocence, *puer est, innocua est ætas* ; & de dire quelques vers après, que Photin conseilla l'assassinat de Pompée en homme qui savait flatter les pervers, & qui connaissait les tyrans.

At melior suadere malis, & nosse tyrannos,
Ausus Pompejum letho damnare Photinus.

Mais j'ai toujours vu avec chagrin, & je l'ai dit hardiment, que le Photin de Corneille débite plus de maximes fades & horribles de scélérateſſe que le Photin de Lucain ; maximes d'ailleurs cent fois plus dangereuses quand elles sont récitées devant des princes avec toute la pompe & toute l'illusion du théatre, que lorsqu'une lecture froide laisse à l'esprit la liberté d'en sentir l'atrocité.

Je ne m'en dédis point, je ne connais rien de si affreux que ces vers.

Le droit des rois consiste à ne rien épargner.
La timide équité détruit l'art de régner ;
Quand on craint d'être injuste, on a toujours à craindre,
Et qui veut tout pouvoir doit oser tout enfraindre,
Fuir comme un déshonneur la vertu qui le perd,
Et voler sans scrupule au crime qui le sert.

Vous avez vu très-judicieusement, Monsieur, que non seulement ces maximes sont exécrables, & ne doivent être prononcées en aucun lieu du monde, mais qu'elles sont absur-

furdes dans la circonftance où elles font placées. Il ne s'agit pas *du droit des rois ;* il eft queftion de favoir fi on recevra Pompée, ou fi on le livrera à Céfar. Il faut plaire au vainqueur: ce n'eft pas là un droit des rois. Ptolémée eft un vaffal qui craint d'offenfer Céfar fon maître. J'ai exprimé fans ménagement mon horreur pour tous ces lieux communs de barbarie qui font frémir l'honnêteté & le fens commun. J'ai dit, & j'ai du dire, combien font horribles à la fois & ridicules ces autres vers que nous avons entendu réciter au théatre.

Chacun a fes vertus ainfi qu'il a fes dieux....
Le fceptre abfout toujours la main la plus coupable....
Le crime n'eft forfait que pour les malheureux.....
Oui, lorfque de nos foins la juftice eft l'objet,
Elle y doit emprunter le fecours du forfait. &c.

On ne peut dire plus mal des chofes plus infames & plus fottes. Cependant, il y a des gens d'affez mauvaife foi pour ofer excufer ces horreurs ineptes. Point de mauvaife caufe qui ne trouve un défenfeur, & point de bonne caufe qui n'ait un adverfaire; mais à la longue le vrai l'emporte, fur-tout quand il eft foutenu par des efprits tels que le vôtre.

Si rien n'eft plus odieux aux honnêtes gens que ces fcélérats de Comédie qui parlent toujours de crime, qui crient que le crime eft héroïque, que la vengeance eft divine, qu'on s'immortalife par des crimes; rien n'eft plus fade auffi que ces héroïnes qui nous rebattent les oreilles de leur vertu. C'eft un grand art dans Racine, que Néron ne dife jamais qu'il

aime le crime, & que Junie ne se vante point d'être vertueuse.

Je vous demande bien pardon, Monsieur, de vous dire des choses que vous savez mieux que moi.

LE MOIS D'AUGUSTE, ÉPITRE A Mr. DE VOLTAIRE;

Par Mr. FRANÇOIS DE NEUFCHATEAU, *Docteur en Droit, Avocat du Roi au Bailliage de Vezelize, des Académies de Dijon, Lyon*, Marseille, *Nanci.*

AVERTISSEMENT.

Monsieur de Voltaire, qui a rendu tant de services à l'humanité, à la philosophie & à la raison, a voulu réformer aussi quelques abus de notre orthographe & quelques bisarreries de notre langue. Il s'est élevé, à juste titre, contre l'usage d'écrire le nom des Français comme celui de Saint François. La plupart des bons Ecrivains qui honorent aujourd'hui la nation, & les étrangers instruits qui ne sont pas moins

d'honneur à notre Littérature, ont ſenti la néceſſité du changement propoſé par Mr. de Voltaire, & l'ont adopté; mais, en fait d'orthographe, comme en toute autre choſe, l'habitude produit la ſuperſtition. Beaucoup d'honnêtes gens s'imaginent qu'on ne peut toucher à l'orthographe reçue, ſans ébranler en même-temps la conſtitution de l'Etat. La jalouſie, qui fait arme de tout, le faux zele, qui s'irrite de tout, le pédantiſme, qui dégénere en fanatiſme, ſe ſont réunis contre l'orthographe de Mr. de Voltaire, parce qu'elle était nouvelle & parce qu'elle était ſenſée. On connaît même des provinces de France où quiconque oſe la ſuivre eſt dénoncé comme un impie & comme un mauvais Citoyen. On aura peine à croire ce trait d'imbécillité barbare au milieu du XVIIIe ſiecle. C'eſt tout ce qu'on aurait pu attendre des temps d'ignorance & de perſécution où Ramus fut mis en pieces en l'honneur d'Ariſtote, & où les lambeaux de ſon corps déchiré furent ſemés à la porte des Colleges de Paris, pour faire expier à cet infortuné philoſophe la témérité qu'il avait eue de prononcer deux mots latins (*) autrement que ſes confreres.

L'Auteur de cette Epître n'a pas été tout-à-fait à ce point le martyr de l'orthographe d'un grand homme. On s'eſt contenté de le perſécuter. En effet, ne fallait-il pas qu'il fût bien criminel, bien audacieux, bien mauvais chrétien, pour ſubſtituer un *a* à un *o* dans les ſyl-

---

(*) *Quiſquis* & *Quamquam*.

labes de quelques noms propres & de quelques imparfaits des verbes, que ses persécuteurs voulaient absolument écrire d'une maniere & prononcer de l'autre.

La réforme proposée dans cette Epître n'aura pas, sans doute, les mêmes inconvéniens. Il s'agit de rendre au mois d'Auguste, que nous écrivons ridiculement *Août* ou *Aoust*, & que nous prononçons *Oût*, le véritable nom qu'il eut dans son origine. Le Poëte a saisi la conformité de ce nom avec celui de notre jeune Monarque, pour offrir un hommage public à ce Prince, *dont le premier Edit a été un bienfait, & la premiere maladie une leçon de courage*, comme l'a observé ingénieusement Mr. Suart dans son Discours de réception à l'Académie Française, & non pas *Françoise*.

Cette bagatelle ne doit pas être jugée à la rigueur. Ces vers sont échappés à la plume d'un homme qui n'a presque pas le temps de les faire, & encore moins celui de les relire.

LE
MOIS D'AUGUSTE,
ÉPITRE
A Mr. DE VOLTAIRE;

PATRIARCHE immortel de la Philosophie,
Vainqueur des préjugés & sur-tout de l'envie;
Oui, sans doute, VOLTAIRE, aux loix que tu prescris

L'idiôme Français doit plier ſon génie,
Puiſqu'à ton éloquence il doit ſon coloris,
A tes beaux Vers ſon harmonie,
Et que l'Europe réunie
Apprend à le parler en liſant tes Ecrits.
Mais ſur-tout que ta plainte eſt juſte,
Que je t'écoute avec ardeur,
Quand, d'un barbare uſage ingénieux frondeur,
Tu prétends rendre au Mois d'Auguſte
De ſon nom l'antique ſplendeur!
Le Calendrier même avait ſon but à Rome;
Rome a tout annobli; nous aviliſſons tout;
Et d'un mois illuſtré par le nom d'un grand homme,
Les Welches malheureux, ſans oreilles, ſans goût,
Ont triſtement fait le mois d'Ouſt.
Nos Ayeux, ignorants en étymologie,
D'un ſurnom glorieux ſentaient peu l'énergie;
Mais avons-nous le droit de faire le procès
A la groſſiéreté de ces ſiecles antiques?
Hélas! plus Welches que jamais,
Nos Pédants ennuyeux, nos Cuiſtres fanatiques,
D'une vieille orthographe adorateurs gothiques,
Malgré ta gloire & tes ſuccès,
Défigurent encor le beau nom des Français.
Laiſſons-les s'entêter d'une erreur volontaire,
Barbares par ſyſtême & ſtupides par choix.
En dépit des Pédants, ô ſublime VOLTAIRE,
D'Auguſte célébrons le Mois:
Et que le préjugé ſoit réduit à ſe taire.
Ce n'eſt pas l'Auguſte Romain
Qui doit rendre ce Mois ſi cher à la Patrie.
Par les proſcriptions ſa mémoire eſt flêtrie.
Du temple de la gloire il connut le chemin:
Les Muſes, les Beaux-Arts le guidaient par la main:
Mais il fit déteſter ſa lâche barbarie,
Il fut de Cicéron l'exécrable aſſaſſin,
Il dégrada ſon nom; & la France attendrie
Nomme un AUGUSTE plus humain.
Le Sceptre a ſes dangers, il oſe les combattre;
Et les premiers pas qu'il a faits
Ont rouvert les ſentiers où marchait Henri-Quatre.

Il promet de les ſuivre; il annonce aux Français
Qu'il doit mettre toujours ſa gloire la plus belle
Dans le bonheur de ſes Sujets.
Faut-il que cette gloire, hélas! ſoit ſi nouvelle!
Déjà, par une épreuve utilement cruelle,
Il nous inſtruit d'exemple à prévenir les traits
D'un mal contagieux, dont l'atteinte mortelle
Nous a coûté tant de regrets!
Et ſon courage encore eſt un de ſes bienfaits.
Il proſcrit des traitants les reſſources ſiniſtres,
Par qui l'état fut apauvri;
Son peuple eſt ſon ſeul favori;
Des citoyens ſont ſes miniſtres.
En corrigeant nos mœurs, qu'il réforme nos mots,
Puiſqu'en tout genre il eſt ſi juſte.
Que l'antique Mois d'Ouſt, en dépit de nos ſots,
Redevienne le Mois d'Auguſte:
Qu'il charme, ſous ce nom, la France & l'Univers;
Qu'en caractères d'or, ſur le marbre on l'incruſte;
Qu'on le grave au bas de ſon buſte,
Qu'il ranime nos cœurs, qu'il rempliſſe nos vers.
C'eſt dans ce Mois fécond que Cérès adorée
Couvre de ſes tréſors la campagne dorée.
Que tout fier déſormais de ſon nouvel honneur,
Il ne trahiſſe plus l'eſpoir du moiſſonneur!
Prodigue de ſes dons, que Cybele elle-même,
Réaliſe l'heureux emblême
Des vertus du Monarque & de notre bonheur!
A tes réformes ſalutaires
La langue, ſans effort, doit céder cette fois.
Les revêches Pédants, les Critiques auſteres,
Reſpecteront ce mot conſacré par ta voix.
L'avenir ſoumis à tes loix,
Du Mois d'Auguſte, un jour, aimera les myſteres;
Heureux nos deſcendants, ſi les onze autres Mois,
Dans les vers d'autant de VOLTAIRE,
Peuvent changer de nom, pour autant de bons Rois!

A Paris 6 Auguſte 1774.

SENTIMENT.

D'un Académicien de Lyon ſur quelques endroits des Commentaires de CORNEILLE.

J'Avais adopté dans ma jeuneſſe quelques idées de Mr. de Voltaire ſur la poëſie, & ſur la maniere d'en juger. Les critiques étonnantes de Mr. Clément m'ont inſpiré quelques réflexions dont je vais rendre compte aux gens de lettres plus inſtruits que moi, qui les jugeront.

Mr. de Voltaire, en commentant Corneille, a prétendu qu'il ne faut introduire dans le diſcours que des métaphores qui puiſſent former une image ou noble ou agréable. Il condamne ces deux vers d'Héraclius,

Et n'eût été Léonce en la derniere guerre,
Ce deſſein avec lui ſerait tombé par terre.

Il blâme ſur ce principe ces autres vers d'Héraclius,

Le peuple impatient de ſe laiſſer ſéduire
Au premier impoſteur armé pour me détruire,
Qui s'oſant revêtir de ce fantôme aimé,
Voudra ſervir d'idole à ſon zele charmé.

Pour ſentir, dit-il, combien cela eſt mal exprimé; mettez en proſe ces vers,

Le peuple eſt impatient de ſe laiſſer ſéduire au premier impoſteur armé pour me détruire, qui, oſant ſe revêtir de ce fantôme aimé, voudra ſervir d'idole à ſon zele charmé.

Ne fera-t-on pas révolté de cette foule d'impropriétés ? Peut-on fe vêtir d'un fantôme? L'image eft-elle jufte ? Comment peut-on fe mettre un fantôme fur le corps? &c.

Mr. Clément traite ce fentiment de Mr. de Voltaire de *ridicule excesfif.* Il l'attaque en ces termes :

„ La métaphore eft principalement confacrée
„ aux chofes intellectuelles, qu'elle veut ren-
„ dre fenfibles par des images frappantes. Ainfi,
„ quand on dit, mon ame s'ouvre à la joie,
„ mon cœur s'épanouit, on emprunte l'ima-
„ ge d'une fleur qui s'ouvre & s'épanouit aux
„ rayons du foleil. Or quoiqu'on puiffe pein-
„ dre cette fleur, on ne peut pas affurément
„ peindre de même une ame, &c.

Il me femble qu'on doit répondre à Mr. Clément : ce n'eft pas de pareilles métaphores que Mr. de Voltaire parle. Elles font devenues des expreffions vulgaires reçues dans le langage commun. Le premier qui a dit, mon cœur s'ouvre à la joie, la trifteffe m'abat, l'efpérance me ranime, a exprimé ces fentiments par des images fortes & vraies; il a fenti fon cœur, qui était auparavant comme ferré & flétri, fe dilater en recevant des confolations : & c'eft même ce que des peintres, en des temps groffiers, ont voulu figurer dans des tableaux d'autel, en peignant des cœurs frappés de rayons qu'on fuppofait être ceux de la grace. La trifteffe ne jette point un ame fur le plancher ; mais un peintre peut fort bien figurer un homme abattu, terraffé par la douleur, & en figurer un autre qui fe releve avec férénité, quand l'efpérance lui rend fes forces. Une ame ferme, un

cœur dur, tendre, caché, volage, un esprit lumineux, rafiné, pesant, léger, furent d'abord des métaphores: elles ne le sont plus, c'est le langage ordinaire. Mr. de Voltaire parle de celles qu'un poëte invente. Je crois avec lui qu'il faut absolument qu'elles soient toûjours justes & pittoresque. *Un dessein qui tombe à terre* n'a, ce me semble, ni justesse, ni vérité, ni grace, & il est impossible de s'en faire une idée. Mr. Clément prétend qu'on peut dire dans une tragédie, *un dessein est tombé par terre*, parce qu'on dit dans la conversation, *ce desscin a échoué.* Je crois qu'il se trompe. Je pense que le premier qui s'avisa de dire, *mes desseins ont echoué*, se servit d'une métaphore hardie, noble, frappante & très-pittoresque. L'idée en était prise d'un naufrage, & les *desseins* étaient mis à la place de l'homme; c'était proprement l'homme qui faisait naufrage. Il est d'usage de dire qu'un dessein a échoué; ce n'est plus une métaphore, c'est aujourd'hui le mot propre. Il n'en est pas de-même de *tomber par terre;* c'est une invention du poëte; elle n'a rien de pittoresque ni de noble; & ce vers ne me paraît pas plus élégant que celui-ci, *n'eût été Léonce en la derniere guerre.*

Il me semble aussi que personne n'approuvera un imposteur qui, *s'osant revêtir d'un fantôme aimé, sert d'idole à un zele charmé.* Si quelqu'un s'avisait aujourd'hui de nous donner de tels vers, je ne pense pas qu'on trouvât un seul homme qui osât en prendre la défense.

On a blâmé dans l'Andromaque ce vers d'Oreste, qui compare les feux de son amour aux feux qui consument Troie,

Brûlé de plus de feux que je n'en allumai.

On condamne ce vers d'Arons dans Brutus, où Arons dit, en parlant des remparts de Rome,

Du ſang qui les inonde ils ſemblent ébranlés.

En effet ces figures ſont trop recherchées, trop hors de la nature. Le *fantôme* aimé dont on ſe revêt pour ſervir d'idole au zele charmé, paraît encore plus défectueux. C'eſt ce que le pere Bouhours appelle du nerveux, dans ſa maniere de bien penſer.

Souvent il arrive que des vers louches, obſcurs, mal conſtruits, hériſſés de figures outrées, & même remplis de ſolécismes, ſont quelque illuſion ſur le théatre. La regle que donne Mr. de Voltaire pour diſcerner ces vers, me paraît aſſez ſûre. Dépouillez-les de la rime & de l'harmonie, réduiſez-les en proſe; alors le défaut ſe montre à nud, comme la difformité d'un corps qu'on a dépouillé de ſa parure.

Je me ſouviens d'avoir entendu réciter ces vers dans une tragédie fort extraordinaire,

Du ſang de Nonnius avec ſoin recueilli,
Autour d'un vaſe affreux dont il était rempli,
Au fond de ton palais, j'ai raſſemblé leur troupe,
Tous ſe ſont abreuvés de cette horrible coupe.

Réduiſez ces vers en proſe; & voyez ſi vous pourrez en faire quelque choſe d'intelligible. Comparez-les enſuite aux vers d'Æſchyle ſur

un ſujet ſemblable, traduits par Boileau dans le Traité du Sublime.

Sur un bouclier noir ſept chefs impitoyables,
Epouvantant les Dieux de ſermens effroyables,
Près d'un taureau mourant, qu'ils viennent d'égorger,
Tous, la main dans le ſang, jurent de ſe venger.

C'eſt à-peu-près la même idée que celle des vers précédents ; mais quelle différence ! vous trouverez ici non-ſeulement de grandes images & de l'harmonie ; mais encore toute l'exactitude de la proſe la plus châtiée.

Le judicieux Boileau avait donc très-grande raiſon de dire,

Mon eſprit n'admet point un pompeux barbariſme,
Ni d'un vers ampoulé l'orgueilleux ſoléciſme.
Sans la langue, en un mot, l'auteur le plus divin
Eſt toujours, quoiqu'il faſſe, un méchant écrivain.

Je penſe qu'il n'y a aucun bon vers, même avec la conſtruction la plus hardie, qui ne réſiſte à l'épreuve que Mr. de Voltaire propoſe, & qui ne ſorte triomphant de cet examen rigoureux. *Je t'aimais inconſtant, qu'aurais-je fait fidele !* eſt peut-être la conſtruction la plus hazardée qu'on ait jamais faite. C'eſt un vers, ſi on compte douze ſyllabes ; c'eſt de la proſe, ſi on en détache le vers ſuivant. Mais, dans l'un & dans l'autre cas, *qu'aurais-je fait fidele* eſt mille fois plus énergique que ſi on diſait, *qu'aurais-je fait ſi tu avais été fidele.* Ce tour ſi nouveau enleve ; il ne faudrait pas le répéter. Il y a des expreſſions que Boileau appelle *trouvées*, qui font un effet merveilleux dans la place où un homme de génie les emploie ; el-

les deviennent ridicules chez les imitateurs.

Mr. Clément croit que Mr. de Voltaire veut dire qu'il faut tourner en profe un vers, en lui fubftituant d'autres expreffions pour en bien juger. C'eft précifément le contraire. Il faut laiffer la conftruction entiere telle qu'elle eft, avec tous les mots tels qu'ils font, & en ôter feulement la rime.

Mr. de la Mothe fembla prétendre que l'inimitable Racine n'était pas poëte; & pour le prouver il ôta les rimes à la premiere fcene de Mithridate, en confervant fcrupuleufement tout le refte, comme il le devait pour fon deffein. Mr. de Voltaire lui démontra, fi je ne me trompe, que c'était par cela même que ce grand-homme était auffi bon poëte qu'on peut l'être dans notre langue. Pourquoi? C'eft qu'on ne trouva pas dans toute cette fcene de Mithridate, délivrée de l'efclavage de la rime, un feul mot qui ne fût à fa place, pas une conftruction vicieufe, rien d'ampoulé ou de bas, rien de faux, de recherché, de répété, d'obfcur, de hazardé. Tous les gens de lettres convinrent que c'était la véritable pierre de touche. On voyait que Racine avait furmonté fans effort toutes les difficultés de la rime. C'était un homme qui, chargé de fers, marchait librement avec grace. C'eft certainement ce qu'on ne pouvait dire d'aucun autre tragique depuis les belles fcenes de Cornélie, de Severe, d'Horace, d'Augufte, du Cid. Ouvrons Rodogune, dont la derniere fcene eft un chef-d'œuvre, & lifons le commencement de cette piece fameufe dégagée feulement de la rime.

„ Ce jour *pompeux*, ce jour heureux nous
„ luit enfin qui doit diſſiper la *nuit d'un trou-*
„ *ble ſi long ;* ce grand jour où l'hyménée,
„ étouffant la vengeance, remet l'intelligence
„ entre le Parthe, & nous, affranchit la princes-
„ ſe, & nous fait pour jamais un lien de la
„ paix du motif de la guerre. Mon frere, ce
„ grand jour eſt venu où notre Reine, ceſſant
„ de tenir plus la *couronnè incertaine*, doit
„ rompre ſon ſilence obſtiné aux yeux de tous,
„ nous déclarer l'ainé de deux princes *ju-*
„ *meaux ;* & l'avantage ſeul d'un *moment de nais-*
„ *ſance*, dont elle a caché la connaiſſance juſ-
„ qu'ici, mettant le ſceptre dans la main *au*
„ plus heureux, va faire l'un ſujet, & l'autre
„ Roi. Mais n'admirez-vous point que cette
„ même Reine *le* donne pour époux à l'objet
„ de ſa haine, & n'en doit faire un Roi qu'afin
„ de couronner celle qu'elle aimait à *gêner*
„ dans les fers. Rodogune, traitée par elle
„ en eſclave, *va être montée par elle* ſur le
„ trône, &c.

En liſant ce commencement de Rodogune tel qu'il eſt mot-à-mot dans la piece, je découvre tout ce qui m'était échappé à la repréſentation. Un jour *pompeux*, un jour *heureux*, un *grand* jour, en quatre vers; une *nuit d'un* trouble; une princeſſe *affranchie*, ſans que je ſache encore quelle eſt cette princeſſe; un *motif* de la guerre qui devient un lien de la paix, ſans que je puiſſe deviner quel eſt ce motif, quelle eſt cette guerre, qui la fait, à qui on la fait, quel eſt le perſonnage qui parle. Je vois une reine qui ceſſe de *tenir plus* la couronne incertaine, & qui va mettre le ſceptre

dans la main *au* plus heureux ; mais on ne m'apprend pas ſeulement le nom de cette Reine. J'apprends ſeulement que Rodogune *va être montée* ſur le trône par cette Reine inconnue.

Toutes ces irrégularités ſe manifeſtent à moi bien plus aiſément dans la proſe, que lorſqu'elles m'étaient déguiſées par la rime & par la déclamation. Je ſuis confirmé alors dans le principe de Mr. de Voltaire, qui établit que, pour bien juger ſi des vers ſont corrects, il faut les réduire en proſe, parce qu'en effet les bons vers doivent joindre au charme de l'harmonie l'exactitude de la proſe la plus châtiée. Mr. Clément dit que *ce ſyſtême eſt celui d'un fou.* Je ne crois point être fou en l'adoptant. J'eſpere ſeulement que Mr. Clément aura un jour une raiſon plus ſage & plus honnête.

Les bornes de ce petit écrit ne me permettent que d'ajouter ici quelques mots ſur les injures atroces que Mr. Clément dit à Mr de la Harpe, dans ſa diſſertation qui devait être purement grammaticale. Il l'accuſe d'avoir compoſé une partie des commentaires ſur le théâtre de Corneille par un motif d'intérêt ; & il hazarde cette calomnie pour l'accabler d'outrages, qui ne peuvent que retomber ſur celui qui les prodigue ſi injuſtement.

Je n'ai jamais vu Mr. de Voltaire; mais je ſuis aſſez inſtruit de ſes procédés envers la famille de Pierre Corneille, & du ſentiment de tous les honnêtes gens, pour ſavoir combien ils réprouvent les invectives odieuſes de Mr. Clément, qui ſont auſſi déplacées que ſes critiques. J'ai peu vu Mr. de la Harpe; je ne le connais que par les excellents ouvrages qui

lui ont mérité tant de prix à l'Académie, & par des pieces de poëſie qui reſpirent le bon goût. Tous ceux qui ont pu lire ce libelle de Mr. Clément, condamnent unanimement cette fureur groſſiere avec laquelle il amene ici le nom de Mr. de la Harpe pour l'inſulter ſans aucune raiſon. On eſt bien ſurpris qu'il continue comme il a débuté, & qu'après avoir fait une volume d'injures déjà oublié contre Mr. de St. Lambert & tant d'autres gens de lettres ſi eſtimables, il veuille perſuader au public que Mrs. de Voltaire & de la Harpe ont travaillé de concert à décrier le grand Corneille; tandis que l'auteur de Zaïre, d'Alzire, de Mérope, de Brutus, de Sémiramis, de Mahomet, de l'Orphelin de la Chine, de Tancrede, eſt à genoux devant le pere du théatre, devant le grand auteur du Cid, d'Horace, de Cinna, de Polyeucte, de Pompée; tandis qu'il ne releve les fautes qu'en admirant les beautés avec enthouſiaſme; tandis qu'à peine il critique Pertharite, Théodore, Don Sanche, Attila, Pulchérie, Agéſilas, Suréna: certes il n'entreprit cette tâche ni pour déprimer Corneille, ni pour déplaire à ſa famille.

Il m'a paru que ce commentateur nouveau avait ſur-tout en vue la vérité & l'inſtruction des gens de lettres. J'aime à voir comment, en imitant la conduite de l'Académie lorſquelle jugea le Cid, il mêle à tout moment la juſte louange à la juſte critique. J'aime à voir comme il craint ſouvent de décider. Voici comme il s'exprime ſur une difficulté qu'il ſe propoſe dans l'examen du troiſieme acte de Cinna. *C'eſt ſur quoi les lecteurs qui connaiſſent le cœur hu-*

main doivent prononcer. Je ſuis bien loin de porter un jugement. J'aime ſur-tout à voir avec quel reſpect, avec quels ſentiments d'un cœur pénétré, il met Cinna au-deſſus de l'Electre & de l'Œdipe de Sophocle, ces deux chefs-d'œuvre de la Grece; & cela même en relevant de très-grands défauts dans Cinna. Mr. de Voltaire m'a paru un homme paſſionné de l'art, qui en ſent les beautés avec idolatrie, & qui eſt choqué très vivement des défauts. Ce commentaire me ſemble mériter l'aprobation de tous les gens de lettres; car il a été entrepris par l'amitié, & écrit par la vérité. Il y a une rage ridicule à vouloir qu'on donne les mêmes louanges à Cinna, & à Pertharite.

Qu'a donc de commun Mr. Clément avec l'auteur de Cinna, & avec celui de Mahomet? De quel droit ſe met-il entre eux? Pourquoi ce déchaînement contre tous ſes contemporains? Faut-il aboyer ainſi à la porte à tous ceux qui entrent dans la maiſon! que ne tâche-t-il plutôt d'y entrer! Le génie a quelques droits, mais le métier de Zoïle eſt infame.

FRAGMENT D'UN POEME,

Par Mr. le Chevalier DE CUBIERES, *Ecuyer du Roi, qui a concouru pour le prix de l'Académie françaiſe, en* 1775.

. . . .
. . . .

DAns le ſtérile champ de ſa longue Epopée
Chapelain fait tenir à ſa muſe éclopée
Une route fidele aux regles du cordeau.
L'Iliade, a-t-on dit, n'a pas un plan ſi beau.
Cependant croira-t-on que la vieille pucelle
Du feu de l'auteur grec ait la moindre étincelle?
Homere fut ſublime, impétueux, ardent;
Mais, comme dit Horace, il dormait trop ſouvent.
Je ne puis ſupporter l'oiſiveté d'Achile,
Et dans un long poëme un héros inutile,
Qui ſort après neuf ans de ſon repos fatal
Pour combattre à coup ſûr, & pour vaincre en brutal.
Comment puis-je admirer ſa valeur indomptable,
Quand à ſon talon près il eſt invulnérable?
A l'admiration dois-je m'abandonner
De le voir dans ſa tente apprêter ſon dîner?
Quoi qu'en diſe Dacier dans ſa lourde doctrine,
Un Héros n'eſt point né pour faire la cuiſine.
En un mot, j'aime mieux le luth d'Anacréon
Que les ſons inégaux du chantre d'Ilion.
Mais j'aime cent fois plus l'ingénieux Horace,
Sage, voluptueux, plein d'eſprit & de grace.
Tout ce qu'il a touché ſe convertit en or.
On ſe plait à le lire, à le relire encor,
Soit que dans l'ode altiere il déifie un homme,
Soit que, railleur adroit des beaux eſprits de Rome,

Dans l'épître légere il fifle leurs travers.
Virgile me ravit dans fes nobles concerts.
  Mais s'il eft un mortel qui, loin de nos barrieres,
Seul ait pu parcourir ces immenfes carrieres,
C'eft à lui déformais que je livre mon cœur.
Des Frérons acharnés l'infipide fureur
Rendra mon amitié plus conftante & plus pure.
Quoi donc, pour le venger de leur lâche impofture,
Attendrai-je le temps où de fon doigt d'airain
La Parque aura tranché le fil de fon deftin?
Hélas! qu'importe aux morts qu'on leur rende juftice?
Pigal a préparé l'éternel édifice
Où les mufes viendront fufpendre à des cyprès
Leurs luths que la douleur aura rendus muets.
La gloire fur fon front pofera des couronnes,
Sous fes pieds fifleront l'envie & les Gorgones,
Et le fculpteur adroit, au bas du monument,
Sous les traits d'un hibou peindra maître Clément.

VERS *fur un Bref attribué au Pape* CLEMENT XIV, *contre la Caftration; par Mr.* DE BORDES *de l'Académie de Lyon.*

GLOIRE & félicité parfaite
Au fuprême & fage prélat
Qui ne veut point qu'une ariete
Coûte des membres à l'Etat.
Il fe fouvient qu'à fon image
Dieu jadis créa les humains;
Il confervera fon ouvrage
Tel qu'il eft forti de fes mains.
  Cet acte feul l'immortalife;
Le beau fexe le canonife;
Il eft béni par tous les faints.
Mais par quelle étrange manie
Cette fanglante tyrannie
A-t-elle régné fi longtemps?
  Qu'un defpote orgueilleux prétende

Etre pere de ſes enfans;
Pour bannir toute contrebande,
Qu'il faſſe mutiler ſes gens;
En blâmant ce terrible uſage
J'excuſe du moins un Sophi,
De s'aſſurer un avantage
Devenu ſi rare aujourd'hui:
Sa loi lui permet cinq cents femmes;
Combien d'intrigues & de trames
Se formeraient dans le ſerrail
Et pour la blonde & pour la brune?
Comment garder tout ce bercail,
Si l'on ne peut en garder une?
  Mais par un crime impertinent
Détruire la ſource des êtres,
Dégrader l'homme uniquement
Pour déſennuyer de vieux prêtres!
Et, ce qui me ſemble agravant,
Priver de fait un Catholique
D'un fort aimable ſacrement!
Cette invention frénétique
Dut naître au fin fond de l'enfer.
Concevons que c'eſt payer cher
Un petit luxe de muſique.
  Et ce ſont des peuples penſants,
Des chrétiens polis & charmants,
Qui, dans le temple & ſur la ſcene,
Se donnaient ce doux paſſetemps
Aux dépends de l'eſpece humaine!
La nature étouffait ſes cris;
Dignes émules de Tantale
Les peres immolaient leurs fils
A cette fureur muſicale.
Les deſcendants des Scipions,
Des Fabius & des Catons,
Subiſſaient l'attentat impie;
Malheureux dans leur infamie,
Chaque jour ſouffrant mille morts,
Et, pour mieux combler leur miſere
Forcés de feindre des tranſports
Qu'ils ne pouvaient plus ſatisfaire.

Ils formaient les plus beaux accords,
Ils triomphaient dans la cadence,
Les roulements & cætera;
Mais, comme on l'a dit, ces gens-là
Ne brillaient point par leur dépenſe.

. . . .

Remercions Clément l'apôtre.
Chez les Cordeliers il vivait.
Du bien qu'à l'homme on enlevait
Il a ſu le prix mieux qu'un autre.
Pour le payer de ſa bonté
Puiſſent des ſonges favorables,
En dépit de ſa ſainteté,
Lui retracer la volupté,
Qu'il conſerve à tous ſes ſemblables!
Et vous, des bords ultramontains
Rois & princes que je révere,
Méritez vos nobles deſtins;
Et, ſi la gloire vous eſt chere,
Hâtez-vous, ne permettez plus
Ces indignes métamorphoſes;
Faites admirer vos vertus,
Et n'ayez plus ces virtuoſes;
Ils font frémir l'honnêteté;
Abjurez ce goût fanatique;
Aimez un peu moins la muſique,
Et beaucoup plus l'humanité.

LES FINANCES.

QUand Terrai nous mangeait, un honnête bourgeois,
Laſſé des contretemps d'une vie inquiete,
Tranſplanta ſa famille au pays champenois:
Il avait près de Rheims une obſcure retraite;
Son plus clair revenu conſiſtait en bon vin.
Un jour qu'il arrangeait ſa cave & ſon ménage,
Il fut dans ſa maiſon viſité d'un voiſin,
Qui parut à ſes yeux le Seigneur du village:
Cet homme étant ſuivi de brillants eſtafiers,

Sergents de la finance, habillés en guerriers.
Le bourgeois fit à tous une humble révérence;
Du meilleur de ſon crû prodigua l'abondance;
Puis il s'enquit tout bas, quel était le Seigneur
Qui feſait aux bourgeois un tel excès d'honneur.
Je ſuis, dit l'inconnu, dans les fermes nouvelles,
Le royal directeur des *aides & gabelles.* —
Ah! pardon, Monſeigneur! quoi! vous *aidez* le Roi! —
Oui, l'ami. — Je révere un ſi ſublime emploi.
Le mot *d'aide* s'entend: *Gabelles* m'embarraſſe.
D'où vient ce mot? — D'un Juif appellé *Gabelus* (*a*) —
Ah, d'un Juif! Je le crois. — Selon les nobles us
De ce peuple divin, dont je chéris la race,
Je viens prendre chez vous les droits qui me ſont dûs.
J'ai fait quelques progrès, par mon expérience,
Dans l'art de *travailler un royaume en finance.*
Je fais loyalement deux parts de votre bien:
La premiere eſt au roi qui n'en retire rien;
La ſeconde eſt pour moi. Voici votre mémoire.
Tant pour les brocs de vin qu'ici nous avons bus;
Tant pour ceux qu'aux marchands vous n'avez point vendus,
Et pour ceux qu'avec vous nous comptons encor boire.
Tant pour le ſel marin, duquel nous préſumons
Que vous deviez garnir vos ſavoureux jambons. (*b*)
Vous ne l'avez point pris, & vous deviez le prendre.
Je ne ſuis point méchant, & j'ai l'ame aſſez tendre.
Compoſons, s'il vous plait. Payez dans ce moment
Deux mille écus tournois par accommodement.
Mon badaut écoutait d'une mine attentive
Ce diſcours éloquent qu'il ne comprenait pas,
Lorſqu'un autre Seigneur en ſon logis arrive,

(*a*) *Il y eut en effet le Juif Gabélus qui eut des affaires d'argent avec le bon homme Tobie; & pluſieurs doctes très-ſenſés tirent de l'hébreu l'étymologie de Gabelle: car on ſait que c'eſt de l'hébreu que vient le français, comme nous l'ont dit Bochard & Péſeron.*

(*b*) *Un homme qui a tant de cochons doit prendre tant de ſel pour les ſaler; & s'ils meurent, il doit prendre la même quantité de ſel, ſans quoi il eſt mis à l'amende & on vend ſes meubles.*

Lui fait ſon compliment, le ſerre entre ſes bras. —
Que vous êtes heureux! votre bonne fortune,
En pénétrant mon cœur à nous deux eſt commune.
Du domaine royal je ſuis le controlleur,
J'ai ſu que depuis peu vous goûtez le bonheur
D'être ſeul héritier de votre vieille tante.
Vous penſiez n'y gagner que mille écus de rente:
Sachez que la défunte en avait trois fois plus.
Jouiſſez de vos biens par mon ſavoir accrus.
Quand je vous enrichis, ſouffrez que je demande,
Pour vous être trompé, dix mille francs d'amende. (c)
Auſſitôt ces meſſieurs diſcretement unis
Font des biens au ſoleil un petit inventaire;
Saiſiſſent tout l'argent, démeublent le logis.
La femme du bourgeois crie & ſe déſeſpere;
Le maître eſt interdit; la fille eſt toute en pleurs;
Un enfant de quatre ans joue avec les voleurs,
Heureux pour quelque temps d'ignorer ſa diſgrace!
Son ainé, grand garçon revenant de la chaſſe,
Veut ſecourir ſon pere & défend la maiſon.
On les prend, on les lie, on les mene en priſon;
On les juge, on en fait de nobles argonautes,
Qui, du port de Toulon devenus nouveaux hôtes, (d)
Vont ramer pour le roi vers la mer de Cadix.
La pauvre mere expire en embraſſant ſon fils.
L'enfant abandonné gémit dans l'indigence.
La fille ſans ſecours eſt ſervante à Paris.
C'eſt ainſi qu'on travaille un royaume en finance.

(c) *Les controlleurs du domaine évaluent toujours le bien dont le collatéral hérite au triple de la valeur, le taxent ſuivant cette évaluation, impoſent une amende exceſſive, vendent le bien à l'encan, & l'achetent à bon marché.*

(d) *L'avanture eſt arrivée à la famille d'Antoine Fuſigat.*

FRAGMENT

D'une Lettre ſur les Dictionnaires ſatyriques.

. . . .

. . . .

UN de ces plus étranges Dictionnaires de parti, un de ces plus impudents recueils d'erreurs & d'injures par A & par B, eſt celui d'un nommé Paulian, ex-Jéſuite, imprimé à Nîmes chez Gaude en 1770. Il eſt intitulé, Dictionnaire philoſopho-théologique ; & il n'eſt aſſurément ni d'un philoſophe, ni d'un vrai théologien ; ſuppoſé qu'il y ait de vrais théologiens chez les Jéſuites.

A l'article RELIGION il dit, *que quiconque admet la religion naturelle, avoue ſans peine qu'un être infiniment parfait a tiré du néant ce vaſte univers.*

Remarquez cependant qu'il n'y a jamais eu aucun philoſophe, aucun patriarche, aucun homme d'une religion naturelle ou ſurnaturelle, qui ait enſeigné la création du néant. Il faudrait être d'une ignorance bien obſtinée, pour nier que la Geneſe n'a aucun mot qui ſignifie créer de rien. On ſait aſſez que l'hébreu & le grec ſe ſervent du mot *faire*, & non du mot *créer*. Ce n'eſt pas même une queſtion chez les ſavants.

Au mot *MESSIE*, Paulian ayant oui dire que cet article eſt ſavamment traité dans la grande Encyclopédie, s'eſt imaginé que l'auteur était un laïque, & que par conſéquent ce morceau était d'un athée. Il ne ſavait pas que

cet excellent morceau eſt de Mr. Pollier de Bottens, théologien beaucoup plus éclairé que lui, & beaucoup plus honnête. Il ſe jette avec fureur ſur les laïques, comme ſur des eſclaves échappés des chaînes des Jéſuites. On eſt indigné des outrages que ce fanatique de collége leur prodigue.

A l'article *MAHOMÉTISME*, voici comme il parle. *Les dogmes & la morale de cette religion forment l'alcoran, livre dont la lecture n'eſt permiſe qu'à un petit nombre de mahométans. On enſeigne dans ce livre que Dieu a un corps, que l'ame eſt matiere, que la circonciſion eſt néceſſaire, que Jéſus-Chriſt eſt le Meſſie, que la béatitude conſiſtera dans les plus ſales voluptés.*

Examinons ce ſeul article. Autant de mots autant de fauſſetés, & toutes très-palpables. Il eſt très-faux que la lecture du koran ne ſoit permiſe qu'à un petit nombre. Il faut aprendre à cet ex-Jéſuite que ſur le dos de chaque exemplaire du koran, ces lignes du Sura 56 (*) ſont toujours écrites : *perſonne ne doit toucher ce livre qu'avec des mains pures.* C'eſt pourquoi tout muſulman ſe lave les mains avant de le lire. Ce Jéſuite s'imagine qu'il en eſt par toute la terre comme à Rome, où l'on a défendu de lire la bible ſans une permiſſion expreſſe. Il penſe qu'on admet dans le reſte du monde cette contradiction : *voilà la vérité, & vous ne la lirez pas ; voilà votre regle, & vous n'en ſaurez rien.*

(*) *Les Sura ſont les Chapitres.*

Dieu a un corps. Rien n'eſt plus faux encore. C'eſt une calomnie impertinente. Si Paulian avait lu une bonne traduction de l'alcoran, il aurait vu au Sura 17 ces propres paroles : *l'eſprit a été créé par Dieu-même.* Pour prouver que Dieu eſt un être pur, Mahomet dit au Sura 37, *que Dieu n'a ni fils, ni fille.* Et dans le Sura 112, *Dieu eſt le ſeul Dieu, l'Eternel Dieu ; il n'engendre ni n'eſt engendré, & rien ne lui resſemble dans l'étendue des êtres.*

Il eſt bien vrai que dans l'alcoran on ſe ſert quelquefois des mots de trône, de tribunal, pour exprimer imparfaitement la grandeur de l'Etre ſuprême. Mais jamais on ne fait deſcendre Dieu ſur la terre. Jamais on ne le rabaiſſe aux fonctions humaines. Il faut que ce Paulian n'ait jamais lu le livre dont il parle ſi affirmativement. Il ne connaît pas plus ſon alcoran que ſon évangile.

L'ame eſt matiere. Il n'y a pas un mot dans tout l'alcoran qui puiſſe le moins du monde excuſer cette impoſture.

La circoncifion eſt nécesſaire. Il n'eſt pas dit un ſeul mot de la circonciſion dans tout l'alcoran. Mahomet laiſſa ſubſiſter cette pratique ridicule, qu'il trouva établie chez les Arabes de temps immémorial. C'était une ſuperſtition ancienne, comme elles le ſont toutes, de préſenter aux dieux ce qu'on avait de plus cher & de plus noble.

Jéſus eſt le Mesſie. Cette citation de l'alcoran eſt encore très-fauſſe. Jeſus eſt appellé Chriſt dans pluſieurs endroits du koran. C'eſt un nom propre, comme chez Tacite, qui dit, *impellente Chriſto quodam.*

Au reste, il faut bien observer qu'il y avait du temps de Mahomet vers l'Arabie quelques exemplaires des Evangiles que nous ne recevions pas; comme celui de Barnabé, qui existe encore; celui des Basilidiens & des Ebionites. C'est dans celui des Basilidiens qu'on lisait que Jesus n'avait pas été crucifié, & que Dieu l'avait soustrait à la fureur de ses ennemis. C'est évidemment cet Evangile que Mahomet suivit, sans reconnaître jamais notre Sauveur pour fils de Dieu. Car il dit expressément dans plusieurs endroits, que Dieu n'a ni fils ni fille.

La béatitude dans les plus sales voluptés. Il faut apprendre à ce Paulian, que la jouissance de la vue de Dieu est la premiere récompense promise dans l'alcoran. Il est vrai qu'au Sura 55 il dit *que le paradis, c'est-à-dire le jardin, sera composé de trois grands bosquets, dans l'un desquels sera un large bassin d'eau céleste, entouré de palmiers & de grenadiers. On trouvera*, dit-il, *dans ce lieu de délices de belles vierges aux grands yeux noirs, des Ouris dont personne n'a jamais approché, & qui reposent sous de riches pavillons, couchées sur des tapis magnifiques.*

Remarquons qu'il n'y a pas dans ce chapitre un seul mot qui puisse allarmer la pudeur. On y dit que ces nymphes ne seront connues que par ceux qui leur seront destinés pour époux. Ce n'est pas là assurément une *sale volupté.* Toutes les religions anciennes, qui admirent tôt ou tard la résurrection, enseignerent qu'on ressusciterait avec tous ses sens. Il n'était pas déraisonnable de penser, que puisqu'on avait des sens on aurait aussi des sensations. C'était

le ſentiment des phariſiens chez le petit peuple juif.. Et s'il eſt permis de comparer nos livres ſacrés & myſtérieux aux imaginations des autres peuples, qui ſont tous évidemment plongés dans l'erreur, n'avons-nous pas dans l'apocalypſe un exemple frappant de ce que je dis? n'y voit-on pas la belle épouſe qui ſe marie avec l'agneau? n'y voit-on pas la Jéruſalem céleſte toute bâtie d'or & de pierres précieuſes? cette ville quarrée n'a-t-elle pas ſoixante lieues en tout ſens? les maiſons n'y ſont-elles pas de ſoixante lieues de haut? n'y a-t-il pas des canaux d'eau vive, bordés d'arbres qui portent des fruits délicieux? On trouve des allégories à peu près ſemblables, quoique moins ſublimes, dans la plus haute antiquité.

Non ſeulement ce Paulian, dans ſon Dictionaire, calomnie les muſulmans, mais il calomnie toutes les communions chrétiennes, & les ſectes, & les particuliers. C'eſt aſſez le propre des Jéſuites. Les malheureux ont pris cette mauvaiſe habitude dans les écoles où ils ont régenté. Le pédantiſme & l'inſolence ont formé le caractere de ceux qui ont diſputé. Ils n'ont pu s'en défaire après leur diſperſion. Ils ſont comme les Juifs, qui ont conſervé leurs anciennes ſuperſtitions, n'ayant plus de Jéruſalem. Nous laiſſons encore les Juifs prêter ſur gages; & nous laiſſons aboyer les Paulians & les Nonottes.

Mais ces chiens devraient s'appercevoir qu'ils n'aboyent plus que dans la rue, qu'ils ſont chaſſés de toutes les maiſons où ils mordaient autrefois.

Ce roquet de Paulian (qui le croirait?) parle encore de la grace ſuffiſante. Il eſt vrai-

ment bien queſtion aujourd'hui de la grace ſuffiſante qui ne ſuffit pas ! Ces ſottiſes feſaient grand bruit ſous Louis XIV, quand le miſérable Normand Le Tellier, natif de Vire, oſait perſécuter le Cardinal de Noailles. Les querelles ridicules des Janſéniſtes & des Moliniſtes ſont oubliées aujourd'hui, comme mille autres ſectes qui ont troublé la paix publique dans des temps d'ignorance & de bel eſprit.

Je vous enverrai par la premiere poſte un relevé des calomnies de Paulian contre les bons chrétiens. (*)

REPONSE

A CETTE LETTRE

PAR Mr. DE MORZA.

. . . .

. . . .

VOtre Paulian, Monſieur, eſt auſſi ignoré dans Paris, que les tragédies & les comédies de l'année paſſée, les oraiſons funebres faites dans ce ſiecle, les almanacs des muſes, & la foule innombrable des autres fadaiſes dont la preſſe eſt ſurchargée. Ce n'eſt pas ſeulement la rage d'un fanatiſme imbécille qui met la plume à la main de ces gens-là ; c'eſt une autre eſpece de rage, qui eſt le réſultat de la miſere, de la faim, de la répugnance pour un métier honnête, & de cet orgueil ſecret qui ſe mêle aux ſentimens les plus bas. Nous en avons

---

(*) *Nous n'avons pas trouvé ce relevé. Ce ſera pour une autre fois.* Oportet cognoſci malos.

un bel exemple dans cet homme nommé Sabotier natif de Caſtres. Il ne tenait qu'à lui d'être un bon perruquier, comme ſon pere; il s'eſt fait abbé; & vous ſavez ce qu'il eſt devenu. Après avoir été chaſſé de Toulouſe & mis au cachot à Strasbourg, il ſe procura je ne ſais comment une entrée dans la maiſon de Mr. Helvétius; & la premiere choſe qu'il fit après la mort de ſon bienfaiteur & de ſon maître, fut de le déchirer, non pas à belles dents, mais à très-vilaines dents, dans un de ces dictionnaires de calomnies intitulé *les trois ſiecles*, ouvrage de la haine & de l'envie de quelques prétendus gens de lettres décrédités, qui eurent la baſſeſſe de s'aſſocier avec lui. Et ſavez-vous Mr. quel prétexte ils inventerent pour juſtifier cette œuvre d'iniquité? celui de défendre la religion chrétienne. C'eſt ſous ce maſque ſacré que cette petite troupe de démons voulut paraître en anges de lumiere.

Il eſt bon Mr. de ſavoir quels ſont ces apôtres; le public un jour les connaîtra tous: en attendant je vous dirai, que dans un de mes voyages j'ai vu entre les mains de Mr. de V..... un extrait & un commentaire de Spinoſa, écrit tout entier de la main de ce malheureux Sabotier. C'eſt un in-quarto de 57 pages intitulé *Analyſe de Spinoſa, où l'on expoſe les cauſes & les motifs de l'incrédulité de ce philoſophe.* Le manuſcrit commence par ces mots, *Spinoſa était fils d'un Juif marchand*, & finit par ceux-ci, *Adieu baptiſabit.* Il eſt accompagné d'un recueil de petites pieces de vers de Mr. l'abbé, dignes des étrennes de la St. Jean & des lieux honnêtes où ce ſaint homme les a faits. Tout cela eſt écrit de la main de Mr. l'abbé Sabotier, &

ſigné de lui. Des perſonnes que ce confeſſeur avait inſultées dans ſon dictionnaire des trois ſiecles, envoyerent ce manuſcrit à Mr. de V....., eſperant qu'il le dénoncerait au Miniſtre qui veille ſur la littérature, & qu'il obtiendrait qu'on fit de ce confeſſeur un martyr. Mais Mr. de V..... n'était pas homme à deſcendre à une telle vengeance. Et celui qui avait tiré l'abbé Desfontaines de Biſſêtre, ne pouvait s'avilir jusqu'à perſécuter le petit abbé commentateur.

Vous connaiſſez Mr. la fameuſe réponſe de Desfontaines à Mr. le Comte d'Argenſon, *Monſeigneur, il faut que je vive.* Il faut que l'abbé Sabotier vive auſſi. Mais je conſeillerais à tous les malheureux qui croient vivre de brochures ſoit contre les beaux arts, ſoit contre le gouvernement, de lire avec attention ces vers du pauvre diable.

Prête l'oreille à mes avis fideles.
Jadis l'Egypte eut moins de ſauterelles,
Que l'on ne voit aujourd'hui dans Paris
De malotrus ſoi-diſant beaux eſprits,
Qui, diſſertant ſur les pieces nouvelles,
En font encor de plus ſiflables qu'elles;
Tous l'un de l'autre ennemis obſtinés,
Mordus, mordants, chanſonneurs, chanſonnés,
Nourris de vent au temple de mémoire,
Peuple croté qui diſpenſe la gloire.
J'eſtime plus ces honnêtes enfans
Qui de Savoie arrivent tous les ans,
Et dont la main légerement eſſuie
Ces longs canaux engorgés par ſuie:
J'eſtime plus celle qui dans un coin
Tricote en paix les bas dont j'ai beſoin,
Le cordonnier qui vient de ma chauſſure
Prendre à genoux la forme & la figure,
Que le mêtier de tes obſcurs Frérons, &c.

LE DIMANCHE,

OU

LES FILLES DE MINÉE

POEME.

VOus demandez, Madame Harnanche,
Pourquoi nos dévots Payſans,
Les Cordeliers à la grand'manche,
Et nos Curés catéchiſants,
Aiment à boire le Dimanche.
J'ai conſulté bien des Savans:
Huet, cet Evêque d'Avranche,
Qui toujours pour la Bible penche,
Prétend qu'un uſage ſi beau
Vient de Noé le Patriarche,
Qui juſtement dégoûté d'eau,
S'enivrait au ſortir de l'arche.
Huet ſe trompe; c'eſt Bacchus,
C'eſt le Légiſlateur du Gange;
Ce Dieu de cent Peuples vaincus,
Cet inventeur de la vendange;
C'eſt lui qui voulut conſacrer
Le dernier jour hebdomadaire
A boire, à rire, à ne rien faire.
On ne pouvait mieux honorer
La divinité de ſon Pere.
Il fut ordonné par les loix
D'employer ce jour ſalutaire
A ne faire œuvre de ſes doigts
Qu'avec ſa maîtreſſe & ſon verre.
Un jour, ce digne fils de Dieu

Et de la pieuſe Semèle,
Deſcendit du ciel au ſaint lieu
Où ſa Mere très-peu cruelle,
Dans ſon beau ſein l'avait conçu;
Où ſon Pere l'ayant reçu,
L'avait enfermé dans ſa cuiſſe:
Grands myſteres bien expliqués,
Dont autrefois ſe ſont moqués
Des gens d'eſprit pleins de malice.
Bacchus à peine ſe montrait,
Avec Silene & ſa monture,
Tout le Peuple les adorait;
La campagne était ſans culture,
Dévotement on folatrait,
Et toute la Cléricature
Courait en foule au cabaret.
  Parmi ce brillant fanatiſme,
Il fut un pauvre Citoyen,
Nommé *Minée*, homme de bien,
Et ſoupçonné de Janſéniſme.
Ses trois Filles filaient du lin,
Aimaient Dieu, ſervaient le prochain,
Evitaient la fainéantiſe,
Fuyaient les plaiſirs, les amants,
Et pour ne point perdre de temps,
Ne fréquentaient jamais l'Egliſe.
  Alcitroé dit à ſes Sœurs:
Travaillons & faiſons l'aumône:
Monſieur le Curé, dans ſon prône,
Donne-t-il des conſeils meilleurs?
Filons, & laiſſons la canaille
Chanter des verſets ennuyeux;
Quiconque eſt honnête & travaille,
Ne ſaurait offenſer les Dieux:
Filons, ſi vous voulez m'en croire,
Et pour égayer nos travaux,
Que chacune conte une hiſtoire,
En faiſant tourner ſes fuſeaux.
Les deux cadettes approuverent
Ce propos tout plein de raiſon,
Et leur Sœur, qu'elles écouterent,
Commença de cette façon.

Le travail est mon Dieu, lui seul régit le monde,
Il est l'ame de tout; c'est en vain qu'on nous dit
Que les Dieux sont à table, ou dorment dans leur lit;
Interroge les cieux, l'air & la terre & l'onde.
Le puissant Jupiter fait son tour en dix ans,
Son vieux Pere Saturne avance à pas plus lents,
Mais il termine enfin son immense carriere,
Et dès qu'elle est finie, il recommence encor.
Sur son char de rubis mêlé d'azur & d'or,
Apollon va lançant des torrens de lumiere.
Quand il quitta les cieux, il se fit Médecin,
Architecte, Berger, Menétrier, Devin:
Il travailla toujours. Sa Sœur l'aventuriere,
Est Hécate aux enfers, Diane dans les bois,
Lune pendant les nuits, & remplit trois emplois.
Neptune chaque jour est occupé six heures
A soulever des eaux les profondes demeures,
Et les fait dans leur lit retomber par leur poids.
Vulcain noir & crasseux, courbé sur son enclume,
Forge à coups de marteau les foudres qu'il allume.
On m'a conté qu'un jour, croyant le bien payer,
Jupiter à Vénus daigna le marier.
Ce Jupiter, mes Sœurs, étoit grand adultere:
Vénus l'imita bien, chacun tient de son pere.
Mars plut à la fripponne : il était Colonel,
Vigoureux, impudent, s'il en fut dans le Ciel,
Talons rouges, nez haut, tous les talens de plaire:
Et tandis que Vulcain travaillait pour la Cour,
Mars consolait sa Femme en parfait Petit-Maître,
Par air, par vanité, plutôt que par amour.
Le Mari méprisé, très-digne aussi de l'être,
Aux deux Amants heureux voulut jouer d'un tour.
D'un fil d'acier poli, non moins fin que solide,
Il façonne un rézeau que rien ne peut briser;
Il le porte la nuit au lit de la perfide:
Lasse de ses plaisirs, il la voit reposer
Entre les bras de Mars; & d'une main timide,
Il vous tend son lacet sur le couple amoureux:
Puis marchant à grands pas, encor qu'il fût boiteux,
Il court vîte au Soleil conter son aventure.
Toi qui vois tout, dit-il, viens, vois une parjure;

Et pendant que Phoſphore, au bord de l'Orient,
Au-devant de ſon char ne paroît point encore,
Et qu'en verſant des pleurs la diligente Aurore
Quitte ſon vieil Epoux pour ſon nouvel Amant;
Appelle tous les Dieux, qu'ils contemplent ma honte,
Qu'ils viennent me venger. Apollon eſt malin,
Il rend, avec plaiſir, ce ſervice à Vulcain;
En petit vers galants ſa diſgrace il raconte:
Il aſſemble en chantant tout le Conſeil Divin.
Mars ſe réveille au bruit, auſſi-bien que ſa Belle;
Ce Dieu très-effronté ne ſe dérangea pas,
Il tint, ſans s'étonner, Vénus entre ſes bras,
Lui donnant cent baiſers qui ſont rendus par elle.
Tous les Dieux à Vulcain firent leur compliment:
Le Pere de Vénus en rit long-temps lui-même.
On vanta du lacet l'admirable inſtrument,
Et chacun dit: Bon-homme, attrapez-nous-de-même.

Lorſque la belle Alcitroé
Eut fini ſon conte pour rire,
Elle dit à ſa Sœur Thémire,
Tout le Peuple chante *Evoé*,
Il s'énivre, il eſt en délire,
Il croit que la joie eſt du bruit;
Mais vous, que la raiſon conduit,
N'avez-vous donc rien à nous dire?
Thémire à ſa Sœur répondit,
La populace eſt la plus forte;
Je crains ſes dévots, & fais bien;
A double tour, fermons la porte,
Et pourſuivons notre entretien.
Votre conte eſt de bonne ſorte,
D'un vrai plaiſir il me tranſporte:
Pourriez vous écouter le mien?

C'eſt de Vénus qu'il faut parler encore,
Sur ce ſujet jamais on ne tarit,
Filles, garçons, jeunes, vieux, tout l'adore;
Mille grimauds font des vers ſans eſprit
Pour la chanter; je m'en ſuis ſouvent plainte;
Je déteſtais tout médiocre Auteur;
Mais on les paſſe, on les ſouffre; & la Sainte
Fait qu'on pardonne au ſot prédicateur

Cette Vénus, que vous avez dépeinte
Folle d'amour pour le Dieu des combats,
D'un autre amour eut bientôt l'ame atteinte;
Le changement ne lui déplaisait pas.
Elle trouva devers la Paleſtine
Un beau garçon, dont la charmante mine,
Les blonds cheveux, les roſes & les lys,
Les yeux brillants, la taille noble & fine,
Tout lui plaiſait, car c'était Adonis.
Cet Adonis, ainſi qu'on nous l'atteſte,
Au rang des Dieux n'était pas tout-à-fait;
Mais chacun ſait combien il en tenait;
Son origine était toute céleſte,
Il était né des plaiſirs d'un inceſte,
Son pere était ſon ayeul Cinyra,
Qui l'avait eu de ſa fille Myrrha,
Et Cinyra, ce qu'on a peine à croire,
Etait le fils d'un beau morceau d'ivoire.
Je voudrois bien que quelque grand Docteur
Pût m'expliquer ſa généalogie:
J'aime à m'inſtruire, & c'eſt un grand bonheur
D'être ſavante en la Théologie.
Mars fut jaloux de ce charmant rival,
Il le ſurprit avec ſa Cythérée,
Le nez collé ſur ſa bouche ſacrée,
Faiſant des Dieux. Mars eſt un peu brutal;
Il prit ſa lance, & d'un coup déteſtable,
Il tranſperça ce jeune homme adorable,
De qui le ſang produit encor des fleurs.
J'admire ici toutes les profondeurs
De cette hiſtoire, & j'ai peine à comprendre
Comment un Dieu pourroit ici pourfendre
Un autre Dieu; çà dites-moi, mes Sœurs,
Qu'en penſez-vous? parlez-moi ſans ſcrupule,
Tout de ce Dieu n'eſt-il pas ridicule?
Non, dit Climene, & puiſqu'il était né,
C'eſt à mourir qu'il était condamné.
Je le plains fort, ſa mort paroît trop prompte;
Mais pourſuivez le fil de votre conte.
Notre Thémire aimant à raiſonner,
Lui répondit, je vais vous étonner;

Adonis meurt; mais Vénus la féconde,
Qui peuple tout, qui fait vivre & sentir,
Cette Vénus qui créa le plaisir,
Cette Vénus qui répare le monde,
Ressuscita, sept jours après sa mort,
Le Dieu charmant dont vous plaignez le sort.
Bon, dit Climene, en voici bien d'une autre;
Ma chere Sœur, quelle idée est la vôtre?
Ressusciter les gens! je n'en crois rien.
Ni moi non plus, dit la belle Conteuse;
Et l'on peut être une fille de bien,
En soupçonnant que la Fable est trompeuse;
Mais tout cela se croit très-fermement
Chez les Docteurs de ma noble Patrie,
Chez les Rabins de l'antique Syrie,
Et vers le Nil, où le Peuple en dansant,
De son Isis entonnant la louange,
Tous les matins fait des Dieux & les mange.
Chez tous ces gens Adonis est fêté,
On vous l'enterre avec solemnité;
Six jours entiers l'enfer est sa demeure,
Il est damné tant en corps qu'en esprit;
Dans ces six jours chacun gémit & pleure;
Mais le septieme il ressuscite & vit.
Telle est, dit-on, la belle allégorie,
Le vrai portrait de l'homme & de la vie,
Six jours de peine, un seul jour de bonheur;
Du mal au bien toujours le destin change,
Mais il est peu de plaisir sans douleur,
Et nos chagrins sont toujours sans mêlange.
De la sage Climene enfin c'était le tour;
Son talent n'était pas de conter des sornettes,
De faire des Romans ou l'histoire du jour,
De ramasser des faits perdus dans la Gazette;
Elle était un peu seche, aimait la vérité,
La cherchait, la disait avec simplicité,
Se souciant fort peu qu'elle fût embellie;
Elle eût fait un bon tome à l'*Encyclopédie*:
Climene à ses deux Sœurs adressa ce discours.
Vous m'avez de vos Dieux raconté les amours,
Les aventures, les mysteres;

Si nous n'en croyons rien, que nous sert d'en parler ?
Un mot devroit suffire; on a trompé nos peres,
Il ne faut pas leur ressembler.
Les Béotiens, nos confreres,
Chantent au cabaret l'histoire de nos Dieux;
Le vulgaire se fait un grand plaisir de croire
Tous ces contes fastidieux
Dont on a dans l'enfance enrichi sa mémoire.
Pour moi, dût le Curé me gronder après boire,
Je m'en tiens à vous dire, avec mon peu d'esprit,
Que je n'ai jamais cru rien de ce qu'on m'a dit;
D'un bout du monde à l'autre on ment & l'on mentit;
Nos neveux mentiront comme ont fait nos ancêtres.
Chroniqueurs, Médecins & Prêtres
Se sont moqués de nous dans leur fatras obscur;
Moquons-nous d'eux, c'est le plus sûr.
Je ne crois point à ces prophetes
Pourvus d'un esprit de Python,
Qui renoncent à leur raison
Pour prédire des choses faites.
Je ne crois point qu'un Dieu nous fasse nos enfants;
Je ne crois point la guerre des Géants;
Je ne crois point du tout à la prison profonde,
D'un rival de Dieu-même en son temps foudroyé;
Je ne crois point qu'un fat ait embrâsé le monde
Que son grand-Pere avait noyé;
Je ne crois aucun des miracles
Dont tout le monde parle, & qu'on n'a jamais vus;
Je ne crois aucun des oracles
Que des Charlatans ont rendus.
Je ne crois point.... La Belle au milieu de sa phrase
S'arrêta de frayeur: un bruit affreux s'entend,
La maison tremble, un coup de vent
Fait tomber le Trio qui jase;
Avec tout son Clergé Bacchus entre en buvant:
Et moi je crois, dit-il, Mesdames les Savantes,
Qu'en faisant trop les beaux-esprits
Vous êtes des impertinentes;
Je crois que de mauvais écrits
Vous ont un peu tourné la tête:
Vous travaillez un jour de Fête,

Vous en aurez bientôt le prix ;
Et ma vengeance eſt toute prête ;
Je vous change en chauve ſouris.
Auſſi tôt de nos trois Reclues
Chaque membre ſe raccourcit,
Sous leur aiſſelle il étendit
Deux petites ailes velues,
Leur voix pour jamais ſe perdit ;
Elles volerent dans les rues,
Et devinrent oiſeaux de nuit.
Ce châtiment fut tout le fruit
De leurs ſciences prétendues.
Ce fut une grande leçon
Pour tout raiſonneur qui fronde ;
On connut qu'il eſt dans ce monde
Trop dangereux d'avoir raiſon.
Ovide a conté cette affaire,
Lafontaine en parle après lui ;
Moi je la répete aujourd'hui,
Et j'aurais mieux fait de me taire.

DIATRIBE

A L'AUTEUR

DES ÉPHÉMÉRIDES.

10 *Mai* 1775.

MONSIEUR,

UNe petite ſociété de cultivateurs dans le fond d'une province ignorée lit aſſidument vos éphémérides, & tâche d'en profiter. L'auteur du ſiege de Calais obtint de cette ville des lettres de bourgeoiſie pour avoir voulu élever l'in-

fortuné *Philippe de Valois* au-deſſus du grand *Edouard III* ſon vainqueur. Il s'intitula toujours citoyen de Calais. Mais vous nous paraiſſez par vos écrits le citoyen de l'univers.

Oui, Monſieur, l'agriculture eſt la baſe de tout, comme vous l'avez dit, quoiqu'elle ne faſſe pas tout. C'eſt elle qui eſt la mere de tous les arts & de tous les biens; c'eſt ainſi que penſait le premier des *Catons* dans Rome, & le plus grand des *Scipions* à Linterne. Telle était avant eux l'opinion & la conduite de *Xénophon* chez les Grecs, après la retraite des dix mille.

La religion même n'était fondée que ſur l'agriculture. Toutes les fêtes, tous les rites n'étaient que des emblêmes de cet art, le premier des arts, qui raſſemble les hommes, qui pourvoit à leur nouriture, à leurs logements, à leurs vêtements, les trois ſeules choſes qui ſufiſent à la nature humaine.

Ce n'eſt point ſur les fables ridicules & amuſantes, recueillies par *Ovide*, que la religion, nommée depuis paganiſme, fut originairement établie. Les amours imputés aux dieux ne furent point un objet d'adoration; il n'y eut jamais de temple conſacré à *Jupiter* adultere, à *Vénus* amoureuſe de *Mars*, à *Phœbus* abuſant de l'enfance d'*Hyacinthe*. Les premiers myſteres inventés dans la plus haute antiquité étaient la célébration des travaux champêtres ſous la protection d'un Dieu ſuprême. Tels furent les myſteres d'*Iſis*, d'*Orphée*, de *Cérès Eleuſine*. Ceux de *Cérès* ſur-tout repréſentaient aux yeux & à l'eſprit, comment les travaux de la campagne avaient retiré les hom-

mes de la vie ſauvage. Rien n'était plus utile & plus ſaint. On enſeignait à révérer Dieu dans les aſtres dont le cours ramene les ſaiſons; & on offrait au grand *Demiourgos*, ſous le nom de *Cérès* & de *Bacchus*, les fruits dont ſa providence avait enrichi la terre. Les orgies de *Bacchus* furent long-temps auſſi pures, auſſi ſacrées que les myſteres de *Cérès*. C'eſt de quoi *Gautrucke*, *Bannier* & les autres mythologues ne ſe ſont pas aſſez informés. Les prêtreſſes de *Bacchus*, qu'on appellait les *vénérables*, firent vœu de chaſteté & d'obéiſſance à leurs ſupérieurs, juſqu'au temps d'*Alexandre*. On en trouve la preuve avec la formule de leur ſerment dans la harangue de *Démoſthène* contre *Nérée*.

En un mot, tout était ſacré dans la vie champêtre ſi reſpectable & ſi mépriſée aujourd'hui dans vos grandes villes.

J'avoue que les petits maîtres à talons rouges de Babylone & de Memphis mangeant les poulets des cultivateurs, prenant leurs chevaux, careſſant leurs filles & croyant leur faire trop d'honneur, pouvaient regarder cette eſpece d'hommes comme uniquement faite pour les ſervir.

Nous habitions, nous autres Celtes, un climat plus rude & un pays moins fertile qu'il ne l'eſt de nos jours. La nation fut cruellement écraſée depuis *Jules Céſar* juſqu'au grand *Julien* le philoſophe, qui logeait à la croix de fer dans la rue de la harpe. Il nous traita avec équité & avec clémence comme le reſte de l'empire. Il diminua nos impôts, il nous vengea des déprédations des Germains. Il fit tout

ce qu'a voulu faire depuis notre grand *Henri IV*. C'eſt à un payen & à un huguenot que nous devons les ſeuls beaux jours dont nous ayions jamais joui juſqu'au ſiecle de *Louis XIV*.

Notre ſort était déplorable, quand des barbares appellés Viſigoths, Bourguignons & Francs, vinrent mettre le comble à nos longs malheurs. Ils réduiſirent en cendre notre pays, ſur le ſeul prétexte qu'il était un peu moins horrible que le leur. Alors tout malheureux agriculteur devint eſclave dans la terre dont il était auparavant poſſeſſeur libre; & quiconque avait uſurpé un château, & poſſédait dans ſa baſſe-cour deux ou trois grands chevaux de charrette, dont il faiſait des chevaux de bataille, traita ſes nouveaux ſerfs plus rudement que ces ſerfs n'avaient traité leurs mulets & leurs ânes.

Les barbares, devenus chrétiens pour mieux gouverner un peuple chrétien, furent auſſi ſuperſtitieux qu'ils étaient ignorants. On leur perſuada que pour n'être pas rangés parmi les boucs quand la trompette annoncerait le jugement dernier, il n'y avait d'autre moyen que d'abandonner à des moines une partie des terres conquiſes. Ces bourgraves, ces châtelains ne ſavaient que donner un coup de lance du haut de leurs chevaux à un homme à pied; & quelques moines ſavaient lire & écrire. Ceux-ci dreſſerent les actes de donation; & quand ils en manquerent, ils en forgerent.

Cette falſification eſt aujourd'hui ſi avérée, que de mille chartes anciennes que les moines produiſent, on en trouve à peine cent de véri-

tables. *Montfaucon*, moine lui-même, l'avouait, & il ajoutait qu'il ne répondait pas de l'authenticité des cent bonnes chartes. Mais soit vraies, soit fausses, ils eurent toujours l'adresse d'insérer dans les donations la clause de *mixtum & merum imperium*, & *homines servos.*

Ils se mirent donc aux droits des conquérants. Delà vint qu'en Allemagne tant de prieurs, de moines, devinrent princes, & qu'en France ils furent seigneurs suzerains, ce qui ne s'accordait pas trop avec leur vœu de pauvreté. Il y a même encore en France des provinces entieres où les cultivateurs sont esclaves d'un couvent. Le pere de famille qui meurt sans enfants n'a d'autres héritiers que les bernardins, ou les prémontrés, ou les chartreux, dont il a été serf pendant sa vie. Un fils qui n'habite pas la maison paternelle à la mort de son pere, voit passer tout son héritage aux mains des moines. Une fille qui s'étant mariée n'a pas passé la nuit de ses noces dans le logis de son pere, est chassée de cette maison, & demande en vain l'aumône à ces mêmes religieux à la porte de la maison où elle est née. Si un serf va s'établir dans un pays étranger & y fait une fortune, cette fortune appartient au couvent. Si un homme d'une autre province passe un an & un jour dans les terres de ce couvent, il en devient esclave. On croirait que ces usages sont ceux des Cafres ou des Algonquins. Non, c'est dans la patrie des l'*Hôpital* & des d'*Aguesseau* que ces horreurs ont obtenu force de loi; & les d'*Aguesseau* & les l'*Hôpital* n'ont pas même osé élever la voix contre cet abominable abus! Lorsqu'un abus

eſt enraciné, il faut un coup de foudre pour le détruire.

Cependant, les cultivateurs ayant acheté enfin leur liberté des rois & de leurs ſeigneurs dans la plupart des provinces de France, il ne reſta plus de ſerfs qu'en Bourgogne, en Franche-Comté, & dans peu d'autres cantons. Mais la campagne n'en fut gueres plus ſoulagée dans le royaume des Francs. Les guerres malheureuſes contre les Anglais, les irruptions imprudentes en Italie, la valeur inconſidérée de *François premier*, enfin les guerres de religion qui bouleverſerent la France pendant quarante années, ruinerent l'agriculture au point qu'en 1598 le duc de *Sulli* trouva une grande partie des terres en friche, faute, dit-il, *de bras & de facultés pour les cultiver.* Il était dû par les colons plus de vingt millions pour trois années de taille. Ce grand miniſtre n'héſita pas à remette au peuple cette dette alors immenſe; & dans quel temps! lorſque les ennemis venaient de ſe ſaiſir d'Amiens, & que *Henri IV* courait hazarder ſa vie pour le reprendre.

Ce fut alors que ce Roi, le vainqueur & le pere de ſes ſujets, ordonna qu'on ne ſaiſirait plus, ſous quelque prétexte que ce fût, les beſtiaux des laboureurs & les inſtruments de labourage. *Réglement admirable*, dit le judicieux Monſieur de Fourbonaye, *& qu'on aurait dû toujours interpréter dans ſa plus grande étendue à l'égard des beſtiaux, dont l'abondance eſt le principe de la fécondité des terres, en même temps qu'elle facilite la ſubſiſtance des gens de la campagne.*

Il eſt à remarquer que le duc de *Sulli* ſe dé-

clare dans plusieurs endroits de ses mémoires contre la gabelle, & que cependant il augmenta lui-même l'impôt du sel dans quelques nécessités de l'Etat; tant les affaires jettent souvent les hommes hors de leurs mesures, tant il est rare de suivre toujours ses principes. Mais enfin il tira son maître du gouffre de la déprédation de ses gens de finance, de-même que *Henri IV* se tira par son courage & par son adresse de l'abyme où la Ligue, *Philippe II* & Rome l'avaient plongé.

C'est un grand problême en finance & en politique s'il valait mieux pour *Henri IV* amasser & enterrer vingt millions à la Bastille, que les faire circuler dans le royaume. J'ai oui dire que s'il faut mettre quelque chose à la Bastille, il vaut mieux y enfermer de l'argent que des hommes. *Henri IV* se souvenait qu'il avait manqué de chemises & de dîner, quand il disputait son Royaume au curé *Guincestre* & au curé *Aubri*. D'ailleurs ces vingt millions, joints à une année de son revenu, allaient servir à le rendre l'arbitre de l'Europe; lorsqu'un maître d'école qui avait été feuillant, & qui venait de se confesser à un Jésuite, l'assassina à coups de couteau dans son carosse au milieu de six de ses amis, pour l'empêcher, disait-il, de faire la guerre à Dieu, c'est-à-dire au pape (*a*).

Ses vingt millions furent bientôt dissipés, ses grands projets anéantis; tout rentra dans la confusion.

(*a*) *Ce sont les propres paroles de ce monstre dans un de ses interrogatoires.*

Marie Médicis sa veuve administra fort mal le bien de *Louis XIII* son pupille. Ce pupille nommé *le juste* fit assassiner sous ses yeux son premier Ministre, & mettre en prison sa mere, pour plaire à un jeune gentilhomme d'Avignon, qui gouverna encore plus mal; & le peuple ne s'en trouva pas mieux. Il eut à la vérité la consolation de manger le cœur du Maréchal d'*Ancre*; mais il manqua bientôt de pain.

Le Ministere du Cardinal de *Richelieu* ne fut guere signalé que par des factions & par des échafauds. Tout cela bien examiné, depuis l'invasion de *Clovis* jusqu'à la fin des guerres ridicules de la fronde, si vous en exceptez les dix dernieres années de *Henri IV*, je ne connais guere de peuple plus malheureux que celui qui habite de Bayonne à Calais, & de la Saintonge à la Lorraine.

Enfin *Louis XIV* régna par lui-même, & la France naquit.

Son grand Ministre *Colbert* ne sacrifia point l'agriculture au luxe, comme on l'a tant dit; mais il se proposa d'encourager le labourage par les manufactures, & la main d'œuvre par la culture des terres. Depuis 1662 jusqu'à 1672 il fournit un million de livres numéraires de ce temps-là chaque année pour le soutien du commerce. Il fit donner deux mille francs de pension à tout gentilhomme cultivant sa terre, qui aurait eu douze enfants, fussent-ils morts, & mille francs à qui aurait eu dix enfants. Cette derniere gratification fut accordée aussi aux peres de famille taillables.

Il est si faux que ce grand homme abandon-

nât le ſoin des campagnes, que le Miniſtere Anglais ſachant combien la France avait été dénuée de beſtiaux dans le temps miſérable de la fronde, & propoſant en 1667 de lui en vendre d'Irlande, il répondit qu'il en fournirait à l'Irlande & à l'Angleterre à plus bas prix.

Cependant c'eſt dans ces belles années qu'un Normand nommé *Boisguilbert*, qui avait perdu ſa fortune au jeu, voulut décrier l'adminiſtration de *Colbert*; comme ſi les ſatyres euſſent pu réparer ſes pertes. C'eſt ce même homme qui fit depuis la dixme royale ſous le nom du Maréchal de *Vauban* : & cent barbouilleurs de papier s'y trompent encore tous les jours. Mais les ſatyres ont paſſé, & la gloire de *Colbert* eſt demeurée.

Avant lui on n'avait nul ſyſtême d'amélioration & de commerce. Il créa tout; mais il faut avouer qu'il fut arrêté dans les œuvres de ſa création, par les guerres deſtructives que l'amour dangereux de la gloire fit entreprendre à *Louis XIV*. *Colbert* avait fait paſſer au conſeil un édit, par lequel il était défendu, ſous peine de mort, de propoſer de nouvelles taxes & d'en avancer la finance pour la reprendre ſur le peuple avec uſure. Mais à peine cet édit fut-il minuté que le Roi eut la fantaiſie de *punir* les Hollandais; & cette vaine gloire de les punir obligea le Miniſtre d'emprunter, dans le cours de cette guerre inutile, quatre cents millions de ces mêmes traitants qu'il avait voulu proſcrire à jamais. Ce n'eſt pas aſſez qu'un Miniſtre ſoit économe : il faut que le Roi le ſoit auſſi.

Vous ſavez mieux que moi, Monſieur, com-

bien les campagnes furent accablées après la mort de ce Miniſtre. On eût dit que c'était à ſon peuple que *Louis XIV.* faiſait la guerre. Il fut réduit à opprimer la nation pour la défendre. Il n'y a point de ſituation plus douloureuſe. Vous avez vu les mêmes déſaſtres renouvellés avec plus de honte pendant la guerre de 1756. Qu'on ſonge à cette ſuite de miſeres à peine interrompue pendant tant de ſiecles; & on pourra s'étonner de la gaieté dont la nation ſe pique.

Je me hâte de ſortir de cet abyme ténébreux, pour voir quelques rayons du jour plus doux qu'on nous fait eſpérer. Je vous demande des éclairciſſements ſur deux objets bien importants. L'un eſt la perte étonnante de neuf cents ſoixante & quatorze millions que trois impôts trop forts & mal repartis coûtent, ſelon vous, tous les ans au Roi & à la nation. (*a*) L'autre eſt l'article des bleds.

S'il eſt vrai, comme vous ſemblez le prouver, que l'état perde tous les ans neuf cents ſoixante & quatorze millions de livres par l'impôt ſeul du ſel, du vin, du tabac, que devient cette ſomme immenſe?

Vous n'entendez pas, ſans doute, neuf cents ſoixante & quatorze millions en argent comptant engloutis dans la mer, ou portés en Angleterre, ou anéantis? Vous entendez des productions, c'eſt-à-dire des biens réels, évalués à cette ſomme immenſe, leſquels biens nous ferions croître ſur notre territoire, ſi ces trois

(*a*) *Voyez le Tome IV des Ephémérides de 1775.*

impôts ne nuiſaient pas à ſa fécondité. Vous entendez ſur-tout une grande partie de cette ſomme égarée dans les poches des fermiers de l'Etat, dans celle de leurs agents, & des commis de leurs agents, & des alguazils de leurs commis. Vous cherchez donc un moyen de faire tomber dans le tréſor du Roi le produit des impôts néceſſaires pour payer ſes dettes, ſans que ce produit paſſe par toutes les filieres d'une armée de ſubalternes qui l'atténuent à chaque paſſage, & qui n'en laiſſent parvenir au Roi que la partie la plus mince.

C'eſt-là, ce me ſemble, la pierre philoſophale de la finance; à cela près que cette nouvelle pierre philoſophale eſt aiſée à trouver, & que celle des alchymiſtes eſt un rêve.

Il me paraît que votre ſecret eſt ſur-tout de diminuer les impôts pour augmenter la recette. Vous confirmez cette vérité, qu'on pourrait prendre pour un paradoxe, en rapportant l'exemple de ce que vient de faire un homme plus inſtruit peut-être que *Sulli*, & qui a d'auſſi grandes vues que *Colbert*, avec plus de philoſophie véritable dans l'eſprit que l'un & l'autre. Pendant l'année 1774, il y avait un impôt conſidérable établi ſur la marée fraîche; il n'en vint le carême que 153 chariots. Le Miniſtre dont je vous parle diminua l'impôt de moitié; & cette année 1775 il en eſt venu 596 chariots. Donc le Roi ſur ce petit objet a gagné plus du double. Donc le vrai moyen d'enrichir le Roi & l'État eſt de diminuer tous les impôts ſur la conſommation, & le vrai moyen de tout perdre eſt de les augmenter.

J'admire avec vous celui qui a démontré par les

les faits cette grande vérité. Reſte à ſavoir comment on s'y prendra ſur des objets plus vaſtes & plus compliqués. Les machines qui réuſſiſſent en petit n'ont pas toujours les mêmes ſuccès en grand, les frottements s'y oppoſent. Et quels terribles frottements que l'intérêt, l'envie & la calomnie!

Je viens enfin à l'article des bleds. Je ſuis laboureur, & cet objet me regarde. J'ai environ quatre-vingts perſonnes à nourrir. Ma grange eſt à trois lieues de la ville la plus prochaine; je ſuis obligé quelquefois d'acheter du froment, parce que mon terrein n'eſt pas ſi fertile que celui de l'Egypte & de la Sicile.

Un jour un greffier me dit: Allez-vous-en à trois lieues payer cherement au marché de mauvais bled; prenez des commis un acquit à caution; & ſi vous le perdez en chemin, le premier Sbire qui vous rencontrera ſera en droit de ſaiſir votre nourriture, vos chevaux, votre perſonne, votre femme, vos enfants; ſi vous faites quelque difficulté ſur cette propoſition, ſachez qu'à vingt lieues il eſt un coupe-gorge qu'on appelle juriſdiction; on vous y traînera, vous ſerez condamné à marcher à pied juſqu'à Toulon, où vous pourrez labourer à loiſir la mer Méditerranée.

Je pris d'abord ce diſcours inſtructif pour une froide raillerie. C'était pourtant la vérité pure. Quoi! dis-je, j'aurai raſſemblé des colons pour cultiver avec moi la terre, & je ne pourrai acheter librement du bled pour les nourrir eux & ma famille? & je ne pourai en vendre à mon voiſin quand j'en aurai de ſuperflu? —— Non, il faut que vous & votre voiſin creviez vos chevaux pour courir pendant

ſix lieues. — Eh dites-moi, je vous prie, j'ai des pommes de terre & des châtaignes, avec leſquelles on fait du pain excellent pour ceux qui ont un bon eſtomac, ne puis-je pas en vendre à mon voiſin ſans que ce coupe-gorge dont vous m'avez parlé m'envoie aux galeres? — Oui — Pourquoi, s'il vous plait, cette énorme difference entre mes châtaignes & mon bled? — Je n'en ſais rien: c'eſt peut-être parce que les charanſons mangent le bled, & ne mangent point les châtaignes. — Voilà une très-mauvaiſe raiſon. — Eh bien, ſi vous en voulez une meilleure, c'eſt parce que le bled eſt d'une néceſſité premiere, & que les châtaignes ne ſont que d'une ſeconde néceſſité. — Cette raiſon eſt encore plus mauvaiſe. Plus une denrée eſt néceſſaire, plus le commerce en doit être facile. Si on vendait le feu & l'eau, il devrait être permis de les importer & de les exporter d'un bout de la France à l'autre. —

Je vous ai dit les choſes comme elles ſont, me dit enfin le greffier. Allez-vous-en plaindre au Contrôleur général; c'eſt un homme d'Egliſe & un juriſconſulte; il connait les loix divines & les loix humaines; vous aurez double ſatisfaction.

Je n'en eus point. Mais j'appris qu'un Miniſtre d'Etat, qui n'était ni Conſeiller ni prêtre, venait de faire publier un édit par lequel, malgré les préjugés les plus ſacrés, il était permis à tout Périgourdin de vendre & d'acheter du bled en Auvergne, & tout Champenois pouvait manger du pain fait avec du bled de Picardie.

Je vis dans mon canton une douzaine de

laboureurs, mes freres, qui lifaient cet édit fous un de ces tilleuls qu'on appelle chez nous un Rofny, parce que *Rofny* duc de Sulli les avait plantés.

Comment donc! difait un vieillard plein de fens, il y a foixante ans que je lis des édits; il nous dépouillaient prefque tous de la liberté naturelle en ftyle inintelligible; & en voici un qui nous rend notre liberté, & j'en entends tous les mots fans peine! voilà la premiere fois chez nous qu'un Roi a raifonné avec fon peuple; l'humanité tenait la plume, & le Roi a figné. Cela donne envie de vivre; je ne m'en fouciais gueres auparavant. Mais, fur-tout, que ce Roi & fon Miniftre vivent.

Cette rencontre, ces difcours, cette joie répandue dans mon voifinage, réveillerent en moi un extrême defir de voir ce Roi & ce Miniftre. Ma paffion fe communiqua au bon vieillard qui venait de lire l'édit du 13 Septembre fous le Rofny.

Nous allions partir, lorfqu'un Procureur-Fifcal d'une petite ville voifine nous arrêta tout court. Il fe mit à prouver que rien n'eft plus dangereux que la liberté de fe nourrir comme on veut; que la loi naturelle ordonne à tous les hommes d'aller acheter leur pain à vingt lieues; & que fi chaque famille avait le malheur de manger tranquillement fon pain à l'ombre de fon figuier, tout le monde deviendrait monopoleur. Les difcours véhéments de cet homme d'Etat ébranlerent les organes intellectuels de mes camarades. Mais mon bon-homme, qui avait tant d'envie de

voir le Roi, reſta ferme. Je crains les monopoleurs, dit-il, autant que les Procureurs; mais je crains encore plus la gêne horrible ſous laquelle nous gémiſſions; & de deux maux il faut éviter le pire. Je ne ſuis jamais entré dans le conſeil du Roi; mais je m'imagine que lorſqu'on peſait devant lui les avantages & les dangers d'acheter ſon pain à ſa fantaiſie, il ſe mit à ſourire, & dit:

„ Le bon Dieu m'a fait Roi de France, &
„ ne m'a pas fait grand-panetier; je veux être le
„ protecteur de ma nation & non ſon opres-
„ ſeur réglementaire. Je penſe que quand les
„ ſept vaches maigres eurent dévoré les ſept
„ vaches graſſes, & que l'Egypte éprouva la
„ diſette, ſi *Pharaon*, ou le pharaon, avait eu
„ le ſens commun, il aurait permis à ſon
„ peuple d'aller acheter du bled à Babylone
„ & à Damas; & s'il avait eu un cœur, il
„ auroit ouvert ſes greniers gratis, ſauf à ſe
„ faire rembourſer au bout de ſept ans que
„ devait durer la famine. Mais forcer ſes ſu-
„ jets à lui vendre leurs terres, leurs be-
„ ſtiaux, leurs marmites, leur liberté, leurs
„ perſonnes, me paraît l'action la plus folle,
„ la plus impraticable, la plus tyrannique.
„ Si j'avais un contrôleur-général qui me
„ proposât un tel marché, je crois, Dieu me
„ pardonne, que je l'enverrais à ſa maiſon
„ de campagne avec ſes vaches graſſes. Je
„ veux eſſayer de rendre mon peuple libre &
„ heureux pour voir comment cela fera."

Cet apologue frappa toute la compagnie. Le Procureur-Fiſcal alla procéder ailleurs; & nous

partimes le bon-homme & moi dans ma charrette, qu'on appellait caroffe, pour aller au plus vite voir le Roi.

Quand nous aprochames de Pontoife, nous fumes tout étonnés de voir environ dix à quinze mille payfans qui couraient comme des fous en hurlant, & qui criaient, *les bleds les marchés, les marchés les bleds.* Nous remarquames qu'ils s'arrêtaient à chaque moulin, qu'ils le démoliffaient en un moment, & qu'ils jettaient bled, farine & fon dans la riviere. J'entendis un petit prêtre qui avec une voix de Stentor leur difait » Saccageons tout, mes amis, Dieu le veut; détruifons toutes les farines pour avoir dequoi manger.

Je m'approchai de cet homme; je lui dis: Monfieur, vous me paraiffez échauffé; voudriez-vous me faire l'honneur de vous rafraîchir dans ma charrette? j'ai de bon vin. Il ne fe fit pas prier. Mes amis, dit-il, je fuis habitué de paroiffe; quelques-uns de mes confreres & moi nous conduifons ce cher peuple; nous avons reçu de l'argent pour cette bonne œuvre; nous jetons tout le bled qui nous tombe fous la main, de peur de la difette; nous allons égorger dans Paris tous les boulangers pour le maintien des loix fondamentales du royaume; voulez-vous être de la partie?

Nous le remerciames cordialement, & nous primes un autre chemin dans notre charrette pour aller voir le Roi.

En paffant par Paris, nous fumes témoins de toutes les horreurs que commit cette horde de vengeurs des loix fondamentales. Ils étaient tous ivres, & criaient d'ailleurs qu'ils

mouraient de faim. Nous vimes à Verſailles paſſer le Roi & la famille royale. C'eſt un grand plaiſir. Mais nous ne pumes avoir la conſolation d'enviſager l'auteur de notre cher édit du 13 Septembre. Le gardien de ſa porte m'empêcha d'entrer. Je crois que c'eſt un Suiſſe. Je me ſerais battu contre lui ſi je m'étais ſenti le plus fort. Un gros homme qui portait des papiers me dit : Allez, retournez chez vous avec confiance, votre homme ne peut vous voir ; il a la goutte, il ne reçoit pas même ſon médecin, & il travaille pour vous.

Nous partimes donc mon compagnon & moi, & nous revinmes cultiver nos champs ; ce qui eſt, à notre avis, la ſeule maniere de prévenir la famine.

Nous retrouvames ſur notre route quelques-uns de ces automates groſſiers à qui on avait perſuadé de piller Pontoiſe, Chantilli, Corbeil, Verſailles & même Paris. Je m'adreſſai à un homme de la troupe qui me paraiſſait repentant. Je lui demandai quel démon les avait conduits à cette horrible extravagance ? Hélas, Monſieur, je ne puis répondre que de mon village. Le pain y manquait ; les Capucins étaient venus nous demander la moitié de notre nourriture au nom de Dieu. Le lendemain les Récollets étaient venus prendre l'autre moitié. — Eh ! mes amis, leur dis-je, engagez ces Meſſieurs à labourer la terre avec vous, & il n'y aura plus de diſette en France.

FIN.

TABLE

Des Pieces contenues dans ce Volume.

TABLE DES PIÉCES, &c.

